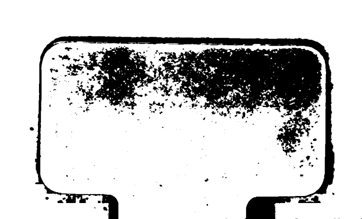

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

TOME VINGT-UNIÈME.

Se Trouvent

CHEZ { LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6. }

ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

TOME VINGT-UNIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.

HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XCII.

M. Lovelace à Joseph Léman.

Samedi 8 avril.

Enfin, mon cher Joseph, votre jeune et chère demoiselle consent à se délivrer elle-même de la cruelle persécution qu'elle souffre depuis si long-temps. Elle se rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y est engagée. Elle m'a confirmé cette promesse. Grace au ciel, elle me l'a confirmée.

J'aurai un carrosse à six chevaux dans le chemin détourné qui est le plus voisin du mur, et je serai accompagné de plusieurs de mes amis et de mes gens, bien armés, qui se tiendront un peu à l'écart pour la secourir au premier signe, si l'occasion le demande. Mais ils ont ordre d'éviter toutes sortes d'accidents fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Ma seule crainte est qu'au dernier moment, la délicatesse de ses principes ne soit capable de la faire balancer, et qu'il ne lui prenne envie de retourner au château : quoique son honneur soit le mien, comme vous savez, et que l'un réponde de l'autre. Si malheureusement elle refusoit de partir, je la perdrois pour toujours, et tous vos services passés deviendroient inutiles. Elle seroit alors la proie de cé maudit Solmes, à qui sa sordide avarice ne permettra jamais de faire du bien à aucun domestique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête Joseph, ni du zèle avec lequel vous servez un homme d'honneur qu'on outrage, et une jeune demoiselle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, sur-tout dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre; car si Mademoiselle balance, nous aurons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi, faites bien attention aux articles suivants. Tâchez de les apprendre par cœur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi, jusqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons soin de vous. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête Joseph :

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous

quelque déguisement, s'il est possible, et sans être aperçu de Mademoiselle. Si le verrou de la porte de derrière est tiré, vous connoîtrez par là que je suis avec elle, quand vous ne l'auriez pas vue sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée; mais j'aurai soin de mettre ma clef à terre, en dehors, afin que, s'il est besoin, vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous entendez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez deux fois crier : *Hem! hem!* Mais prêtez bien l'oreille à ce cri, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne soit reconnu pour un signal. Peut-être qu'en m'efforçant de persuader ma chère compagne, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou du talon contre les ais, pour vous confirmer l'avis. Alors vous ferez beaucoup de fracas, comme si vous vouliez ouvrir; vous agiterez fortement le verrou; vous donnerez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer : ensuite donnant un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettrez à crier, comme si vous voyiez paroître quelqu'un de la famille : A moi! vîte à moi! les voici! les voici! vîte! vîte! et mêlez-y les noms d'épées, de pistolets, de fusils, du ton le plus terrible que vous pourrez. Je l'engagerai sans doute alors, quand elle seroit encore incertaine, à fuir promptement avec moi. S'il m'est impossible de

la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, et d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causerez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous nous croirez assez éloignés, et que, pour vous le faire connoître, j'éleverai la voix en pressant sa fuite, alors ouvrez la porte avec votre clef. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précaution, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'aperçût de la part que vous aurez à cette petite entreprise, par la considération extrême que j'ai pour vous.

Aussitôt que vous aurez ouvert la porte, ôtez-en votre clef, et remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la mienne, que vous mettrez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on supposera que je lui ai procurée, et que nous ne nous sommes pas embarrassés de fermer la porte. On conclura qu'elle sera partie volontairement; et dans cette pensée, qui fera perdre toute espérance, on ne se hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous savez qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clef, que dans la supposition que nous ne soyions interrompus par l'arrivée

de personne. Si quelqu'un paroissoit, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette envie leur prend, soit en brisant la porte, soit avec ma clef, qu'ils trouveront à terre s'ils veulent prendre la peine de passer par-dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, et si vous sortez par le moyen de votre clef, suivez-nous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colère et d'impatience; tantôt avançant, tantôt retournant sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous; mais comme si vous aperceviez quelqu'un qui accourt après vous, criez: Au secours! vîte! N'épargnez pas les cris. Nous ne serons pas long-temps à nous rendre au carrosse.

Dites à la famille que vous m'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, escorté d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le mousqueton à la main, autant que vous en avez pu juger; et que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous verrez prendre.

Vous voyez, honnête Joseph, avec quel soin je veux éviter les fâcheux accidents.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes enjambées, pour déguiser votre marche, et tenez la tête droite: je réponds, honnête Joseph, qu'elle ne vous reconnoîtra pas. Il n'y a pas moins

de variété dans la marche et la contenance des hommes, que dans leurs physionomies. Arrachez un grand pieu dans la palissade voisine; et feignez qu'il résiste à vos efforts, quand il viendroit facilement. Cette vue, si elle tourne la tête, lui paroîtra terrible, et lui fera juger pourquoi vous ne nous suivez pas plus vîte. Ensuite, retournant au château avec cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune Demoiselle ne fût enlevée par un.... Vous pouvez me donner tous les noms qui vous viendront à la bouche, et me maudire hardîment. Cet air de colère vous fera passer pour un homme courageux, qui se seroit exposé de bonne foi. Vous voyez, honnête Joseph, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien duroit plus long-temps que je ne le désire, et si quelque personne de la maison cherchoit Mademoiselle avant que j'aye crié deux fois : *Hem! hem!* alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé, mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clef. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clef, et de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, de la grosseur d'un

pois, dont vous jetterez adroitement deux ou trois grains dans la serrure; ce qui empêchera que leur clef ne puisse tourner. Prudent comme vous êtes, mon cher Joseph, vous savez que, dans les occasions importantes, il faut avoir pourvu à toutes sortes d'accidents. Alors, si vous apercevez de loin quelqu'un de mes ennemis, au-lieu du cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez: Monsieur ou Madame (suivant la personne que vous verrez venir), hâtez-vous! hâtez-vous! M. Lovelace! M. Lovelace! Et criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je serai plus prompt que ceux que vous appellerez. Si c'étoit Betty, et Betty seule, je n'aurois pas si bonne opinion, monsieur Joseph, de votre galanterie * que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amuser et de lui faire prendre le change.

Vous lui direz que votre jeune Demoiselle vous a semblé courir aussi légèrement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, et ruiner enfin les espérances de Solmes. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, et quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous serez,

* On a vu ci-dessus que Joseph Léman étoit amoureux de Betty.

le favori de tout le monde, et les bons domestiques se croiront honorés, à l'avenir, d'être comparés à l'honnête Joseph Léman.

Si Mademoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, et qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande, pour la dernière fois, autant de soin et d'attention que de zèle. Songez que ce service mettra le comble à tous les autres; et comptez, pour la récompense, sur l'honneur de votre ami très-affectionné

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Betty. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'alliance ne sera pas trop mal assortie, quoiqu'elle soit, comme vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'insolence des femmes. Ne crains rien, mon pauvre Joseph; tu seras le maître dans ta maison. Si son humeur devient trop incommode, je t'apprendrai le moyen de la faire crever de chagrin dans l'espace d'un an; et cela dans toutes les règles de l'honnêteté : sans quoi le secret ne seroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques arrhes de ma libéralité future.

LETTRE XCIII *.

A M. Robert Lovelace.

Dimanche 9 avril.

Monsieur,

Je suis fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroît bien fort. Dieu me pardonne et vous aussi, Monsieur, vous m'avez engagé dans une grande affaire; et si la mêche étoit découverte.... Mais Dieu aura pitié de mon corps et de mon ame, et vous me promettez de me prendre sous votre protection, et d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne hôtellerie; ce qui fait toute mon ambition. Vous aurez de la bonté aussi pour notre jeune Demoiselle, que je recommande à Dieu. Tout le monde n'en doit-il pas avoir pour le beau sexe?

J'exécuterai vos ordres le plus fidèlement qu'il

* L'auteur, s'attachant à garder les caractères, pousse ici la fidélité jusqu'à donner cette lettre avec les fautes de langage et d'orthographe, qui sont ordinaires dans la condition de Léman. Mais le goût de notre nation n'admet pas de si grossières peintures. Il suffira de conserver ici un style et des traits de simplicité, qui puissent faire connoître un valet.

me sera possible, puisque vous dites que vous la perdriez, si je ne le faisois pas, et qu'un homme aussi avare que M. Solmes seroit assez capable de la gagner. Mais j'espère que notre jeune Demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je suis persuadé qu'elle tiendra parole.

Je serois bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avois cru, avant que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaise. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme or fin; et même, autant que je le vois, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je fais aussi; car, quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, j'ai la crainte de Dieu et des hommes, et je profite des bons discours et des bons exemples de notre jeune Demoiselle, qui ne va nulle part sans sauver une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, me recommandant à votre amitié, et vous priant de ne pas oublier l'hôtellerie, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans cette espérance. Vous en trouverez de reste, si vous cherchez bien; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages : et j'espère que vous ne me regarderez pas comme un malhonnête homme, parce qu'il peut paroître que je vous sers contre mon devoir : avec une bonne conscience, on ne craint pas

les mauvaises langues. Cependant je souhaiterois, si vous avez cette bonté, que vous ne m'appelassiez pas si souvent *honnête Joseph, honnête Joseph*. Quoique je me croye fort honnête, comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoissent pas mes intentions; et vous avez aussi l'humeur si facétieuse, qu'on ne sait pas si vous dites ces choses-là sérieusement. Je suis un pauvre homme qui n'ai jamais écrit à des seigneurs : ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous déplaise, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiselle Betty, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au-dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'apprivoise peu-à-peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, si elle étoit meilleure pour notre jeune Demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout du compte, quoiqu'il ne soit pas trop honnête de battre une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle me mette le pied sur la gorge. Cette recette, que vous avez la bonté de me promettre, me donnera du courage; et je crois qu'elle seroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela se passe honnêtement, comme vous l'assurez, à-peu-près dans l'espace d'une année. Cependant, si mademoiselle Betty se tourne bien, je pourrois souhaiter que cela dure un peu plus long-temps, sur-

tout lorsque nous aurons à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue et une tête malicieuse ne gâtent rien dans une femme.

Mais je crains de paroître impertinent avec un seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour rire; et puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'esprit : sur quoi vous demandant pardon, je vous promets encore une fois toute diligence et toute exactitude, et je demeure votre obéissant serviteur, prêt à tous vos commandements,

JOSEPH LÉMAN.

LETTRE XCIV.

M. Lovelace à M. Belford.

A Saint-Albans, lundi au soir.

TANDIS que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques moments au mien pour exécuter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite; et je t'assure que je n'en ai redouté aucune, quoiqu'il ait fallu feindre des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie

aussi parfaite que la mienne! Mais laisse-moi jeter les yeux un moment sur ce qui se passe : l'ange ne seroit-il pas disparu?

Ah! non. Pardonne mes inquiétudes. Elle est dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi! pour toujours à moi!

« O transports! Mon cœur, pressé de joie et » d'amour, cherche à s'ouvrir un passage pour s'é» lancer dans son sein * ».

Je savois que toutes les combinaisons de la stupide famille étoient autant de machines qui se remuoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tous pour moi, comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre; et plus aveugles que les taupes mêmes, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. J'étois le directeur de tous leurs mouvements, qui s'accordoient assez avec la malignité de leurs cœurs, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite! Non, non : elle est diminuée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'au moindre sentiment de préférence? C'est du-moins ce que j'ai le chagrin

* Vers d'Otwai.

d'ignorer encore. Mais je veux écarter cette pensée : si je m'y abandonnois trop, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait *passé le Rubicon ;* que le retour lui soit devenu impossible ; que, suivant les mesures que j'ai prises, ses implacables persécuteurs croyent sa fuite volontaire ; et que, si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mortifiantes pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil ; car, je ne fais pas difficulté de te l'avouer, si je pouvois croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur, sur la préférence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.

Mardi, à la pointe du jour.

Je retourne, sur les ailes de l'amour, aux pieds de ma charmante, qui valent pour moi le plus glorieux trône de l'univers. Ses mouvements me font juger qu'elle est déjà sortie du lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil, pendant une heure et demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la matière, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais, pendant la route, et depuis notre arrivée, pourquoi, chère Clarisse ! n'ai-je entendu de toi que des soupirs et des marques de douleur ? Poussée par une injuste persécution, menacée d'une horrible contrainte ; et si vivement affligée, néanmoins, après une heureuse délivrance ! Garde-toi.... garde-

toi bien.... C'est dans un cœur jaloux que l'amour t'élève un temple.

Cependant il faut accorder quelque chose aux premiers embarras de sa situation. Lorsqu'elle se sera un peu familiarisée avec les circonstances, et qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, sa reconnoissance lui fera mettre quelque distinction, sans doute, entre la prison d'où elle est sortie, et la liberté qu'elle se réjouira d'avoir obtenue.

Elle vient! elle vient! Le soleil se lève pour l'accompagner. Toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du soleil. Adieu, Belford. Avec la moitié seulement de mon bonheur, tu serois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.

LOVELACE.

LETTRE XCV.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mercredi 12 avril.

JE reprends ma triste histoire :

Ainsi traînée jusqu'à la voiture, il auroit peu servi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre ses bras.

A l'instant, les chevaux partirent au grand galop, et ne s'arrêtèrent qu'à Saint-Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois près de tomber sans connoissance. Je levai mille fois les yeux et les mains, pour implorer le secours du ciel. Grand Dieu! protégez-moi, m'écriai-je souvent. Est-ce moi! Est-il possible! Deux torrents de larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage: et mon cœur oppressé poussoit des soupirs aussi involontaires que ma fuite.

Cruelle différence dans l'air et les discours du misérable, qui triomphoit visiblement du succès de ses artifices, et qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressoit tous les compliments qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les chevaux sembloient voler. Je crus m'apercevoir qu'on leur avoit fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi si plusieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles aux deux côtés du carrosse, et qui paroissoient au-dessus de la condition servile, n'étoient pas autant de nouvelles escortes qui avoient été disposées sur la route. Mais il feignit de ne pas les remarquer; et malgré toutes ses flatteries, j'étois trop abîmée dans mon indignation et ma douleur, pour lui faire la moindre question.

Figurez-vous, ma chère, quelles furent mes réflexions en descendant de la voiture, sans aucun domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avois sur moi, et qui étoient si peu convenables à un long voyage, sans coiffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, et l'esprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étoient si couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'hôtellerie, me voyant sortir seule du carrosse avec un homme, me prirent pour quelque jeune étourdie qui s'étoit échappée de sa famille. Je ne m'en aperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenoient à l'oreille, et à la curiosité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant près de m'évanouir, se hâta de m'y apporter divers secours. Ensuite je la priai de me laisser seule l'espace d'une demi-heure. Je me sentois le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, si j'en avois pu regretter la perte. Aussitôt que cette femme m'eut quittée, je fermai la porte : je me jetai dans un fauteuil, et je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulagèrent un peu.

M. Lovelace fit remonter, plus tôt que je ne l'aurois souhaité, la même femme, qui me pressa, de sa part, de recevoir mon frère ou de descendre avec

lui. Il lui avoit dit que j'étois sa sœur, et qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination et mon attente, de la maison d'un ami, où j'avois passé l'hiver, pour rompre un projet de mariage dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma famille; et que ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chère, votre franche, votre sincère amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette fable, qui me convenoit à-la-vérité d'autant mieux, que n'ayant pu retrouver de quelque temps le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence et mon abattement durent passer pour un accès de mauvaise humeur.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, plutôt qu'à le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôtesse m'ayant accompagnée, il s'approcha de moi respectueusement, mais avec une politesse qui n'excédoit pas celle d'un frère, dans les lieux du-moins où les frères sont polis. Il me nomma sa chère sœur. Il me demanda comment je me trouvois, et si j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frère n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! Qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractère, tandis que j'étois si violemment hors du mien!

Une femme qui n'est pas capable de réflexion, trouve quelque soulagement dans la petitesse même de ses vues; elle ne sort point du tourbillon qui l'environne; elle ne voit rien au-delà du présent; en un mot, elle ne pense point. Mais accoutumée, comme je le suis, à méditer, à jeter les yeux devant moi, à peser les vraisemblances, et jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions?

Il faut que je trace ici quelques détails de notre conversation, pendant le temps qui précéda et qui suivit notre souper.

Aussitôt qu'il fut seul avec moi, il me supplia, du ton à-la-vérité le plus tendre et le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même, et avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur et de tendresse qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus connoître d'autres loix que mes volontés. Il me demanda la permission de me proposer si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demeurai en silence. J'ignorois également, et ce que je devois faire, et comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander si j'aimois mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de mylord M....; celle de Berkshire, ou celle du comté où nous étions?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y soyez pas.

Il s'étoit engagé, me répondit-il, à s'éloigner de moi lorsque je serois à couvert des poursuites, et cette promesse étoit un lien sacré. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroissoit la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de sa famille ne manqueroient pas de s'y rendre, aussitôt que je serois disposée à les recevoir. Sa cousine Charlotte Montaigu s'attacheroit particulièrement à moi, et deviendroit ma compagne inséparable. Je serois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez sa tante Lawrance, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle : il la nommoit plus volontiers que sa tante Sadleir, qui étoit une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur-le-champ et dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'en pouvoir si tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille; que ma réputation demandoit absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, et par conséquent le moins suspect, parce qu'on ne pourroit me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon humeur

et à ma situation; que la campagne me sembloit propre pour ma retraite, la ville pour la sienne; et qu'on ne pouvoit savoir trop tôt qu'il fût à Londres.

En supposant, répliqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout-d'un-coup sa famille, si je lui permettois d'expliquer son opinion, il insistoit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les provinces, un visage étranger excitoit aussitôt de la curiosité. Ma jeunesse et ma figure la rendroient encore plus vive. Les messages et les lettres étoient une autre occasion de se trahir. Il n'avoit pas fait entrer un logement dans ses précautions, parce qu'il avoit supposé que je me déterminerois, soit pour Londres, qui offre à tous moments des commodités de cette nature, soit pour la maison de l'une ou l'autre de ses tantes, soit pour la terre de mylord M...., dans le comté d'Hertford, où la concierge, nommée madame Greme, étoit une femme excellente, à-peu-près du caractère de madame Norton.

Assurément, repris-je, si j'étois poursuivie, ce seroit dans la première chaleur de leur passion; et leurs recherches se tourneroient d'abord vers quelque terre de sa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, lorsque je me serois arrêtée à quelque résolution; que ma sûreté faisoit son unique inquiétude; qu'il avoit un loge-

ment à Londres, mais qu'il ne pensoit point à me le proposer, parce qu'il comprenoit bien quelles seroient mes objections.... Sans doute, interrompis-je avec une indignation qui lui fit employer tous ses efforts à me persuader que rien n'étoit si éloigné de ses idées et même de ses désirs. Il répéta que mon honneur et ma sûreté l'occupoient uniquement, et que ma volonté seroit sa règle absolue.

J'étois trop inquiète et trop affligée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui sortoit de sa bouche.

Je me croyois, lui dis-je, extrêmement malheureuse. Je ne savois à quoi me déterminer : perdue, sans doute, de réputation; sans un seul habit avec lequel je pusse me montrer; mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, et leur faisant juger nécessairement que j'avois été surprise avec avantage, ou que j'en avois donné quelqu'un sur moi, et que, dans l'un ou l'autre cas, j'avois aussi peu de pouvoir sur ma volonté que sur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me portoit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir; qu'il avoit pris ses mesures sur ma foiblesse, sur la crédulité de mon âge et sur mon défaut d'expérience; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette fatale entrevue; que mon cœur saignoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père

et ma mère; que je donnerois le monde entier, et toutes mes espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservée; qu'au travers de toutes ses protestations, je trouvois quelque chose de bas et d'intéressé dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir et de sa conscience; tandis qu'un cœur généreux doit faire la sienne de l'honneur et du repos de ce qu'il aime. . . . . .

Il m'avoit écouté attentivement, sans penser à m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave; et c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur d'avoir fait si peu de progrès dans mon estime et dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la sincérité; elle ne pouvoit être aussi blessée, de la moitié, par la démarche qui me causoit tant de regret, que par mon emprisonnement, et par l'injuste et folle persécution que j'avois essuyée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme tomboit particulièrement sur mon frère et ma sœur, et l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter

ce qu'il croyoit m'avoir écrit plusieurs fois; que mes amis s'attendoient eux-mêmes à me voir saisir quelque occasion de me délivrer de leurs violences; sans quoi, auroient-ils jamais pensé à me renfermer? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinion établie de mon caractère l'emporteroit sur leur malice, dans l'esprit de ceux qui me connoissoient, qui connoissoient les motifs de mon frère et de ma sœur, et qui connoissoient le misérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'attendoit que, dans les circonstances, j'en pusse avoir d'autres que ceux dont j'étois couverte au moment de mon départ? Toutes les dames de sa famille feroient gloire de fournir à mes besoins présents; et pour l'avenir, les plus riches étoffes, non-seulement d'Angleterre, mais du monde entier, seroient à ma disposition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, n'étoit-il pas en état de m'en offrir? Plût au ciel que je lui permisse d'espérer que nos intérêts de fortune seront bientôt unis! Il tenoit un billet de banque, que je n'avois pas remarqué dans ses mains, et qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais jugez avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, étoit inexprimable comme sa surprise, de s'entendre accuser d'artifice. Il étoit venu à la porte du jardin, suivant mes ordres con-

firmés (le misérable! me faire ce reproche!), pour me délivrer de mes persécuteurs; fort éloigné de croire que j'eusse pu changer de sentiment, et qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginois peut-être que le dessein qu'il avoit marqué d'entrer au jardin avec moi, et de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Actuellement même, à la vue de mon excessive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit. Ceux qui s'épuisent en menaces ne sont pas les plus redoutables dans l'occasion. Mais eût-il dû s'attendre à périr par l'assassinat, ou à recevoir autant de coups mortels qu'il auroit trouvé d'ennemis dans ma famille, le désespoir où je l'aurois jeté par mon retour, l'auroit porté à me suivre jusqu'au château.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste est de gémir sur mon imprudence, et de me reconnoître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevue à un esprit si audacieux et si déterminé. Je doute peu, à-présent, qu'il n'eût trouvé quelque moyen de m'enlever, si j'avois consenti à lui parler le soir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que si je l'avois mis dans la nécessité de me suivre au château, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit satisfait tout le monde, et lui auroit procuré la permission de renouveler ses visites.

Il prenoit la liberté de m'avouer, continua-t-il, que si je ne m'étois pas trouvée au rendez-vous, il avoit déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné, à-la-vérité, de quelques fidèles amis; et qu'elle n'auroit pas été remise plus loin que le même jour; parce qu'il n'auroit pu voir arriver paisiblement le mercredi, sans avoir fait tous ses efforts pour apporter quelque changement à ma situation. Quel parti avois-je à prendre, ma chère amie, avec un homme de ce caractère!

Ce discours me réduisit au silence. Mes reproches se tournoient sur moi-même. Tantôt je me sentois effrayée de son audace; tantôt, portant les yeux sur l'avenir, je ne voyois que des sujets de désespoir et de consternation dans les plus favorables perspectives. L'abattement où me jetèrent ces idées, lui donna le temps de continuer d'un air encore plus sérieux.

A l'égard du reste, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner, mais il ne pouvoit me dissimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il en élevant la voix et changeant même de couleur, de

se voir dans la nécessité d'observer que je regrettois de n'avoir pas couru le risque d'être la femme de Solmes, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme qui, si je lui permettois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi que j'en avois essuyé pour lui, qui avoit attendu mes ordres, et les *mouvements variables* de ma plume (pardonnez, ma Clarisse!) à toutes les heures du jour et de la nuit, pendant toutes sortes de temps, avec une satisfaction, une ardeur, qui ne peut être inspirée que par la plus fidelle et la plus respectueuse passion..... (Ce langage, chère miss Howe, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention); et tout cela, chère Miss, dans quelle vue? (Que mon impatience redoubla ici!) dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression....

Monsieur! Monsieur! interrompis-je d'un air indigné.... Il me coupa la parole : Souffrez que j'achève, très-chère Clarisse! J'ai le cœur si plein, qu'il demande à se soulager.... Et pour fruit de mes adorations, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentissent encore à mes oreilles, et font bien plus de bruit dans mon cœur, *que vous donneriez le monde entier, et toutes vos espérances dans cette vie, pour être encore dans la maison d'un père cruel....*

Pas un mot contre mon père! je ne le souffrirai jamais....

A quelque traitement que vous y fussiez réservée! Allez, Mademoiselle, vous poussez la crédulité au-delà de toute vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez évité d'être la femme de Solmes. Et puis, je vous ai poussée *au sacrifice de votre devoir et de votre conscience!* Quoi! vous ne voyez pas dans quelle contradiction votre vivacité vous jette! La résistance que vous avez opposée jusqu'au dernier moment à vos persécuteurs, ne met-elle pas votre conscience à couvert de tous les reproches de cette nature?

Il me semble, Monsieur, que votre délicatesse est extrême sur les mots. C'est une colère fort modérée que celle qui s'arrête aux expressions.

En effet, ma chère, j'ai pensé depuis, que ce que j'avois pris d'abord pour une véritable colère, ne venoit point de cette chaleur soudaine qu'il n'est pas toujours aisé de réprimer; mais que c'étoit plutôt une colère de commande, à laquelle il ne lâchoit la bride que pour m'intimider.

Il reprit : Pardon, Mademoiselle; j'achève en deux mots : N'êtes-vous pas persuadée que j'ai hazardé ma vie pour vous délivrer de l'oppression? Cependant ma récompense, après tout, n'est-elle pas incertaine et précaire? N'avez-vous pas exigé

(loi dure! mais sacrée pour moi) que le terme de mes espérances soit reculé? Ne vous êtes-vous pas réservé le pouvoir d'accepter mes soins, ou de les rejeter entièrement s'ils vous déplaisent?

Voyez, ma chère! de tous côtés, ma condition n'a fait qu'empirer. Croyez-vous qu'à-présent il dépende de moi de suivre votre conseil, quand je croirois, comme vous, que mon intérêt m'oblige de ne pas différer la cérémonie?

Et ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renonceriez à moi pour jamais, si vos amis faisoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle? Malgré de si rigoureuses loix, j'ai le mérite de vous avoir sauvée d'une odieuse violence. Je l'ai, Mademoiselle, et j'en fais ma gloire, quand je devrois être assez malheureux pour vous perdre.... comme je n'observe que trop que j'en suis menacé, et par le chagrin où je vous vois, et sur-tout par la condition sur laquelle vos parents peuvent insister. Mais je répète que ma gloire est de vous avoir rendue maîtresse de vous-même. C'est dans cette qualité que j'implore humblement votre faveur, aux seules conditions sous lesquelles j'en ai formé l'espérance; et je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatiguée par des explications qu'un cœur d'aussi bonne foi que le mien n'auroit pu renfermer sans une extrême violence.

Le fier personnage avoit mis un genou à terre, en prononçant la fin de son discours. Ah! levez-vous, Monsieur, me hâtai-je de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant, je vous demande en grace de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur; mais si vous m'aviez fait plus tôt connoître que vous vous proposiez des récompenses aux dépens de mon devoir, je me serois efforcée de vous l'épargner. Quoique je ne pense à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que si vous ne m'aviez pas engagée malgré moi dans une correspondance où je me suis toujours flattée que chaque lettre seroit la dernière, et que je n'aurois pas continuée si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques sujets de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'autres violences, et mon frère n'auroit pas eu de fondement sur lequel sa mauvaise volonté pût s'exercer.

Je suis fort éloignée de croire que si j'étois demeurée chez mon père, ma situation fût aussi désespérée que vous vous l'imaginez. Mon père m'aime au fond du cœur. Il ne me manquoit que la liberté de le voir, et celle de me faire entendre. Un délai étoit la moindre grace que je me promettois de l'épreuve dont j'étois menacée.

Vous vantez votre mérite, Monsieur. Oui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de Solmes ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même : et si c'étoit par d'autres vues que vous vous crussiez préférable au pauvre Solmes, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon père ; mais, je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres que je puisse approuver ; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, semblables ici à nos premiers pères, moi du-moins qui suis malheureusement chassée de mon paradis, nous avons recours aux récriminations. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert et de ce que vous avez mérité ; de *toutes vos heures*, de *toutes vos sortes de temps*. Comptez qu'aussi long-temps que je vivrai, ces grands services seront présents à ma mémoire ; et que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prête à reconnoître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je désire uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carrosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre

assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, et je vous devrai de nouveaux remercîments.

Il m'avoit écoutée avec une attention qui le rendoit immobile. Vous vous échauffez, ma chère vie! me dit-il enfin. Mais, en vérité, c'est sans sujet. Si j'avois des vues indignes de mon amour, je n'aurois pas mis tant d'honnêteté dans mes déclarations : et recommençant à prendre le ciel à témoin, il alloit s'étendre sur la sincérité de ses sentiments. Mais je l'arrêtai tout court : Je vous crois sincère, Monsieur. Il seroit bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous. (Ce langage parut le faire un peu rentrer en lui-même, et le rendre plus circonspect.) Si je croyois qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assise ici près de vous, dans une hôtellerie publique; quoique trompée, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduite, c'est-à-dire, Monsieur, par des artifices dont le seul soupçon m'irrite contre vous et contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas temps d'approfondir. Apprenez-moi seulement, Monsieur (en lui faisant une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaise humeur), si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sortie d'une prison que pour entrer dans une autre?

Trompée, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduite ici! Que je

vous apprenne, Mademoiselle, *si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre!* En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement. (Il avoit en effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise vraie ou contrefaite.) Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh! qui vous empêcheroit de l'être? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition; permettez que je vous supplie d'y consentir : c'est qu'il vous plaise, à-présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement : *volontairement*, sans quoi je n'aurois pas la présomption de vous la demander; mais, quoique je ne sois pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, Mademoiselle, c'est que, dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde et que je ne prendrai pas d'autre engagement; à-moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaisir.

Je n'hésite pas, Monsieur, à vous le confirmer, et dans les termes que vous m'allez dicter vous-

-même. De quelle manière souhaitez-vous que je m'explique?

Je ne désire, Mademoiselle, que votre parole.

Eh bien, Monsieur, je vous la donne.

Là-dessus, il eut la hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chère,) de me dérober un baiser, qu'il nomma le sceau de ma promesse. Son mouvement fut si prompt, que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'affectation à marquer beaucoup de colère. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi cette liberté pouvoit conduire un esprit si audacieux et si entreprenant. Il dut s'apercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le mortifier : C'est assez, c'est assez, très-chère Clarisse! Je vous conjure seulement de bannir cette furieuse inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre cœur, et de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je refusai, comme je vous l'ai marqué, de l'envoyer par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtellerie me procura un messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à madame Greme, concierge de mylord M...., dans son château de Hertfordshire. La crainte d'être poursuivis nous

obligeant de partir le lendemain à la pointe du jour, c'étoit une route qu'il vouloit prendre, dans le dessein de changer le carrosse de son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, et qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, et je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées et quelque monnoie. Le reste de mon trésor consiste en cinquante guinées, qui font cinq de plus que je ne croyois posséder, lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Entr'autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, et ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne pus me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous, de peur qu'il ne s'imaginât que je pensois de longue-main à partir avec lui, et que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il auroit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé sa protection; et je crus remarquer, dans ce qu'il me dit là-dessus, qu'il parloit de bonne foi.

Comptez, chère miss Howe, qu'il y a quantité de petites bienséances auxquelles une jeune personne est forcée de renoncer, lorsqu'elle est réduite à souffrir un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à-présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, et que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil et le plus intéressé des séducteurs.

. . . . .

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtellerie vint me dire que mon frère m'attendoit dans la salle d'en-bas, et que le déjeûner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôtesse, quantité de remercîments et de félicitations sur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même, (car à quoi pouvoit-il me servir d'en avoir alors, après en avoir manqué lorsqu'elle m'étoit nécessaire?) de m'acheter un chapeau de velours et un mantelet fort riche, sans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôtesse et ses filles, de se récompenser de ses soins, et d'embrasser son aimable



Le rusé personnage prit sa récompense et se vanta de m'avoir enlevé une larme;

C. P. Marillier del. Patas Sc.

sœur, quoiqu'un peu chagrine. Le rusé personnage prit sa récompense, et se vanta de m'avoir enlevé une larme; en m'assurant, du même ton, que je n'avois rien à redouter de mes parents, qui m'aimoient avec une tendresse extrême. Quel moyen d'être complaisante, ma chère, pour un homme de cette espèce?

Aussitôt que nous fûmes en marche, il me demanda si j'avois quelque répugnance pour le château de mylord M...., dans Hertfordshire? Mylord, me dit-il, étoit dans sa terre de Berk. Je lui répétai que mon penchant ne me portoit point à paroître si tôt dans sa famille; que ce seroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminée à prendre un logement particulier, et que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du-moins pour attendre ce que mes amis auroient pensé de ma fuite. Dans ces circonstances, ajoutai-je, je me flattois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprenoient que je me fusse jetée sous sa protection, ou, ce qu'ils regarderoient du même œil, sous celle de sa famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entièrement par mes inclinations. Cependant, Londres lui paroissant toujours l'asile qui me convenoit le mieux, il me représenta que si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer au château de M.... Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois

aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, et j'y consentis, de descendre dans une hôtellerie voisine du Median; c'est le nom du château de son oncle dans Hertfordshire. J'obtins la liberté d'y être deux heures à moi-même, et je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à Saint-Albans. J'écrivis aussi à ma sœur, dans la double vue d'informer ma famille que j'étois en bonne santé, soit qu'elle y prenne intérêt ou non, et de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, et les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde lettre, me demanda si j'avois pensé à marquer une adresse à ma sœur. Non assurément, lui répondis-je; j'ignore encore.... Je l'ignore de même, interrompit-il, et c'est le hazard qui m'y a fait penser. (La bonne âme, si je l'en voulois croire!) Mais, Mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à-propos que votre famille vous y croye, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous trouver. Marquez à votre sœur qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous, à M. Osgood, place de Soho. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; et cette voie est très-propre à les amuser.

Les amuser, ma chère! Amuser qui? Mon père, mes oncles! Mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédients tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pas balancé à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai; ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser que, de quelques duretés qu'elle puisse être remplie, et fût-elle de la main de mon frère, elle ne sauroit être plus rigoureuse que les derniers traitements que j'ai reçus de lui et de ma sœur.

M. Lovelace s'absenta l'espace d'environ deux heures; et rentrant dans l'hôtellerie, son impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre, autant de fois, que j'étois occupée; et, pour la dernière, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti prit-il? celui de le faire avancer. Je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grace contre le cuisinier et les domestiques.

C'est une autre de ses perfections. Je hazardai, en le rejoignant, de lui faire honte de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son valet-de-chambre, dont il étoit content d'ailleurs. C'est une triste profession, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une hôtellerie.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi! Mademoiselle,

croyez-vous qu'une profession où l'on mange et où l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des hôtelleries un peu distinguées, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de loger continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des scélérats abandonnés. Bon Dieu! continuai-je, quels termes j'entendois à l'instant, d'un de ces braves défenseurs de la patrie, qui s'adressoit, autant que j'en ai pu juger par la réponse, à un homme fort doux et fort modeste? Le proverbe me paroît juste, *jurer comme un soldat*.

Il se mordit les lèvres; il fit un tour sur ses talons; et s'approchant du miroir, je crus lire sur son visage les marques de son embarras. Oui, Mademoiselle, me dit-il, c'est une habitude militaire. Les soldats sont des jureurs effrénés. Je crois que leurs officiers devroient les en punir.

Ils méritent un sévère châtiment, répliquai-je, car ce vice est indigne de l'humanité. Celui des imprécations ne me paroît pas moins odieux : il marque tout-à-la-fois de la méchanceté et de l'impuissance : celui qui s'y livre seroit une furie, s'il avoit le pouvoir de remplir ses désirs.

Charmante observation, Mademoiselle! Je m'engage à dire au premier soldat, que j'entendrai jurer, qu'il n'est qu'un misérable.

Madame Greme vint me rendre ses devoirs,

comme il plut à M. Lovelace de nommer ses civilités. Elle me pressa beaucoup d'aller au château, en s'étendant sur ce qu'elle avoit entendu dire de moi, non-seulement à mylord M...., mais à ses deux nièces et à toute la famille, et sur l'espérance dont ils se flattoient depuis long-temps de recevoir un honneur qu'elle ne croyoit plus éloigné. Ses discours me causèrent quelque satisfaction, parce qu'ils venoient de la bouche d'une fort bonne femme, qui me confirmoit tout ce que M. Lovelace m'avoit dit.

A l'occasion d'un logement, sur lequel je jugeai à-propos de la consulter, elle me recommanda sa belle-sœur, qui demeuroit à sept ou huit milles de là, et chez laquelle je suis actuellement. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut d'entendre M. Lovelace, qui, de son propre mouvement, lui donna ordre de me tenir compagnie dans la chaise, tandis que, montant à cheval avec deux hommes à lui, et un écuyer de mylord M...., il nous servit d'escorte jusqu'au terme de notre route, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Mais je crois vous avoir dit, dans ma lettre précédente, que les logements n'y sont pas commodes. M. Lovelace, peu satisfait, ne dissimula point à madame Greme qu'il les trouvoit au-dessous de la peinture même qu'elle nous en avoit tracée; que la maison étant éloignée d'un mille du bourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât si tôt à cette di-

stance de moi, dans la crainte de quelques accidents contre lesquels nous n'étions point encore rassurés; et que les chambres néanmoins se touchoient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans sa bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaise, une longue conversation avec madame Greme. Ses réponses, à toutes mes questions, furent libres et naturelles. Je lui trouvai un tour d'esprit sérieux, qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'intendant congédié, auquel mon frère s'étoit adressé; et j'en conclus que tous les domestiques ont à-peu-près la même opinion de M. Lovelace.

Elle me dit « qu'au fond c'étoit un homme généreux; qu'il n'étoit pas aisé de décider s'il étoit » plus redouté que chéri de toute la maison de » mylord M...; que ce seigneur avoit une extrême » affection pour lui; que ses deux tantes n'en avoient » pas moins; que ses cousines Montaigu étoient » deux jeunes personnes du meilleur naturel du » monde. Son oncle et ses tantes lui avoient proposé différents partis, avant qu'il m'eût rendu des » soins, et même depuis, parce qu'ils désespéroient » de mon consentement et de celui de ma famille. » Mais elle l'avoit entendu répéter fort souvent qu'il

» ne pensoit point à se marier, si ce n'étoit avec » moi. Tous ses proches avoient été fort choqués » des mauvais traitements qu'il avoit reçus des » miens : cependant ils avoient toujours admiré » mon caractère; et, loin de se refroidir pour notre » alliance, ils m'auroient préférée, sans un sou, à » toutes les femmes du monde, dans l'opinion que » jamais personne n'auroit tant d'ascendant sur ses » inclinations et tant d'influence sur son esprit. On » ne pouvoit disconvenir que M. Lovelace ne fût un » homme fort dissipé; mais c'étoit une maladie qui » se guériroit d'elle-même. Mylord faisoit ses dé- » lices de la compagnie de son neveu, lorsqu'il pou- » voit se la procurer, ce qui n'empêchoit pas qu'ils » ne se querellassent souvent : et c'étoit toujours » l'oncle qui se voyoit forcé de prendre le parti de » la soumission. Il avoit comme peur de lui : aussi » se conformoit-il à toutes ses volontés ». Cette bonne femme regrettoit beaucoup que son jeune maître, c'est ainsi qu'elle le nommoit, ne fît pas un meilleur usage de ses talents. Cependant, me dit-elle, « avec de si belles qualités, il ne falloit pas dé- » sespérer de sa réformation. Un heureux avenir » feroit oublier le passé; et tous ses proches en » étoient si convaincus, qu'ils ne souhaitoient rien » avec tant d'ardeur que de le voir marié ».

Ce portrait, quoique médiocrement favorable, vaut mieux que tout ce que mon frère dit de lui.

Les personnes qui occupent cette maison paroissent des gens d'honneur. La ferme est en bon état et ne manque de rien. Madame Sorlings, belle-sœur de madame Greme, est une veuve, qui a deux fils, sages et laborieux, entre lesquels je vois une sorte d'émulation pour le bien commun; et deux jeunes filles, fort modestes, qui sont traitées plus respectueusement par leurs frères que je ne l'ai été par le mien. Il me semble que je pourrai m'arrêter ici plus long-temps que je ne l'avois espéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plus tôt que j'ai reçu votre obligeante lettre avant que d'arriver ici. Tout est charmant d'une amie si chère. Je conviens que mon départ a dû vous causer beaucoup d'étonnement, après la résolution à laquelle je m'étois si fortement attachée. Vous avez vu jusqu'ici combien j'en suis étonnée moi-même.

Tous les compliments de M. Lovelace ne me donnent pas meilleure opinion de lui. Je trouve de l'excès dans ses protestations. Il me dit de trop belles choses. Il en dit de trop belles de moi. Il me semble que le respect sincère et la véritable estime ne consistent pas dans le choix des termes. Ce n'est point par des paroles que les sentiments s'expriment. L'humble silence, les regards timides, de l'embarras même dans le ton de la voix, en apprennent plus que tout ce que Shakespear nomme les *bruyantes*

saillies d'une audacieuse éloquence. Cet homme ne parle que de transports et d'extases. Ce sont deux de ses mots favoris. Mais je sais trop, pour ma confusion, à quoi je dois véritablement les attribuer : à son triomphe, ma chère; je le dis en un mot, qui ne demande pas d'autre explication. En désirer davantage, ce seroit tout-à-la-fois blesser ma vanité et condamner ma folie.

Nous avons été fort alarmés par quelques soupçons de poursuite, fondés sur une lettre de Joseph Léman. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la sanctifie, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin, par conséquent, ne devroit-on pas se former des principes solides, des distinctions entre le bien et le mal, qui soient indépendantes de l'intérêt propre? J'ai traité de bassesse la corruption d'un domestique de mon père : aujourd'hui je ne suis pas éloignée de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Lovelace, ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mes amis ont pris ma fuite. Elle doit, sans doute, leur paroître concertée, téméraire, artificieuse. Quel malheur pour moi! Dans la situation où je suis, néanmoins, puis-je leur donner de véritables éclaircissements!

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que,

jusqu'à-présent, ils ont fait éclater moins de douleur que de rage; qu'il a peine à se modérer, en apprenant les injures et les menaces que mon frère vomit contre lui. Vous jugez bien qu'ensuite il me fait valoir sa patience.

Quelle satisfaction ne me suis-je pas dérobée, ma très-chère amie, par cette imprudente et malheureuse fuite! Je suis en état, mais trop tard, de juger quelle différence il y a entre ceux qui offensent et ceux qui sont offensés. Que ne donnerois-je pas pour me retrouver en droit de dire qu'on me fait injustice et que je n'en fais à personne; que les autres manquent à la bonté qu'ils me doivent, et que je suis fidèle à mes loix pour ceux à qui je dois du respect et de la soumission?

Je suis une misérable, d'avoir pu me résoudre à voir mon séducteur! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à-présent, je me suis préparé une source de remords pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des signes extrêmement profonds. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'avoient accoutumé : cependant ils ne sont pas plus sérieux, ni moins gais. Je ne sais pas véritablement ce qu'ils sont; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance

qu'auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais manqué.

Cependant je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à-présent avec une sorte de crainte, parce que je connois le pouvoir que mon indiscrétion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit dépouillée de ce qu'il y a d'imposant dans une personne accoutumée à se voir respecter, qui, sentant désormais son infériorité, se reconnoît vaincue, et comme soumise à son nouveau protecteur.

Le porteur de cette lettre sera un porte-balle du canton, qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à M. Knolles, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui regarde mon père et ma mère, et l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots, du-moins si vous pouvez être avertie que le messager attend votre réponse.

Je crains de vous demander si la lecture de mon récit me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XCVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi et mercredi, 11 et 12 avril.

Tu veux que j'exécute ma promesse, et que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse et moi. Il est vrai que jamais un plus beau sujet n'exerça ma plume. D'ailleurs, j'ai du temps de reste. Si j'en croyois toujours *la dame de mes affections*, l'accès me seroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble esclave auprès d'un monarque de l'Orient. Il ne me manqueroit donc que l'inclination, si je refusois de te satisfaire; mais notre amitié, et la fidèle compagnie que tu m'as tenue au *Cerf blanc*, me rendroient inexcusable.

Je te quittai, toi et nos camarades, avec la ferme résolution, comme tu sais, de vous rejoindre si mon rendez-vous manquoit encore, pour nous rendre ensemble chez le sombre père des Harloves, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère, pour tenter, en un mot, par des voies honnêtes, de lui inspirer de meilleures idées, et le porter à traiter sa fille avec moins de barbarie, et moi-même avec un peu plus de civilité. Je t'ai dit

les raisons qui m'avoient empêché de prendre la lettre de ma déesse. Je ne me trompois pas. J'y aurois trouvé un contre-ordre, et le rendez-vous auroit manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'insisterois pas sur sa promesse; et que je ne trouverois pas le moyen de retenir une femme dans mes filets, après avoir apporté tant de soins à l'y engager?

Aussitôt que j'entendis remuer le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit tressaillir. Mais lorsqu'il fut suivi de l'apparition de ma charmante, qui m'environna tout-d'un-coup d'un déluge de lumière, je marchai sur l'air, et je me regardai à-peine comme un mortel. Je te ferai quelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'offrit à mes yeux, et tel que j'eus ensuite le temps de le mieux observer. Tu sais quel critique je suis, pour tout ce qui regarde l'agrément, la figure et l'ajustement des femmes. Cependant il y a, dans celle-ci, une élégance naturelle qui surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle orne ce qu'elle porte plus qu'elle n'en est ornée. N'attends donc qu'une foible esquisse et de sa personne et de sa parure.

L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour tirer le verrou, ayant comme épuisé sa hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussitôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit

en langueur. Je la vis trembler. Je jugeois que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet, elle étoit près de s'évanouir, et je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion!

Son habillement m'avoit fait juger, au premier coup-d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, et qu'elle étoit venue dans l'intention de m'échapper encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je tenois dans les miennes, pour la tirer doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aye jamais eue avec une femme. Tu me plaindrois, cher ami, si tu savois combien cette aventure m'a coûté. Je priai, je conjurai. Je priai et je conjurai à genou. Je ne sais si quelques larmes n'eurent point part à la scène. Heureusement que, sachant fort bien à qui j'avois affaire, mes mesures étoient prises pour toutes les suppositions. Sans les précautions que je t'ai communiquées, il est sûr que j'aurois manqué mon entreprise; mais il ne l'est pas moins que, renonçant à ton secours et à celui de tes camarades, je serois entré dans le jardin, j'aurois accompagné la belle jusqu'au château; et qui sait quelles auroient été les suites?

Mon honnête agent entendit mon signal, quoi-

qu'un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, et joua fort habilement son rôle. Ils viennent! ils viennent! Fuyez; vîte, vîte, ma très-chère ame, m'écriai-je, en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en tuer une centaine; et, reprenant ses mains tremblantes, je la tirai si légèrement après moi, qu'à-peine étois-je aussi prompt avec les ailes de l'amour, qu'elle avec l'aiguillon de la crainte. Que veux-tu de plus? Je devins son monarque.

Je te ferai ce détail, la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de mes peines, et de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante et si réservée. Mais que dis-tu de cette fuite, de ce passage d'un amour à l'autre? Fuir des amis, qu'on étoit résolue de ne pas quitter, pour suivre un homme avec lequel on étoit résolue de ne pas partir. Tu ne ris pas, Belford? Dis-moi donc, connois-tu rien de si comique? O sexe! sexe! charmante contradiction! Tiens, l'envie de rire me prend. Je suis forcé de quitter ma plume pour me tenir les côtés. Il faut que je me satisfasse, tandis que je suis dans l'accès.

Ma foi, Belford, je suis trompé si mes coquins de valets ne me croyent fou. J'en viens d'apercevoir un qui a passé la tête à ma porte, pour voir avec qui je suis, ou quelle manie m'agite. L'infâme m'a

surpris dans un éclat de rire, et s'est retiré en riant lui-même. Oh! l'aventure est trop plaisante. J'en veux rire encore.... Si tu pouvois te la représenter comme moi, tu serois forcé d'en rire aussi; et je t'assure, mon ami, que, si nous étions ensemble, nous en ririons une heure entière.

Mais, vous, charmante personne! n'ayez pas regret, je vous prie, aux petites ruses par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en exciter d'autres, qui pourroient être plus dignes de vous. Si votre monarque a résolu vôtre chute, vous tomberez. Quelle imagination, ma chère, de vouloir attendre, pour notre mariage, que vous soyez convaincue de ma réformation? Ne craignez rien; si tout ce qui peut arriver arrive, vous aurez à vous plaindre de votre étoile plus que de vous-même. Mais au pis-aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendront généreusement la place, sortiront avec les honneurs de la guèrre. Tout votre sexe et tout le mien conviendront, en apprenant mes stratagêmes et votre conduite, que jamais forteresse n'aura été mieux défendue, ni forcée plus noblement.

Il me semble que je t'entends dire: Quoi! vouloir rabaisser une divinité de cet ordre à des termes indignes de ses perfections? Il est impossible, Lovelace, que tu ayes jamais eu dessein de fouler aux

pieds tant de serments et de protestations solennelles.

C'est un dessein que je n'ai pas eu; tu as raison. Que je l'aye même aujourd'hui, mon cœur, le respect que j'ai pour elle ne me permettent pas de le dire. Mais ne connois-tu pas mon aversion pour toutes sortes d'entraves? N'est-elle pas au pouvoir de son monarque?

Et seras-tu capable, Lovelace, d'abuser d'un pouvoir que tu dois.....

A quoi? nigaud. Oseras-tu dire à son consentement?

Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, si elle ne m'avoit estimé plus que tous les autres hommes. Ajoute, que je n'aurois pas pris tant de peine pour l'obtenir, si je ne l'avois aimée plus que toute autre femme. Jusque-là, Belford, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être mutuel? S'il est mutuel, ne doit-il pas renfermer une mutuelle confiance? et quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle? Tu sais tout le progrès de cette guerre; car je ne puis lui donner un autre nom; et je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de sa part: les plus abjectes humiliations de la mienne; obligé de prendre un air de réformation, que tous, autant que vous êtes, vous avez craint de me voir adopter.

sérieusement. Toi-même n'as-tu pas souvent observé qu'après m'être approché du jardin de son père à la distance d'un mille, et sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournois pas de bonne grâce à nos plaisirs ordinaires? Ne mérite-t-elle pas d'en porter la peine? Réduire un honnête homme à l'hypocrisie, quelle tyrannie insupportable!

D'ailleurs, tu sais fort bien que la friponne m'a joué plus d'une fois, et qu'elle n'a pas fait scrupule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai ressentie? N'ai-je pas juré, dans mes emportements, d'en tirer vengeance? Et parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un, en répondant à son attente, ou en suivant mes inclinations, ne suis-je pas en droit de dire comme Cromwel : « Il s'agit de la tête du roi » ou de la mienne, et le choix est en mon pou- » voir; puis-je hésiter un moment » ?

Ajoute encore que je crois apercevoir, dans sa circonspection et dans sa tristesse continuelle, qu'elle me soupçonne de quelque mauvais dessein; et je serois fâché qu'une personne que j'estime fût trompée dans son attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit penser sans remords à se rendre coupable de la moindre offense contre une créature si noble et si relevée? Qui n'auroit pas pitié..... Mais, d'autre part, si lente à se fier à moi, quoiqu'à la veille de se voir forcée de pren-

dre un homme, dont la seule concurrence est une disgrace pour ma fierté! et d'une humeur si chagrine, à-présent qu'elle a franchi le pas! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié, sur-tout à une pitié dont son orgueil seroit infailliblement blessé?

Mais je ne prends pas de résolution. Je veux voir à quoi son inclination sera capable de la porter, et quel mouvement je recevrai aussi de la mienne. Il faut que le combat se fasse avec égalité d'avantagès. Malheureusement pour moi, chaque occasion que j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir augmente, et que le mien s'affoiblit.

Cependant, quelle folle petite créature de vouloir attendre, pour m'accorder sa main, que je sois un homme réformé, et que ses implacables parents deviennent traitables, c'est-à-dire qu'ils changent de nature!

Il est vrai, que lorsqu'elle m'a prescrit toutes ces loix, elle ne pensoit guère que, sans aucune condition, mes ruses la *feroient sortir hors d'elle-même*. C'est l'expression de cette chère personne, comme je te le raconterai dans un autre lieu. Quelle est ma gloire de l'avoir emporté sur sa vigilance et sur toutes ses précautions! J'en suis plus grand de la moitié, dans ma propre imagination. Je laisse tomber mes regards sur les autres hommes, du haut de ma grandeur et d'un air de supériorité sensible; ma vanité approche de l'extravagance. En un mot,

toutes les facultés de mon ame sont noyées dans la joie. Lorsque je me mets au lit, je m'endors en riant. Je ris, je chante à mon réveil. Cependant je ne saurois dire que j'aye rien en vue de fort proche : et pourquoi? parce qu'on ne me trouve point encore assez réformé.

Je t'ai dit dans le temps, si tu t'en souviens, combien cette restriction pouvoit tourner au désavantage de la belle, si je pouvois l'engager une fois à quitter la maison de son père, et si je me trouvois disposé à la punir tout ensemble, et des fautes de sa famille, et des peines infinies que je l'accuse elle-même de m'avoir causées. Elle ne s'imagine guère que j'en aye tenu le compte; et que, lorsque je me sentirai trop attendri en sa faveur, je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mémoire, pour m'endurcir autant qu'il sera convenable à mes vues.

O charmante Clarisse! rappelle bien ton attention. Retranche tes airs hautains. Si tu n'as que de l'indifférence pour moi, ne crois pas que ta sincérité te puisse tenir lieu d'excuse. Je ne l'admettrai pas. Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu m'aimes, ne crois pas non plus que les déguisements affectés de ton sexe te puissent servir beaucoup, avec un cœur aussi fier et aussi jaloux que le mien. Souviens-toi, d'ailleurs, que tous les péchés de ta famille sont rassemblés sur ta tête.

Mais, Belford! lorsque je vais revoir ma déesse,

lorsque je me retrouverai sous les rayons brûlants de ses yeux, que deviendront toutes ces vapeurs, qui se forment de l'incertitude de mes idées et de la confusion de mes tyranniques sentiments!

Quelles que puissent être mes vues, sa pénétration m'oblige d'avancer *à la sape*. Rien ne doit manquer aux apparences. Elle sera ma femme quand je le voudrai : c'est un pouvoir que je ne saurois perdre. Les premières études, quoique les mêmes pour tous les jeunes gens qu'on met au collége, font distinguer la différence de leur génie, et découvrir d'avance le jurisconsulte, le théologien, le médecin. Ainsi, la conduite de ma belle me fera décider si c'est en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penserai au mariage, lorsque je serai résolu de me réformer. Il sera temps alors pour l'un, dit la belle; moi, je dis pour l'autre.

Où s'égare mon imagination? C'est le maudit effet d'une situation dans laquelle, en vérité, je ne sais à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vues, à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je te dirai de bonne foi le pour et le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon sujet, il est trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écrirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir; et je trouverai, par intervalles, le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'attends pas à beaucoup d'exactitude et de liai-

son dans mon style. Il te suffit de reconnoître ma volonté suprême, et le sceau de ton chef.

LOVELACE.

LETTRE XCVII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au soir, 12 avril.

VOTRE récit, ma chère, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours cette ame noble, qui ne mérite que de l'admiration; supérieure au déguisément, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes. Votre famille est la seule au monde, qui soit capable d'avoir poussé une fille telle que vous à de telles extrémités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes parents. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise et si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A-présent que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant... On vient m'interrompre.

Vous avez résisté avec plus de force et plus longtemps... J'entends encore une mère jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupée.

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine? A l'égard de votre première faute, qui est d'avoir répondu à ses lettres, vous étiez la seule qui pussiez veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorsque son *héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mère, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun?

Pardon encore une fois, ma chère.... j'entends arriver ce stupide mortel, votre oncle Antonin; un petit esprit, le plus entêté, et le plus décisif....

Il vint hier, d'un air bouffi, soufflant, s'agitant; et jusqu'à l'arrivée de ma mère, il fut un quart-d'heure à frapper du pied dans la salle. Elle étoit à sa toilette. Ces veuves sont aussi empesées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation?

Le motif qui amenoit M. Antonin Harlove étoit de l'exciter contre vous, et de vomir devant elle une partie de la rage où les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma mère à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent soigneusement, la clef tournée sur eux, fort près l'un de l'autre; car, en prêtant

l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mère. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement! pour accabler d'injures ma chère, mon innocente amie! et ma mère y prêter une longue attention! Tous deux apparemment pour se justifier; l'un d'avoir contribué au malheur de ma chère amie; l'autre de lui avoir refusé un asile passager, qui auroit pu produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit désirer, et pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation! Comment aurois-je conservé de la patience?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette visite. Aussitôt que le *vieux masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chère), les premières apparences, du côté de ma mère, furent un air de réserve, dans le goût des Harloves, qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse dé-

fense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes; car, la nuit et le jour, ma chère, vous m'êtes également présente.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effet que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; et je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner, dans sa disgrace, une amie telle que vous. Je mourrois plutôt.... Aussi l'ai-je déclaré à ma mère. Je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, et de ne pas exiger que je partageasse son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque temps à le désirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter la Betty-Harlove, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, et sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnoissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre

ouverte avec ma mère. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y aye répondu vingt fois : Bon Dieu! quelle doit avoir été la vie de mon père! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce singe, toujours actif et malfaisant, ce Lovelace, a pu pousser l'artifice.... Mais voici ma mère qui m'appelle. Oui, maman, oui; mais, de grace, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons; vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh! pour grondée, je suis bien sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin Harlove vous a fort bien appris.... Dieu! quelle impatience!.... Il faut absolument, ma chère, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

Le charmant dialogue que je viens d'avoir avec ma mère! Il s'est ressenti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous aurez une lettre qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez; c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A-présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Hickman me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre à être traité à la Harlove, comme sa trop patiente maîtresse.

Jeudi 13 avril.

Il m'arrive deux bonheurs à-la-fois; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, et celui de me trouver un peu moins observée par mon Argus de mère.

Chère amie! que je me représente vivement votre embarras! une personne de votre délicatesse! avec un homme de l'espèce du vôtre!

Votre homme est un fou, ma chère, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, et tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit fécond en inventions me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez milady Lawrance. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hazarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, et je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander si votre récit rendoit votre conduite excusable à mes yeux? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte; et je répète que, tous vos chagrins et toutes les persécutions considérées, je vous crois exempte de blâme;

plus exempte, du-moins, qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chère amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre.... Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vue, ait résisté si long-temps, d'un côté contre la violence, et de l'autre contre la séduction : je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez, avec raison, que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-unes allèguent à-la-vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractère; mais personne n'excuse et ne peut excuser votre père et vos oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre frère et de votre sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quoiqu'avec peu d'espérance de succès. Ils savoient que, si vous rentriez en grace, l'affection suspendue en reprendroit plus de force, et que vos aimables qualités, vos talents extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre père est furieux, et ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devroit tourner sa rage. Toute votre famille vous

accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, et paroît supposer que vous n'êtes occupée à-présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Votre mère avoue qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, et reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à Lovelace. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le ministre devoit être présent; que M. Solmes se seroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services; et que votre père auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles : autant d'inventions romanesques qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre frère. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui et Bella, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-temps leur étude.

A l'égard de leurs premiers mouvements, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre tante Hervey fut la première qui se rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. Betty la suivit immédiatement; et ne vous y

trouvant point, elles prirent vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joseph Léman) qui revenoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, et comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi longtemps M. Lovelace, et qu'il vous avoit vue partir avec lui.

Si ce domestique n'étoit autre que Léman, et s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper et de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes! Fuyez, ma chère, si ce soupçon est confirmé par vous; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre tante et tous vos amis reçurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblèrent tous, ils coururent vers la porte du jardin; et quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carrosse. Ils se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, et de toutes les expressions de la douleur et de la rage, suivant les caractères et le fond des sentiments. Enfin, ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étoient partis.

Votre frère demanda d'abord des chevaux et des gens armés pour vous poursuivre. Solmes et votre oncle Antonin devoient être de la partie. Mais votre mère et madame Hervey combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, et persuadées que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son entreprise; sur-tout lorsque le domestique eut déclaré qu'il vous avoit vue fuir avec lui de toutes vos forces, et qu'à peu de distance le carrosse étoit environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'absence de ma mère à ses soupçons. Elle s'est défiée que les Knolles prêtoient la main à notre correspondance; et sur-le-champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à-la-fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir de lettres de nous sans sa participation.

Mais Hickman a mis dans nos intérêts un laboureur nommé Filmer, assez voisin de notre maison, qui nous rendra plus fidèlement le même service. C'est là que vous adresserez désormais vos lettres, sous enveloppe, à M. Jean Soberton; Hickman se chargera lui-même de les prendre et d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà fier. Qui sait s'il n'en pren-

dra pas droit de se donner bientôt d'autres airs? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspiroit depuis long-temps, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde : celui qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Mais il est heureux, pour certaines gens, de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque temps, si je le puis, pour voir si tous ces mouvements de ma mère s'apaiseront d'eux-mêmes; mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la manière dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plus tôt un mari. Si j'en étois sûre, et si je venois à découvrir qu'Hickman fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verrois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre, plût au ciel que vous fussiez mariée! c'est-à-dire en état de les braver tous, et de ne pas vous voir réduite à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mère qui recommencent.

Nous nous sommes vues d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-

temps avec moi *cet air d'Harlove* : je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire! A peine sais-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujets. Cependant j'ai pris le parti, pour être libre, de me retirer dans un coin du jardin. Que le ciel ait pitié de ces mères! S'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance et leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiroient bien mieux par la confiance : une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre Lovelace, me paroît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes : cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point aperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du-moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre si tôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de leurs atteintes. Tant mieux encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que, sans la crainte que vos parents ont de lui, ils n'auroient pas plus

tôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires qu'ils vous mettent en possession de votre héritage. Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, et tout-à-la-fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux et votre argent, et que vous n'ayez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous; qui se le persuadera jamais? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé, contre ses propres lumières, au moment de l'entrevue; quelle apparence de vérité! Dire que vous ayez été trompée, forcée par la ruse; le dire, et

trouver de la disposition à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation? Et demeurer avec lui sans être mariée, avec un homme d'un caractère si connu; où cette idée ne conduit-elle pas la censure du public? Mon impatience est extrême de savoir quel tour vous avez donné à tout *cela*, dans la lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au-lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins et toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, et du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chère miss Harlove, que vous ne mettrez pas votre Anne Howe sur *le* pied de Lovelace, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi; et j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous et lui. Mes alarmes continuelles, quoique soulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien

au détail. S'il arrivoit quelque chose que vous crussiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de M. Hickman, pour la sûreté de vos lettres, songez qu'un spectateur juge mieux du combat que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, vont rarement seules, et leur cortége fait quelquefois leur grandeur : c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes et de petits incidents, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à-présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiterez. Je me souviens de vous l'avoir prédit. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois feindre au-moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi long-temps qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre oncle Antonin, qui s'en est ouvert à ma mère, vos parents s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de mylady Lawrance, et qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais ils protestent que leur résolution est de fermer

l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajouter : Et de toute autre; car je suis sûre que votre frère et votre sœur ne leur laisseront pas le temps de se refroidir, du-moins jusqu'à ce que vos oncles, et peut-être votre père même, ayent fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoye par un ami de M. Hickman, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de madame Sorlings. Il connoît même cette femme; et son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à-propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Hickman. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, et vous jeter dans la nécessité de changer vos desseins et votre situation.

J'entends, du lieu où je suis assise, ma mère qui appelle autour d'elle, et qui met tout le monde en mouvement. Elle va sans doute me demander bientôt où j'étois, et quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chère. Que le ciel veille à votre conservation! et du côté de l'honneur comme de celui des sentiments, puisse-t-il vous rendre sans tache aux embrassements de votre fidèle amie

ANNE HOWE!

LETTRE XCVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Jeudi 13 avril, après midi.

Je ne vous cacherai pas, ma très-chère et très-obligeante amie, que je me reproche avec une douleur extrême cette mauvaise intelligence entre votre mère et vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion. Hélas! combien d'infortunés j'ai faits à-la-fois!

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, et la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable précipitation, je me regarderois comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie, et par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combattre mes espérances, déchirent mon ame, et la remplissent de trouble et d'affliction!

Il me semble, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, et rompre tout commerce avec une si malheureuse créature. Prenez-y garde; vous allez tomber dans le même désordre qui est la source

de mon infortune. Elle a commencé par une correspondance défendue, que je me suis crue libre d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume; et ce goût m'a peut-être aveuglée sur le danger. A-la-vérité j'avois aussi des motifs qui me paroissoient louables; et, pendant quelque temps, j'étois autorisée par la permission et les instances mêmes de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois prête à discontinuer un commerce si cher, dans la vue de rendre votre mère plus tranquille. Cependant, quel mal peut-elle craindre d'une lettre que nous nous écrirons par intervalles, lorsque les miennes ne seront remplies que de l'aveu et du regret de mes fautes; lorsqu'elle connoît si bien votre prudence et votre discrétion; enfin lorsque vous êtes si éloignée de suivre mon malheureux exemple?

Je vous rends graces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voulusse avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnoissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'on ne refusera pas de m'envoyer mes habits et la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du-moins quelques-uns d'entr'eux, ne seront pas assez inconsidérés pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de

m'obliger; mais quand ils me feroient attendre longtemps cette grace, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir disputer avec M. Lovelace pour la dépense du voyage et des logements, jusqu'à ce que ma retraite soit fixée. Mais je compte de mettre bientôt fin à cette espèce d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter contre une nièce qu'il a si tendrement aimée, je ne dois pas me flatter beaucoup d'une prompte réconciliation. Mais le devoir ne m'oblige-t-il pas de la tenter? Dois-je augmenter ma faute par des apparences de ressentiment et d'obstination? Leur colère doit leur paroître juste, puisqu'ils supposent ma fuite préméditée, et qu'on leur a persuadé que je suis capable de m'en faire un triomphe avec l'objet de leur haîne. Lorsque j'aurai fait tout ce qui dépend de moi, pour me rétablir dans leur affection, j'aurai moins de reproches à me faire à moi-même. Ces considérations me font balancer à suivre votre avis par rapport au mariage; sur-tout pendant que je vois M. Lovelace si fidèle à toutes mes conditions, qu'il appelle mes loix. D'ailleurs les sentiments de mes amis, que vous me présentez si déclarés contre la médiation de sa famille, ne me disposent pas à chercher la protection de mylady Lawrance. Je suis portée à me reposer uniquement sur M. Morden. En m'établis-

sant dans un état supportable d'indépendance, jusqu'à son retour d'Italie, je me promets une heureuse fin par cette voie.

Cependant, si je ne puis engager M. Lovelace à s'éloigner, quels termes de réconciliation proposer à mes amis? S'il me quitte, et qu'ils employent la force pour se saisir de moi, comme vous êtes persuadée qu'ils le feroient s'ils le craignoient moins, leurs plus sévères traitements, leurs plus rigoureuses contraintes ne seront-elles pas justifiées par ma fuite? et tandis qu'il est avec moi, tandis que je le vois, comme vous l'observez, sans être mariée, à quelle censure ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sauver les malheureux restes de ma réputation aux yeux du public, il faudra donc que j'observe les favorables dispositions de cet homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exactement que vous le souhaitez, de tout ce qui se passe entre nous. Jusqu'à-présent je n'ai rien remarqué, dans sa conduite, qui mérite beaucoup de reproche. Cependant je ne saurois dire que le respect qu'il me marque, soit un respect aisé, libre, naturel; quoiqu'il ne me soit pas plus facile d'expliquer ce qui lui manque. Il y a sans doute un fond d'arrogance et de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'attendre de sa naissance, de son éducation et de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme qui a toujours

été trop accoutumé à suivre sa propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance. Je serai toujours disposée à suivre vos avis, et à lui accorder ce qu'il méritera. Mais trompée, comme je soupçonne l'avoir été par ses ruses, non-seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, doit-il s'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite si tôt avec autant de complaisance que si je me reconnoissois obligée à son zèle, pour m'avoir enlevée. Ce seroit lui donner lieu de penser que j'ai usé de dissimulation avant mon départ, ou que j'en use depuis.

Ah! ma chère, je m'arracherois volontiers les cheveux, lorsque, relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redouté peut-être plus que je ne le devois, je considère que j'ai été le jouet d'un vil artifice, et vraisemblablement par le ministère de ce misérable Léman! Quelle noirceur dans leur méchanceté! et que cet odieux attentat doit avoir été médité à loisir! Ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de manquer de vigilance avec un homme de ce caractère? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné du soupçon que le mien?

Je dois les plus vifs remercîments à M. Hickman, pour l'assistance obligeante qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait

besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cœur de la fille, que je serois extrêmement fâchée qu'il pût lui devenir nuisible dans l'esprit de la mère.

Je suis dans un état de dépendance et d'obligation. Ainsi je dois demeurer contente de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger? ce pouvoir autrefois si précieux pour moi! Ce que je veux dire, ma chère, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'influence que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'aviez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettez donc que, malgré la rigueur de votre mère pour une infortunée qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve inexcusable; sans parler, pour cette fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. J'en suis véritablement affligée. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes et les termes d'impatience qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux levain, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de

sa fille bien aimée : et cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haîne irréconciliable pour moi ?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, et que vous souhaitez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre et sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelle étoit acceptée! Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez comme moi qu'il ne convenoit pas d'avouer que j'aye été entraînée contre mon inclination.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XCIX.

A miss ARABELLE HARLOVE.

A Saint-Albans, mardi 11 avril.

MA CHÈRE SŒUR,

JE ne disconviendrai pas que ma fuite n'ait toutes les apparences d'une action indiscrette et contraire au devoir. Elle me paroîtroit inexcusable à moi-même, si j'avois été traitée avec moins de rigueur, et si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifiée à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir.

Peut-être souhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux intentions de mon père et de mes oncles; sans aucun motif néanmoins que mon respect infini pour eux. Aussi suis-je disposée à retourner, si l'on me permet de me retirer dans ma ménagerie; et je me soumets à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au ciel de vous inspirer pour moi les sentiments d'une sœur et d'une amie. Ma réputation, qui, malgré la démarche où je me suis engagée, me sera toujours plus chère que ma vie, est exposée à de cruelles atteintes. Un peu de douceur peut encore la rétablir, et faire passer nos disgraces domestiques pour une mésintelligence passagère. Autrement je n'envisage pour moi qu'une tache éternelle, qui mettra le comble à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même et pour mon frère, qui m'avez poussée dans le précipice; par considération pour toute la famille, n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérite ce nom; et n'exposez point à des maux sans remède une sœur qui ne cessera jamais d'être, avec affection, votre, etc.

CLARISSE HARLOVE.

P. S. On me feroit une très-grande faveur de

m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clef. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres de morale, et quelques mélanges, qui sont dans la seconde tablette de ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamants, si l'on juge à propos de m'accorder cette grace. L'adresse, sous mon nom, chez M. Osgood, place de Soho, à Londres.

LETTRE C.

M. Lovelace à M. Belford.

M. Lovelace, pour continuer le récit qu'il a commencé dans sa dernière lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse et lui, dans le voyage et dans les hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez madame Sorlings. Mais, comme ce détail n'ajoute rien à celui de miss Clarisse, l'éditeur anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, et n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainsi, en descendant le lundi au soir à l'hôtellerie de Saint-Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblèrent autour de

nous, sembloient marquer, par leur visage allongé et par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne d'une figure charmante et de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les chevaux et suer les valets. J'observai leur curiosité, et l'embarras de ma déesse. Elle jeta un coup-d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion; et quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur-le-champ je la transformai, aux yeux de l'hôtesse, en une petite sœur aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois malgré elle et par surprise, de la maison d'un parent, où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis), que son père, sa mère, sa sœur aînée, et tous ses chers oncles, ses tantes et ses cousines avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout-à-la-fois la mauvaise humeur de ma belle, son dépit contre moi, s'il duroit encore, et son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vues honorables.

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulière-

ment à l'occasion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir et de sa conscience, il écrit :

Elle ajouta quantité de choses encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre ; et m'apercevant que l'humilité ne suffisoit pas, j'élevai la voix, et je fis briller dans mes yeux un air de colère, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronnerie, qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), et qui avoit peut-être servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fière beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup, comme si ma réponse n'eût servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme, sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement de quelque expression hardie, il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté, sauf à les adoucir ensuite par des interprétations favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eue d'abord à lui écrire, voici ses réflexions :

J'en conviens, ma précieuse! et vous deviez ajouter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée : et peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains, tels que de m'avoir assuré « que ce n'est point en ma faveur » que vous rejetez Solmes ; que ma gloire, si je » m'en fais une de vous avoir emmenée, tourne » à votre honte; que j'ai plus de mérite à mes » propres yeux qu'aux vôtres ou à ceux de tout » autre (quel fat elle fait de moi, Belford!); que » vous souhaiteriez de vous revoir dans la maison » de votre père, quelles qu'en pussent être les » suites.... ». Si je te pardonne ces réflexions; ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne serai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, et que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air et ses regards, pendant toute cette dispute, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement plus de sens que lui. Je pourrois t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre Clarisse Harlove pour ma femme, du-moins sans être sûr

qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi, comme je l'ai toujours été, des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé! Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête! Voilà une prière, Belford. Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, et de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue et le stratagême. Est-ce ma faute, si mes talents naturels sont tournés de ce côté-là? Conçois-tu, d'ailleurs, quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguer l'ornement? Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu? Ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle? Crois-tu, Belford, que j'eusse fait quartier au Bouton de Rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs? Sa grand'mère me demanda grace. Il n'y a que l'opposition et la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne employe-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur?

Pourquoi son orgueil entreprend-il d'humilier le mien ? Tu as vu, dans ma dernière lettre, avec quel mépris elle me traite. Cependant, que n'ai-je pas souffert pour elle, et que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurai-je la foiblesse de m'entendre dire qu'elle me méprisera, si je m'estime plus que ce méprisable Solmes ?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion ? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connoître que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de me lier par des serments. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées ! Sa censure est la même aujourd'hui qu'auparavant. Être en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi, mes pauvres serments sont étouffés, avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres ; et que diable un amant peut-il dire à sa maîtresse, s'il ne lui est permis, ni de mentir, ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser ; et j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance : c'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois

point d'autre engagement, et que je ne lui donnerois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, et qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice et de raison dans mes espérances, et lui marquer en même-temps que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirois. Sa parole, lui dis-je, sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un sceau; et sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses lèvres. Tu me croiras, si tu veux, Belford, mais je te jure que c'est la première fois que je me suis échappé à cette hardiesse; et qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étois *vierge* moi-même (afin qu'une autre fois elle croye n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicieuse que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi, le respect, la crainte, l'idée du péril et de la défense, font le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frère, lundi au soir, devant l'hôtesse de Saint-Albans. Je demandai pardon à ma chère sœur de l'avoir emmenée contre son attente et sans aucuns préparatifs. Je parlai de

la joie que son retour alloit causer à mon père, à ma mère, à tous nos amis; et je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tiens, Belford, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, et la joie que j'ai de me trouver presqu'en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur, et le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvois engager ma belle à parler aussi naturellement que moi.... Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, et je crois que tu m'entends assez), pour lui offrir les plus riches étoffes et toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon agent m'assure que son implacable famille est résolue de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paroît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite; et qu'ils continuent d'enrager, graces au ciel; et que, suivant

mes espérances, leur rage ne cessera pas si tôt. Enfin mon tour est venu! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière et de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée (quoiqu'ils ne puissent deviner comment) de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement; lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la citadelle de son oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que, de son consentement ou sans sa participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre maison. Mais l'honnête Joseph, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux Harloves que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvements par mon valet-de-chambre; et l'ayant chargé d'observer aussi sa jeune maîtresse, toute la famille dormit tranquillement sur la foi d'un ministre si fidèle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raison, ma charmante et moi.

Il m'étoit venu à l'esprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bûcher, qui est assez éloigné du château. Cette entreprise auroit infailliblement réussi, avec ton

secours et celui de tes camarades; et l'action étoit digne de nous. Mais la conscience de Joseph, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle, qui se réduisit ensuite à lui faire craindre qu'on ne découvrît la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire surmonter ce scrupule qu'un grand nombre d'autres, si je n'avois compté, dans le même temps, sur un rendez-vous de ma belle, où je me promettois bien qu'elle ne m'échapperoit pas; et, dans d'autres temps, sur les bons offices mêmes de la spirituelle famille, qui sembloit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs, j'étois sûr que James et Arabelle ne finiroient pas leurs folles épreuves et leurs persécutions, qu'à force de la fatiguer ils n'en eussent fait la femme de Solmes, ou qu'ils ne lui eussent fait perdre la faveur de ses deux oncles.

LOVELACE.

LETTRE CI.

M. LOVELACE au même.

IL me semble que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant madame Greme pour l'accompagner, et en souffrant que, sur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme se char-

geât de lui procurer un logement. Elle observe sans doute que toutes mes vues sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai mis madame Greme dans la chaise avec elle; et que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se seroit alarmé des explications qu'elle pouvoit reçevoir de madame Greme. Mais comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma famille; j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, qu'ayant toujours été fort au-dessus de l'hypocrisie; je ne cherche point à paroître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis aperçu, jusqu'à-présent, que la qualité de libertin ne m'a pas nui dans l'esprit des femmes? Ma déesse elle-même a-t-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique ses parents eussent pris tant de peine à lui apprendre que j'en étois un? Pourquoi prendre un nouveau caractère, qui seroit, au fond, pire que l'autre? D'ailleurs, madame Greme est une pieuse matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle continue cette bonne pratique; car son maître et mon très-honoré oncle ne fait pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre, hommes,

femmes et enfants. Ce cher oncle, comme tu sais, manque souvent au respect qu'il me doit. Oui, Belford, du respect : et pourquoi non ? je te prie. Tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques ? Pour madame Greme, la bonne ame ! lorsque son maître est attaqué de la goutte dans son château de Médian, et que l'aumônier ne s'y trouve point, c'est elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger, de laisser une si bonne espèce de femme avec ma charmante ? Je me suis aperçu que leur entretien étoit fort animé, pendant la marche ; et je m'en suis même ressenti ; car je ne sais pourquoi il m'est monté une charmante rougeur au visage.

Je te répète, Belford, que je ne désespère pas d'*être honnête*. Mais comme il nous arrive quelquefois, foibles mortels que nous sommes, de n'être pas maîtres de nous-mêmes, je dois m'efforcer d'entretenir la belle Clarisse dans une parfaite confiance, jusqu'à ce que je la tienne à Londres dans la maison que tu sais, ou dans quelqu'autre lieu qui ne soit pas moins sûr. Si je lui donnois auparavant le moindre sujet de soupçon, ou si j'entreprenois de contraindre ses volontés, elle pourroit implorer des secours étrangers, et susciter contre moi tout le canton ; ou se jeter peut-être entre les bras de ses parents, aux conditions qu'ils jugeroient à-propos de lui imposer : et si j'étois capable à-présent de la

perdre, ne serois-je pas indigne, mes enfants, de la qualité de votre chef? Oserois-je lever les yeux devant les hommes, et montrer mon visage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déesse n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination; et j'ai pris soin de faire croire aux *implacables* qu'il n'a rien manqué à son consentement.

Elle a reçu la réponse de miss Howe, à une lettre qu'elle lui avoit écrite de Saint-Albans. J'en ignore le sujet; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, et l'orage ensuite est tombé sur moi.

Miss Howe est aussi une créature charmante, mais d'une pétulance et d'une fierté singulière. Je la redoute. A-peine sa mère est-elle capable de la contenir. Il faut que, par l'entremise de mon honnête Joseph, je continue de faire jouer cette vieille machine, l'oncle Antonin, sur la mère de cette dangereuse fille, pour la ménager suivant mes vues, et réduire ma belle à dépendre uniquement de moi. Madame Howe ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une mère. Belle carrière pour un intrigant! Une mère qui fait l'importante; une fille, vive, sensible à l'excès; et leur Hickman, qui n'est en vérité rien, une bonne et épaisse machine. Si je n'avois

pas des vues plus relevées.... Il est malheureux seulement que les deux jeunes personnes eussent leur demeure si près l'une de l'autre, et qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il auroit été charmant de pouvoir les ménager toutes deux à-la-fois!

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Conviens que c'est grand dommage néanmoins.... lorsque l'homme est tel que ton ami

LOVELACE.

LETTRE CII.

M. LOVELACE au même.

NOUS ne quittons pas la plume, la belle Clarisse et moi. Jamais deux amants n'eurent tant de goût pour l'écriture; et jamais il n'y en eut, peut-être, qui ayent eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation; elle n'en veut point d'autre. Je lui en donnerois de plus agréables, pour peu qu'elle voulût s'y prêter. Mais je ne suis point assez réformé pour un mari. *La patience est une vertu*, dit mylord M.... *A pas lents, mais sûrs*, est une autre de ses sentences. Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, je n'aurois pas attendu le temps de la maturité pour l'exécution de mes complots.

Ma bien-aimée n'a pas manqué, apparemment, d'écrire à son amie tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entre elle et moi. Je donnerai peut-être une belle matière à sa plume, si son goût est pour le détail, comme le mien.

Je ne serois point assez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'irriter la dame Howe contre elle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre deux personnes de ce caractère : l'une si vive ; toutes deux si prudentes. Qui ne se feroit pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, et de les faire tourner autour du doigt ?

Ma charmante s'est hâtée d'écrire à sa sœur, pour lui demander ses habits, de l'argent, et quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque chose qu'elle ignore ? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle feroit mieux de m'étudier.

Elle peut écrire. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins réduite à m'avoir obligation. Miss Howe, à-la-vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins. Mais je doute qu'elle le puisse sans la participation de sa mère, qui est l'avarice même ; et l'agent de mon agent, l'oncle Antonin, a déjà donné quelques avis à la mère, qui la tiendront en garde contre les subsides pécuniaires. Si la fille a quelque argent de réserve, je puis faire inspirer à madame Howe de l'emprunter. Ne blâme pas, Belford, des ruses qui n'ont que

ma générosité pour fondement. Tu me connois. Je donnerois la moitié de mon bien pour le plaisir d'avoir obligé ce que j'aime. Mylord M.... m'en laissera plus que je ne désire. Ma passion n'est pas pour l'or, que je n'estime, au contraire, qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs, et qu'il m'assure de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de ma chère novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que ses adresses de lettres ne fissent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir ses habits, du-moins si l'on se détermine à lui accorder une demande si juste. Je ne suis point tranquille là-dessus. Si la réponse est favorable, je commencerai à me défier d'une réconciliation, et je serai forcé de méditer une ou deux ruses pour la prévenir; je puis ajouter aussi, pour éviter les fâcheux accidents: car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujours assuré l'honnête Joseph.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis; qu'en penses-tu? Mais tous les libertins ne sont-ils pas autant de démons? et toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête et dans le cœur, tu es plus méchant que moi; car je t'assure que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, et la belle consent, que tout ce qui viendra de sa famille te soit adressé chez ton cousin

Osgood. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un messager qui m'apporte sur-le-champ tout ce que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à transporter, tu m'en donnerois avis. Mais je te jure hardiment que ses proches ne te causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain, que je suis tenté de les abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connoît les bornes de sa défiance, et n'emploie pas plus de précaution qu'il n'en a besoin.

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup : l'une est de m'écrire désormais en chiffres, comme je t'écrirai moi-même. Savons-nous entre les mains de qui nos lettres peuvent tomber; et ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une traînée de notre propre poudre? Le second point que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom; changé, te dis-je, sans me soucier d'être autorisé par un acte du Parlement. Je me nomme à-présent Robert Huntingfort. Ecris-moi sous cette adresse, à Hertfort, pour prendre à la poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant, je lui ai dit que tu avois l'air assez épais; afin que, s'il lui arrive de te voir, elle ne s'attende pas à te trouver mieux que tu n'es

pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop désavantageuse. Si tu avois la physionomie bien fine, on ne découvriroit rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à t'entretenir : au lieu que te prenant d'abord pour un ours, on est surpris de te trouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui font évidemment tes principales perfections, et qui t'attirent une distinction que tu ne pourrois espérer autrement.

La maison qui nous sert aujourd'hui de logement n'est pas fort commode. J'ai poussé la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecture ne plairoit point à ma belle; et je lui ai dit que si je pouvois me rassurer contre les poursuites, je la laisserois dans ce lieu rustique, puisqu'elle souhaite si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens point à bannir de son cœur jusqu'à l'ombre de la défiance. Son incrédulité ne tiendra point contre la raison et les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre hôtesse, qui se nomme madame Sorlings. Je ne leur ai marqué, jusqu'à-présent, qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de louanges! La plus jeune, que j'ai

vue travailler à la laiterie, m'a causé tant de satisfaction par sa propreté et son adresse, que j'ai cédé à la tentation de lui donner un baiser. Elle m'a remercié *de ma bonté* par une profonde révérence; elle a rougi, et je me suis aperçu, à d'autres marques de son embarras, qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agréments. Sa sœur étant survenue, l'impression de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore, avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle Kitty, ai-je dit à son aînée, j'ai pris tant de plaisir à voir votre laiterie si propre, que je n'ai pu m'empêcher de dérober un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr; ainsi vous m'accorderez, s'il vous plaît, la même grace. Les bons naturels! Elles me plaisent toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme sa sœur. J'aime les caractères reconnoissants. Pourquoi ma Clarisse n'a-t-elle pas la moitié de cette humeur obligeante?

Je pense à prendre une de ces deux filles pour servir ma charmante à son départ. La mère fait un peu l'importante; mais je lui conseille de ne pas trop affecter ces airs-là. Si je m'apercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

Passe-moi un peu de rodomontade, mon cher Belford. Mais réellement mon cœur est fixé. Je ne puis penser, dans la nature, qu'à mon adorable Clarisse.

LOVELACE.

LETTRE CIII.

M. LOVELACE au même.

C'EST aujourd'hui mercredi; ce jour terrible, où j'étois menacé de perdre pour jamais l'unique objet de mon affection. Quel est mon triomphe! Avec quelle satisfaction et quel air de tranquillité vois-je mes ennemis humiliés, et mordant leur frein au château d'Harlove! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étoient menacés, si j'étois entré dans le jardin avec elle; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables Thessaliens?*

Mais supposons que je fusse entré avec elle, sans autre escorte que mon courage; je m'imagine qu'il y auroit eu peu de danger pour moi. Tu sais que les esprits de la trempe des Harloves, qui sont délicats sur la réputation, et qui se contiennent, par politique, dans les bornes des loix, peuvent être

comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant, et qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au-lieu que s'il y tombe une sotte mouche, qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourent audacieusement, elles tournent autour du pauvre insecte, elles l'engagent dans leurs liens; et lorsqu'il n'est plus en état de remuer les jambes ni les aîles, elles triomphent de leur avantage, et tantôt s'avançant sur lui, tantôt se retirant, elles le dévorent à loisir. Que dis-tu de cette comparaison? Mais, attends, Belford; il me semble qu'elle ne conviendroit pas mal non plus aux filles qui se laissent prendre dans nos piéges. Mieux encore, sur ma foi. L'araignée représente fort bien les héros tels que nous. Commence par l'araignée ou par la mouche, tu trouveras l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, tu n'auras pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagants de notre espèce, qui se mettent au-dessus des loix, et qui dédaignent de se couvrir du masque de la réputation. Tu rendrois aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute que, dans la querelle que j'ai avec les Harloves, toute la famille n'ignore pas que je suis l'injurié. Dans leur propre église, la peur ne

les rassembla-t-elle pas comme un troupeau de moutons, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne surent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. James, à-la-vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace, qui décèle de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été l'enseigne de James, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours été calme et serein; et j'ai laissé à ses amis le soin d'apaiser des emportements qui m'ont fait pitié.

Cette idée me conduit à rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du-moins de supportable, si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? Cherche dans ta mémoire, Belford. Il revient quelque chose à la mienne : mais vois si tu peux te rappeler quelque trait que j'aye oublié.

Je crois pouvoir dire assez hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe, qui fait le charme et le tourment de ma vie! Il n'est pas besoin que tu me fasses sou-

venir du bouton de rose. L'aventure m'est présente : et je t'apprendrai même que j'ai eu l'adresse d'en faire passer les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle, par le ministère de l'honnête Joseph ; quoique je n'en aye pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est le diable, mon cher ami ; et telle a toujours été la rigueur de mon sort. Ai-je fait quelque chose de bien ? on dit sèchement que j'ai fait mon devoir : tandis que tout ce qui n'est pas de la même nature est mis contre moi dans le plus grand jour. Cela est-il juste, Belford ? La balance ne devroit-elle pas être égale ? Que me revient-il de mes vertus, si l'on ne m'en tient pas compte ? Cependant je dois convenir aussi que j'ai vu le bonheur de Jean d'un œil d'envie. Sérieusement *une jolie femme est un joyau, qui n'est pas fait pour pendre au cou d'un misérable* * :

Conviens à ton tour que, si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas, et je les en remercie de bon cœur : à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci par-là, et qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient me voir à elles exclusivement.

Où je m'égare ! Tu m'as dit plus d'une fois que tu

---

* Deux vers d'une comédie angloise.

aimois mes excursions. Compte que j'aurai le temps de satisfaire ton goût ; car je n'ai jamais aimé comme j'aime, et j'aurai besoin probablement d'une longue patience avant que je frappe le grand coup, si je me détermine à le frapper. Adieu, cher Belford.

LOVELACE.

LETTRE CIV.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Vendredi au soir, 13 avril.

Ma situation me donne le temps de vous écrire ; et vous expose peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, et des plus vifs, à la suite duquel est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsqu'elle se présenteroit honnêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissée sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre ; sans avoir rien de particulier à me dire, et pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il semble qu'il en prenne beaucoup lui-même à exercer la volubilité

de sa langue, et que lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grace de louer son éloquence, ou d'en marquer autant de satisfaction qu'il le désire.

Après avoir fini ma lettre et dépêché l'homme de M. Hickman, j'allois me retirer dans la chambre que j'occupe; mais il m'a suppliée de demeurer, et d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer; mais des plaintes, des reproches, d'un air et d'un ton qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus souvent, et si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une chambre voisine, assez irritée, pour ne vous rien dissimuler; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussitôt. Il a continué de m'irriter, et je lui ai répété quelques-uns des propos les plus ouverts que je lui eusse déjà tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente et de moi-même et de lui; qu'il me paroissoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus, et que je n'aurois pas l'esprit en repos tandis qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre : mais réellement il m'a paru tout-à-fait décontenancé ; hésitant, et n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser ses airs impérieux, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois et qu'on attendoit ma lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, après lui avoir déclaré que je voulois être maîtresse de mes actions et de mon temps..... sans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir; et lorsque je n'ai pu me dispenser de le souffrir, il s'est présenté de l'air le plus humble et le plus respectueux. . . Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, et que, sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentoit que son impatience avoit pu blesser ma délicatesse ; que, faisant profession d'une extrême franchise, il n'avoit pas observé jusqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable politesse, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatteries et d'hypocrisie, pour lesquelles il me connoissoit beaucoup d'aversion : que désormais je trouverois, dans sa conduite, le changement qu'on devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'autant plus honoré de ma compagnie, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit et de mes sentiments.

J'ai répondu à ce compliment, que je lui devois peut-être des félicitations sur la découverte qu'il venoit de faire, et que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politesse et la franchise doivent s'accorder toujours : mais qu'un mauvais sort m'ayant jetée dans sa compagnie, je regrettois, avec raison, que cette connoissance lui fût venue si tard, parce qu'avec de la naissance et de l'éducation, il me paroissoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je répliqué. Mais s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon avantage : avec tant de raison d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu généreuse, non-seulement de ne pas paroître plus sensible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être se rabaisser, mais d'être prête en vérité à le prendre au mot.

Comme il étoit en défense contre des traits auxquels il s'étoit attendu, sa haîne pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre, qu'il avoit toujours admiré, avec une satisfaction infinie, mes talents supérieurs, et une sagesse qui lui paroissoit étonnante à mon âge ; que, malgré la mauvaise opinion

que j'avois de lui, il étoit disposé à trouver juste tout ce qui sortoit de ma bouche; et qu'à l'avenir, il ne se proposeroit point d'autre règle que mon exemple et mes avis.

Je lui ai dit qu'il se trompoit s'il me croyoit capable des illusions ordinaires de l'amour-propre; que, s'attribuant tant de franchise, il devoit commencer par être fidèle à la vérité, lorsqu'il me parloit de moi-même; et qu'en supposant d'ailleurs que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avoit que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avoient précipité une jeune personne de mon caractère dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chère, il ne mérite pas d'être traité avec plus d'égards. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie? Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit surpris de m'entendre! Il ne revenoit pas de son étonnement! Quel malheur pour lui de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui donnât une meilleure idée de ses principes! Il me supplioit, du-moins, de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence; qu'il ne paroissoit pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre; que, s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de

» voir; et rien n'ouvrira mieux le chemin à la ré-
» conciliation que vous avez tant à cœur ».

Il est certain, ma chère amie, que votre conseil m'est revenu alors dans toute sa force. Je n'en ai pas trouvé moins dans ses raisons, et dans la vue présente de ma triste situation. Mais que pouvois-je répondre? J'aurois eu besoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je ne pouvois agir tout-d'un-coup, comme si le temps des délicatesses eût été passé. Je n'avois pu supposer que cette proposition dût arriver si tôt.

Il s'est fort bien aperçu qu'elle ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en suis sûre, je suis demeurée muette; et je m'imagine que j'avois l'air d'une folle. Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je me fusse rendue au premier mot? Son sexe ne regarde-t-il pas le silence du nôtre comme une marque de faveur? D'un autre côté, sortie depuis trois jours du château d'Harlove, après lui avoir déclaré, par mes lettres, que je ne penserois point au mariage, sans l'avoir fait passer, en quelque sorte, par un état d'épreuve; quel moyen de l'encourager tout-d'un-coup par des signes d'approbation, sur-tout immédiatement après les vivacités auxquelles je venois de m'emporter? Je n'en aurois pas été capable, quand il auroit été question de la vie.

Il m'a regardée d'un œil fixe, malgré sa modestie étudiée, comme s'il eût voulu pénétrer mes dispo-

sitions ; tandis qu'à-peine osois-je lever mes regards sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé, qu'on ne juge du vôtre par cette règle.) Il auroit observé inviolablement mes loix, si je ne lui avois permis.....

Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-temps. Je me suis levée, avec des marques très-visibles de confusion, et je l'ai laissé faire à lui-même ses compliments insensés.

Ce que je puis ajouter, ma chère miss Howe, c'est que, s'il souhaite réellement la cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, et l'indignation a succédé. Mon étude à-présent sera de l'éloigner de moi.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

QUE faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie, et qui méprise les louanges, lorsqu'elles ne sont point approuvées de son propre cœur?

Mais pourquoi cette admirable créature presse-t-elle sa destinée? Pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle est absolument dépendante? Pourquoi souhaiter, devant moi, de n'avoir jamais quitté la maison de son père? Pourquoi me refuser sa compagnie, jusqu'à me faire perdre patience et me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment? Enfin, pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir et de son orgueil, ait pu le porter?

Trouves-tu que, dans sa situation, il y ait de la prudence à me dire et à me répéter: « que d'heure » en heure elle est plus mécontente et d'elle-même » et de moi; que je ne suis pas de ces hommes qui » gagnent à être mieux connus (cette hardiesse, » Belford, te plairoit-elle dans la bouche d'une » captive?); qu'un mauvais sort l'a jetée dans ma » compagnie; que si je la crois digne des chagrins » que je lui donne, je dois m'applaudir des arti- » fices par lesquels j'ai précipité une personne si » extraordinaire dans le plus grand excès de folie; » qu'elle ne se pardonnera jamais à elle-même de » s'être rendue à la porte du jardin, ni à moi de » l'avoir forcée de me suivre (ce sont ses propres » termes); qu'elle veut prendre soin d'elle-même; » que mon absence lui rendra la maison de ma- » dame Sorlings plus agréable; et que je puis aller

» à Berks, à Londres, ou dans tout autre lieu; au
» diable, je suppose, où elle m'envoie de tout son
» cœur »?

Qu'elle entend mal ses intérêts! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien! A un libertin, tel qu'elle me croit, au pouvoir duquel elle est actuellement! J'étois indéterminé, comme tu sais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi son penchant pourroit la conduire, et quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois comment les siennes se déclarent. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes? Ses fautes n'étoient-elles pas en assez grand nombre? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, et je t'informerai du résultat.

Si tu savois, si tu pouvois voir quel vil esclave elle a fait de moi! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour; qui lui faisoient connoître que je ne pouvois vivre hors de sa présence. Elle s'en est vengée néanmoins. Elle a pris plaisir à me fortifier. Elle m'a traité avec un dédain.....; par ma foi, Belford, à-peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel sot elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, où je ne désespère pas encore de la conduire, et dans

d'autres circonstances, j'aurois pu sur-le-champ humilier son orgueil.

C'est donc à ce temps, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves, et l'essai de mes grandes inventions; tantôt humble, tantôt fier; tantôt attendant ou demandant; tantôt me réduisant à la complaisance et à la soumission, jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Je t'en dis assez. Je pourrai m'expliquer davantage à mesure que je me confirmerai dans mes desseins. Si je la vois obstinée à faire revivre ses mécontentements;... si ses hauteurs;... mais brisons : ce n'est pas encore le temps des menaces.

LOVELACE.

LETTRE CVI.

M. LOVELACE au même.

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême? Qu'aurons-nous à dire si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentiments qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage; et si la véritable cause de tant

de pétulance et d'inquiétude n'est que le délai qu'on me voit apporter à toucher cet article.

Il m'étoit arrivé une fois de l'effleurer ; mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, et d'abandonner mon sujet aussitôt qu'on s'étoit aperçu de mon intention ; dans la crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstances, sur-tout après la défense qu'on m'avoit faite de remuer cette corde, sans avoir donné des preuves de ma réformation, et sans avoir tenté une réconciliation avec les Harloves. Aujourd'hui que je me vois maltraité, injurié, et si fortement pressé de la quitter, qu'il ne me reste aucun prétexte pour la retenir, s'il lui prenoit envie de m'échapper ; sans compter qu'au moindre doute de ma bonne foi, elle pourroit se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlove, et se livrer à Solmes ; j'ai parlé ouvertement, et j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, et même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, Belford), des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de lèvres, et l'éclat redoublé de son teint, m'ont appris éloquemment que l'offense n'étoit pas mortelle !

Charmante créature, ai-je dit en moi-même (garde-toi, Belford, de découvrir mon triomphe

à d'autres personnes de ce sexe), en suis-je donc si tôt à ce point ? suis-je déjà maître de la destinée de Clarisse Harlove? suis-je déjà cet homme réformé, que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement? Est-ce ainsi que plus vous me connoissez, moins vous trouvez de raison de prendre du goût pour moi? et comment l'art entre-t-il dans un esprit si céleste? Me bannir, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vue de m'approcher plus près de vous et de rendre apparemment le plaisir plus cher? Vos petites ruses justifient merveilleusement les miennes, et m'excitent à déployer sur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant même que vos désirs soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une crise où votre départ étoit nécessaire pour éviter un engagement forcé avec un misérable que vous devez haïr, si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'au mien.

Je suis accoutumé, n'en doutez pas, aux préférences d'une infinité de femmes qui ne sont pas au-dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connoisse point dont le mérite soit égal au vôtre. Deviendrois-je le mari d'une femme qui m'a donné lieu de douter du degré que j'occupe dans son estime? Non, mon très-cher amour. J'ai tant de res-

pect pour vos saintes loix, que je ne puis souffrir qu'elles soient violées par vous-même. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence et votre rougeur suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de l'inquiétude sur vos motifs; c'est-à-dire du doute si c'est amour ou nécessité qui vous inspire cette condescendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de mécontentement? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect seroit inviolable pour ses volontés, et que je lui prouverois, par toute ma conduite, qu'un véritable amour craint toujours de déplaire et d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre? Je m'imagine, Belford, que c'est ta demande.

Répondre! Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, incertaine, autant que j'en ai pu juger, si sa colère devoit retomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'est tournée, comme pour cacher une larme qui lui échappoit malgré elle; elle a poussé un soupir, divisé en trois ou quatre parties, chacune avec la force qu'il falloit pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer; et sortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. Les forces ne sont-elles pas égales? L'avantage n'est-il pas même de son côté? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haîne pour Solmes ne venoit d'aucune considération pour moi? et que dois-je penser du chagrin qu'elle ressent de se voir hors de ses atteintes, ou, ce qui revient au même, de s'être rendue à la porte du jardin? .....

! Songes-tu quel seroit le triomphe des orgueilleux Harloves, si je prenois le parti de l'épouser à-présent? Une famille inférieure à la mienne! Nul d'entre eux digne de mon alliance, à l'exception d'elle! Un bien considérable, dans lequel je sais me renfermer pour éviter toutes sortes d'obligations et de dépendances! Des espérances si relevées! Ma personne, mes talents, qui ne sont pas méprisables, assurément, et qui n'ont obtenu que le mépris des Harloves! Obligé de rendre des soins furtifs à leur fille, tandis que deux maisons des plus considérables du royaume me faisoient des propositions auxquelles je fermois l'oreille, soit pour l'amour d'elle, soit parce que, détestant d'ailleurs le mariage, je suis résolu de n'avoir jamais d'autre femme: me voir forcé de la dérober, non-seulement à eux, mais à elle-même! et ne faut-il pas que je me réduise encore à implorer le pardon de sa

famille? à demander d'être reconnu pour le fils d'un sombre tyran, qui n'a que ses richesses à vanter; pour le frère d'un misérable, qui a conçu pour moi une haîne immortelle; et d'une sœur indigne de mon attention (sans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, et sûrement avec mille fois moins de peine que de sa sœur, qu'elle a barbarement outragée); enfin pour le neveu de deux oncles qui, n'ayant point d'autre mérite que leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir rampant dans l'attente de leur faveur? Non, non, mes ancêtres! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendants, qui n'en est pas assurément le plus méprisable, s'abaisse, rampe, baise la poussière, pour devenir l'*esclave d'une femme!*

Je reprendrai tantôt ma plume.

LOVELACE.

LETTRE CVII.

M. LOVELACE au même.

MAIS cette femme, n'est-ce pas la divine Clarisse (supprimons le nom d'Harlove, que je méprise dans tout autre qu'elle)? N'est-ce pas sur cet adorable objet que retombent implicitement mes mor-

naces? Si la vertu est la véritable noblesse, que Clarisse est ennoblie par la sienne! et qu'une alliance avec elle seroit aussi capable d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie et qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien eu de répréhensible jusqu'à-présent en elle-même? et quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendront-elles pas malheureux, aussitôt que la nouveauté sera dépouillée de ses charmes, et que je serai en possession du bonheur où j'aspire? Un libertin capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amant, lorsqu'il sait proportionner l'attaque aux inclinations : c'est là, comme tu sais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi! Lovelace, t'entends-je demander avec surprise, peux-tu douter de la plus admirable de toutes les femmes? Doutes-tu de la vertu de Clarisse?

Je n'en doute point, cher ami; je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feroit trouver de l'impiété dans ce doute. Mais je te de-

mande à mon tour : Ne se peut-il pas que le principe de sa vertu soit l'orgueil? De qui est-elle fille? De quel sexe est-elle? Si Clarisse est impeccable, d'où lui vient son privilége? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe peut l'avoir soutenue jusqu'à-présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abattu? Connois-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune et à l'humiliation? Humilie particulièrement une femme; et tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'ame. Miss Clarisse Harlove est-elle donc le modèle de la vertu? Est-ce la vertu même? Tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on; tous ceux qui la connoissent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.

C'est-à-dire que le bruit commun est en sa faveur. Mais le bruit commun établit-il la vertu? La sienne est-elle éprouvée? Où est l'audacieux qui ait osé mettre la vertu de Clarisse à l'épreuve?

Je t'ai dit, Belford, que je voulois raisonner avec moi-même; et je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être aperçu. Poussons-la jusqu'à la rigueur.

Je sais que tout ce qui m'est échappé jusqu'ici, et tout ce qui va sortir volontairement de ma plume, ne te paroîtra pas fort généreux dans un amant : mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure et

triomphante? Ecartons pour un moment toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse, à laquelle quelques-uns donneroient assez mal-à-propos le nom de *gratitude*, et qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur noble.

Au fait, cher ami. Je vais mettre ma charmante à la plus sévère épreuve, dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, que tu voudras instruire par la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme; ce qu'on attend d'elles; et, si elles ont affaire à quelque tête sensée et délicate (orgueilleuse, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière et constante, à ne pas lui donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère, par des faveurs hazardées, qui seront toujours traitées de foiblesses. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme? et ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte sur un mari que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'état d'entraves.

Au fait, encore une fois, puisque je suis tombé sur cette importante question : savoir, si je dois prendre une femme; et si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main? L'examen sera de bonne foi. Je rendrai, à cette chère personne, non-seulement une sévère, mais une géné-

reuse justice; car mon dessein est de la juger par ses propres règles, aussi-bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi; c'est-à-dire avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, et qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons: Quels ont été ses motifs pour cette correspondance? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnable, pourquoi se les reprocher?

A-t-elle été capable d'erreur? L'a-t-elle été d'y persister? N'importe qui étoit le tentateur ou quelle étoit la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle persisté contre la défense de son père? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eût-elle de plus hautes idées du devoir filial et de l'autorité paternelle? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse? Qu'en ai-je dû penser dans le temps? Quelles espérances en ai-je dû concevoir?

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidents redoutables entre ses proches et l'homme qu'ils insultoient de concert.

Fort bien; mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres, qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes? D'ailleurs, la fameuse rencontre

n'étoit-elle pas arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident, sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : Quoi ! Lovelace ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami, je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; et, dans le fond de mon cœur, je justifie et je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher, néanmoins, si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma *foiblesse*, qui est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif ? car ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable, non parce qu'il le pense, pour te le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un Lovelace, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un Lovelace au monde ? Combien de Lovelaces peuvent avoir senti l'impression d'une si charmante figure et de tant d'admirables qualités ! C'est sa réputation qui a commencé ma défaite ; c'est sa beauté et l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui ce sont toutes ces forces ensemble qui forment un lien comme invincible, et qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur de reconnoître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre? de l'affectation, par exemple? ou, si tu veux, de l'orgueil ?

Que résulte-t-il? La divine Clarisse seroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle seroit donc capable d'affectation. Sa vertu n'auroit donc que de l'orgueil pour fondement; et, s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine Clarisse ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser un amant tel que le sien ? le faire trembler ? lui qui s'est fait une habitude de triompher des autres femmes; le faire douter si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque homme au monde; et n'avoir pas eu sur elle-même un juste empire, dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur? (Tu vois, Belford, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissé piquer par l'injustice d'autrui, jusqu'à promettre d'abandonner la maison de son père, et de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère, en stipulant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions éloignées et sans vraisemblance! Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute

autre femme, une Clarisse devoit-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentiments dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si touchée?

Mais voyons cette chère créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse; qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, homme dont elle connoît la hardiesse et l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, et qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses services, c'est-à-dire résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, et qui en devient le maître absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répète, d'autres Lovelaces, d'autres mortels audacieux et constants qui lui ressemblent, quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout-à-fait leur dessein par les mêmes voies?

Est-il donc vrai qu'une Clarisse ait été fragile, suivant ses propres règles! fragile sur des points de cette importance! et ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement?

Ne me dis pas que, pour nous comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du ciel; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur ses sens, et ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, et

dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées? Vains arguments, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son mari, que celles d'un mari ne le sont pour sa femme. Ne comprends-tu pas quel odieux désordre les premières jetteroient dans la succession des familles? Le crime ne sauroit être égal. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que la femme est faite pour l'homme: cette dépendance entraîne une obligation plus indispensable à la vertu.

Toi, Lovelace (me dirois-tu peut-être, si je te connoissois moins)! toi, demander tant de perfection dans une femme!

Oui, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand César? Sais-tu qu'il répudia sa femme sur un simple soupçon? César étoit aussi libertin que Lovelace, et n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma Clarisse, de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamne elle-même? des démarches dont le public et sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, et que ses plus chers parents ne veulent pas lui pardonner? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentiments. Les persécutions

et les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des ames vertueuses? Il n'y a point d'obstacles ni de ressentiments qui autorisent la vertu à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu que celui qui a pu la mener si loin, ne soit pas encouragé, par le succès, à marcher en avant? Il n'est question que d'un essai, Belford. Qui s'alarmera d'un essai pour une femme toute divine? Tu sais que je me suis quelquefois plû à faire des essais sur de jeunes personnes de mérite et d'un assez beau nom. C'est une chose étrange que je n'en aye pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-temps pour épuiser mon invention. J'en ai tiré des conclusions fâcheuses; et si je n'en découvre aucune dont la vertu soit incorruptible, tu vois que je serai en état de prêter serment contre tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est celle qui, connoissant Clarisse, ne mît pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce? Que celle qui le refuseroit s'avance, et soutienne l'engagement à sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les graces et les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir. Tous les libertins n'en diroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes, en approuvant ce qu'ils négligent. Mais

l'ingénuité a toujours fait une éclatante partie de mon caractère.

Satan, qui a bonne part, comme tu peux croire, au dessein que j'ai formé, mit notre premier père à de rudes épreuves; et c'est à la conduite que ce bon homme tint dans ces occasions, qu'il a dû la réparation de son honneur et les récompenses qui sont venues à la suite. Une personne innocente, qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter que tous les doutes soient éclaircis?

Renaud, dans l'Arioste, éloigna de lui la coupe du chevalier Mantouan, sans vouloir tenter l'expérience*. L'auteur lui prête de fort bonnes raisons: *Pourquoi chercherois-je ce que je serois au désespoir de trouver? Ma femme est d'un sexe fragile. Je ne puis avoir meilleure opinion d'elle. Si je trouve des raisons de l'estimer moins, la disgrace sera pour moi-même*. Mais Renaud n'eût pas refusé de mettre la dame à l'épreuve avant qu'elle eût été sa femme, et lorsqu'il auroit pu tirer avantage de ses lumières.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié; n'eût-ce été que pour me confirmer la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moitié. J'aurois voulu savoir si j'avois une colombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que penser d'une vertu qui redou-

* Voyez *Roland le Furieux*, Liv. XLIII.

teroit les épreuves, et par conséquent d'une femme qui voudroit les éviter? Je conclus que, pour établir parfaitement l'honneur d'une si excellente créature, il est nécessaire qu'elle soit éprouvée : et par qui, si ce n'est par celui qu'elle accuse de l'avoir déjà fait mollir sur des points de moindre importance? Son propre intérêt le demande, non-seulement parce qu'il a déjà fait quelque impression sur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire présumer qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est un peu à son désavantage; mais la victoire lui en sera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffiroit pas : pourquoi? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, et de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, et toi sans doute aussi. Les femmes, diras-tu, ne passeroient pas mal leur temps, si tous les hommes s'avisoient de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui ; excepté dans toi et tes camarades. Enfin, recueille cette morale dans mon ennuyeuse discussion : « Les petites friponnes qui n'ont pas de » goût pour l'épreuve, doivent faire un choix qui » réponde à leurs dispositions. Elles doivent hono- » rer de la préférence de bons et sages mâles qui ne

» sont point accoutumés à la ruse; qui les prendront
» sur le pied qu'elles se donnent; et qui, ne trou-
» vant rien d'absolument mauvais dans eux-mêmes,
» ne se portent pas aisément à soupçonner les autres.

Tu vas me demander à-présent ce que deviendra la belle, si la victoire ne se range sous ses étendards? Que veux-tu? une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un ennemi du mariage, de vivre avec une fille du mérite de Clarisse, sans cette incommode formalité qui oblige les femmes à changer réellement de nom, et qui entraîne tant d'autres sujets de dégoût!

Mais si Clarisse est toujours divine? si Clarisse sort glorieuse de l'épreuve?

Eh bien! je l'épouserai alors, n'en doute pas. Je bénirai mon étoile, à qui j'aurai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais ne me haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas peut-être.... Non, non, Belford. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation?

Finissons cette grave et éloquente lettre. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles ; d'essayer si, dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si parfaite, elle est véritablement inflexible, et supérieure aux foiblesses de la nature?

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas ; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche ; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me tourmenter, et qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si Clarisse est une femme, si Clarisse m'aime, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui le logent. L'amour au-dedans, Lovelace au-dehors : elle sera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne sors pas victorieux.

A-présent, Belford, tu es informé de mes desseins. Clarisse est à moi ; mais elle m'appartiendra plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je puis être son vainqueur autrement? Si je manque de succès, sa gloire n'en peut tirer qu'un nouveau lustre, et ma

confiance sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, et que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Vois-tu maintenant toute la circulation de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* * est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas, même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réformation; et si je puis conduire la belle à Londres, quelqu'une de nos favorites me dédommagera de cette contrainte. J'ai tout dit.

LOVELACE.

LETTRE CVIII.

Miss HOWE *à miss* CLARISSE HARLOVE.

(En réponse aux Lettres XCVIII et CIV.)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petites difficultés qui s'élèvent entre ma mère et moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mère ne m'avoit pas pour

---

* Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.

exercer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur un autre : et moi, ne suis-je pas une fille très-bizarre? Otez-nous cette occasion, il nous en renaîtroit mille pour une. Vous m'avez souvent entendue dire que c'est une ancienne habitude entre nous; et vous ne le savez que de moi-même : car, lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos reproches portent un air d'instruction et de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. La méthode de ma mère est différente : « Je le veux. Je vous l'ordonne : entendez-vous? » Ne sais-je pas mieux que vous ce qui vous convient? Je ne souffrirai point qu'on me désoblige ». Quel moyen, pour une fille un peu formée, de soutenir continuellement ce langage, et de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéissance!

Ne me conseillez pas, ma chère, d'obéir à ma mère, lorsqu'elle m'interdit toute correspondance avec vous. Cette défense n'est pas raisonnable, et je suis sûre que ce n'est pas son propre jugement qu'elle consulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les visites sont plus fréquentes que jamais, poussé par votre frère et votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, la bouche de ma mère est une espèce de porte-voix par lequel

ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger, pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe? Que le chagrin et l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très-chère amie, et ne vous fassent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous servir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occasions, et pour vous écrire, et malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de reproches et d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterois que votre Anne Howe, qui n'a pas quitté la maison de sa mère, fût aussi bonne de la moitié que miss Clarisse Harlove, qu'on a chassée de celle de son père.

Je ne dirai rien de votre lettre à Bella, jusqu'à ce que j'en aye vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes, qu'on vous enverra votre argent et vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à l'occasion de votre lettre; et que votre mère, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres; et que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une récon-

ciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur; tel que seroit votre Lovelace, avec la qualité de mari. Je m'imagine, du-moins, que si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce ne seroit que de lui. Quelles peuvent être ses vues, lorsqu'il laisse échapper des circonstances dont on ne sauroit le soupçonner de n'avoir pas connu le prix? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence et votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché dans sa soumission pour des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement de la crainte.... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre; le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier et insolent. Je ne sais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur; et s'il n'est pas à-propos d'écarter un peu plus le voile. Je voudrois du-moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, et d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chère? Il ne les supportera point; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est mortellement

blessé, qu'un misérable de ce sexe puisse obtenir cette espèce de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire; quelle grandeur d'ame!

Mais je suis portée à juger que, dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve et de politique ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente, hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais Lovelace n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment et de l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chère, dans la première de vos deux lettres, sur ce qui touche M. Hicman et ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres temps nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-temps que je suis capable de la faire sourire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher), c'est un fort bon signe; un signe que sa colère n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-temps. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son favori, met toujours l'un en extase, et rend l'autre d'une humeur

supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur ; et, malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort, sur-tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la nécessité.

ANNE HOWE.

LETTRE CIX.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

VOUS me répétez, ma chère, que mes habits, et la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me seront point envoyés. Cependant l'espérance ne m'abandonne point encore. La plaie est récente. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate telle que ma chère et mon excellente mère? Charmante indulgence! Hélas! que mon cœur a saigné, et qu'il saigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation! Non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obstacles. Mais puis-je

empêcher que ce ne soit le plus cher de mes désirs? A l'égard de cet homme, que puis-je de plus? Quand je serois disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier et insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez d'*écarter un peu plus le voile!* Il me semble, en vérité, que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardîment que si j'aperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais découvrir une foiblesse indigne de votre amitié; c'est-à-dire, également indigne et de moi et de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentiments. D'ailleurs, me suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse? Mon affection s'est-elle jamais déclarée pour lui? Ai-je jamais désiré la continuation de ses

politique, qui ne sera jamais, ma très-chère miss Howe, le caractère ni le rôle de vôtre sincère et fidèle amie

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

VOUS ne sauriez douter, ma chère miss Howe, que les circonstances de ma fuite, et les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'ayent laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité! Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe, qui me reprochoit ma crédulité et ma foiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité et le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet important article, la première fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice qui me

piquoit excessivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuses et des évasions qui devoient m'irriter encore plus; et s'il désavouoit mes soupçons, je prévoyois que son désaveu me laisseroit des doutes, qui nourriroient mon inquiétude, et qui augmenteroient mes dégoûts et mes ressentiments à *la* moindre offense.

L'occasion que je désirois s'est présentée, et je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrace; et m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnoître ses fautes et de les corriger; ou celle de justifier sa conduite, et de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement : Eh bien! monsieur Lovelace, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractère plus qu'au vôtre (il se flattoit que non, m'a-t-il dit), et vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regar-

der comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, Mademoiselle, avec la plus vive attention.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, aussi long-temps que la voix qui s'est fait entendre du jardin, et qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincèrement le fond de cette circonstance, et celui de vos intrigues avec ce vil Joseph Léman. La bonne foi que vous aurez sur ce point, sera ma règle à l'avenir, pour juger de vos protestations.

Comptez, très-chère Clarisse, m'a-t-il répondu, que je vais vous expliquer tout sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera ce que vous pourrez trouver d'offensant dans l'action :

« Je ne connoissois pas ce Léman, et j'aurois
» dédaigné l'infâme méthode de corrompre les
» domestiques d'autrui pour découvrir les secrets
» d'une famille, si je n'avois pas été informé qu'il
» s'efforçoit d'engager un de mes gens à lui rendre
» compte de tous mes mouvements et de toutes
» mes intrigues supposées ; en un mot, de toutes
» les actions de ma vie privée. Ses motifs ne de-
» mandoient pas d'éclaircissement. J'ordonnai à

» mon valet-de-chambre, car c'étoit à lui-même
» que les offres étoient adressées, de me faire en-
» tendre la première conversation qu'il auroit avec
» lui ; et prenant le moment où j'entendis proposer
» une somme assez considérable pour une informa-
» tion qu'on demandoit particulièrement, avec
» promesse d'une récompense encore plus forte
» après le service, je me présentai brusquement,
» j'affectai de faire beaucoup de bruit : et deman-
» dant un couteau pour couper les oreilles du
» traître, dont je tenois déjà l'une, dans la vue, lui
» dis-je, d'en faire un présent à ceux qui l'em-
» ployoient, je le forçai de m'apprendre leur nom.

» Votre frère, Mademoiselle, et votre oncle
» Antonin, furent les deux personnes qu'il nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui avoir fait
» grace, en lui représentant l'énormité de son en-
» treprise et mes honorables intentions, de l'enga-
» ger dans mes intérêts par l'espoir d'une grosse
» récompense; sur-tout lorsque je lui eus fait con-
» cevoir qu'il pouvoit conserver en même-temps
» la faveur de votre frère et de votre oncle, et que
» je ne désirois ses services que par rapport à vous
» et à moi, pour nous garantir des effets d'une
» mauvaise volonté, dans laquelle il me confessa
» que lui et vos autres domestiques trouvoient
» beaucoup d'injustice.

» C'est par cette voie, je vous l'avoue, Made-

» moiselle, que j'ai souvent fait tourner ses maîtres
» sur le pivot que je tenois à la main, sans qu'ils
» ayent pu s'en défier. Mon agent, qui ne cesse pas
» de se donner pour honnête homme, et qui me
» rappelle toujours à sa conscience, s'est trouvé
» d'autant plus à l'aise, que je l'ai assuré continuel-
» lement de la droiture de mes vues, et qu'il a
» reconnu par lui-même que ses soins avoient pré-
» venu plus d'un fâcheux accident.

» Ce qui a servi encore à me les rendre plus
» agréables, permettez que je le reconnoisse devant
» vous, Mademoiselle, c'est que, sans votre parti-
» cipation, ils vous ont procuré constamment la
» liberté d'aller au jardin et au bûcher, qu'on ne
» vous auroit peut-être pas laissée si long-temps. Il
» s'étoit chargé, auprès de la famille, d'observer
» toutes vos démarches; et son attention étoit d'au-
» tant plus empressée, qu'elle servoit à écarter tous
» les autres domestiques ».

Ainsi, ma chère, il se trouve que, sans le savoir, j'avois obligation moi-même à ce profond politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

« A l'égard de l'autre circonstance, qui vous a
» fait prendre, Mademoiselle, une si mauvaise opi-
» nion de moi, je confesse ingénûment que votre
» résolution de partir m'étant un peu suspecte, et
» la mienne étant de ne rien épargner pour vous

» soutenir dans votre première idée, la crainte de » ne pas avoir assez de temps pour vous faire goûter » mes raisons, m'avoit fait ordonner à Léman d'é» loigner tous ceux qui se présenteroient, et de se » tenir lui-même à peu de distance de la porte ».

Mais, Monsieur, ai-je interrompu, comment vous est-il arrivé de craindre que je ne changeasse de résolution? Je vous avois écrit, à-la-vérité, pour vous en informer; mais vous n'avez pas eu ma lettre: et comme je m'étois réservé le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'étoit pas laissé fléchir, et si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer?

« Je serai sincère, Mademoiselle. Vous m'aviez » fait espérer que, si vous changiez de résolution, » vous m'accorderiez une entrevue, pour m'en ap» prendre les motifs. Je trouvai votre lettre : mais » n'ignorant pas que vos amis étoient inébranlables » dans leurs idées, et ne doutant pas néanmoins » que vous ne m'écrivissiez pour suspendre votre » résolution, et probablement pour éviter aussi » l'entrevue, je pris le parti de laisser votre lettre, » dans l'espérance de vous engager du-moins à me » voir : et n'étant pas venu sans quelque prépara» tion, j'étois résolu, quelles que fussent vos nou» velles vues, de ne vous pas laisser retourner au » château. Si j'eusse pris votre lettre, il auroit fallu » s'en tenir à ces nouveaux ordres, du-moins jus-

» qu'à d'autres événements : mais ne l'ayant pas
» reçue, et vous croyant bien persuadée que, dans
» une situation si désespérée, j'étois capable de
» rendre une visite à vos amis, je comptai absolu-
» ment sur l'entrevue que vous m'aviez fait espé-
» rer ».

Méchant esprit que vous êtes! lui ai-je dit; c'est mon chagrin de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma foiblesse! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille?

« Oui, Mademoiselle. J'avois quelques amis prêts
» à m'accompagner; et si les vôtres avoient refusé
» de me voir et de m'entendre, je serois allé direc-
» tement chez Solmes avec le même cortége ».

Qu'auriez-vous donc fait à M. Solmes?

« Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus de
» bonne grace ».

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grace, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux.

« Si je lui permettois de le dire, il s'étoit pro-
» posé seulement d'enlever ce pauvre misérable, et
» de le tenir enfermé l'espace d'un ou deux mois.
» C'étoit une entreprise dont l'exécution étoit jurée,
» quelles qu'en pussent être les suites ».

A-t-on jamais rien entendu de si horrible! J'ai poussé un profond soupir, et je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.

« J'avois ordonné à Léman de se tenir à peu de » distance de la porte; et, s'il entendoit quelque » dispute entre nous, ou s'il voyoit paroître quel- » qu'un dont l'arrivée pût nous troubler, de pous- » ser les cris que vous avez entendus : et cela, dans » la double vue de le mettre à couvert des soupçons » de votre famille, et d'être averti qu'il étoit temps » pour moi de vous engager, s'il étoit possible, à » partir suivant votre promesse. J'espère, Made- » moiselle, que si vous considérez toutes les cir- » constances, et le danger où j'étois de vous perdre » sans retour, l'aveu que je vous fais de cette inven- » tion, et de celle qui regarde Solmes, ne m'atti- » rera point votre haîne. Supposez que vos parents » fussent arrivés, comme nous pouvions nous y » attendre tous deux, n'aurois-je pas été le plus » méprisable de tous les hommes, si je vous avois » abandonnée aux insultes d'un frère et de toute » une famille, qui vous ont traitée si cruellement » sans avoir le prétexte que notre entrevue leur » auroit fourni »?

Que d'horreurs! me suis-je écriée. Mais, Monsieur, en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités, s'il est venu quelqu'un, pourquoi

n'ai-je vu que Léman à la porte? Pourquoi nous a-t-il suivis seul, et à tant de distance?

Il est fort heureux pour moi, m'a-t-il répondu en mettant la main dans une de ses poches, et puis dans une autre.... J'espère que je ne l'ai pas jetée.... Elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je pensois peu qu'il seroit nécessaire de la produire... Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration, quand l'occasion s'en présente. Je puis être un étourdi.... je puis être un négligent.... et je suis en vérité l'un et l'autre. Mais par rapport à vous, Mademoiselle, jamais un cœur ne fut plus sincère.

Il s'est levé là-dessus; et s'avançant vers la porte, il s'est fait apporter le dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte. La voici, m'a-t-il dit, en revenant à moi d'un air joyeux.

Elle est datée, lundi au soir, et de la main de Joseph Léman, « qui lui demandoit pardon d'avoir » crié trop tôt. La crainte d'être soupçonné lui » avoit fait prendre le bruit d'un petit chien, qui le » suit toujours, et qui avoit traversé la charmille, » pour le mouvement de quelqu'un de ses maîtres. » Lorsqu'il s'étoit aperçu de son erreur, il avoit » ouvert la porte avec sa propre clef; et sortant » avec précipitation, il avoit voulu lui apprendre » que sa seule frayeur l'avoit fait crier. Mais bien-

» tôt, ajoutoit-il, plusieurs personnes de la maison » avoient pris l'alarme; et les recherches étoient » commencées à son retour * ».

J'ai branlé la tête après cette lecture. Ruses, ruses, ai-je dit : c'est ce que je puis penser de plus favorable. Ah! monsieur Lovelace! que le ciel vous pardonne, et qu'il aide à votre réformation! Mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme rempli d'artifices.

« L'amour, ma très-chère vie, est une ingénieuse » passion. Nuit et jour j'ai mis ma stupide cervelle » à la torture (quelle stupidité! ai-je dit en moi-» même), pour trouver le moyen de prévenir un » odieux sacrifice, et tous les malheurs qui seroient » venus à la suite. Si peu d'assurance de votre af-» fection! Une antipathie si injuste de la part de » vos amis! Un danger si pressant de vous perdre » par cette double raison! Je n'avois pas fermé l'œil » depuis quinze jours; et je vous avoue, Made-» moiselle, que si j'avois négligé quelque chose » pour empêcher votre retour au château, je ne » me le serois pardonné de ma vie ».

Je suis revenue à me blâmer moi-même d'avoir consenti à le voir; et mes remords sont justes; car, sans cette malheureuse entrevue, toutes ses médi-

* On a vu, dans une lettre de M. Lovelace, qu'il avoit promis à Léman de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

tations de quinze jours ne lui auroient servi de rien; et peut-être n'en serois-je pas moins échappée à M. Solmes.

Cependant, s'il eût exécuté la résolution de se présenter à ma famille, et s'il en eût reçu quelque insulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels désastres ne falloit-il pas s'attendre?

Mais que penser de ce dessein formé d'enlever le pauvre Solmes, et de le tenir prisonnier pendant deux mois? O ma chère! à quel homme ai-je permis de m'enlever, au-lieu de Solmes!

Je lui ai demandé s'il croyoit que des énormités de cette nature, et cette audace à braver les loix de la société, pussent demeurer impunies?

Il n'a pas fait difficulté de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoissez, qu'il n'avoit eu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis, et pour me garantir d'un mariage forcé; que ces entreprises désespérées lui causoient peu de plaisir, et qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de Solmes; qu'il se seroit exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du-moins pour quelques années; mais que, s'il avoit été réduit à l'exil, parti, d'ailleurs, qu'il auroit embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se seroit procuré un compagnon de voyage de son sexe et de ma famille, auquel je ne pensois guère.

A-t-on jamais rien vu d'approchant! Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frère!

Voilà donc, Monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu.....

Mon agent, Mademoiselle! il est celui de votre frère comme le mien. Vous savez, par mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, Mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de représailles, dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, monsieur Lovelace, c'est que ce misérable agent à double face ayant causé de grands maux de part et d'autre, et paroissant continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh! par rapport à lui, Mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira; le temps de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la Betty de votre sœur; et cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque Léman sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez es-

suyées d'elle, et de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projets, Monsieur! Comment ne craignez-vous pas aussi de trouver quelque vengeur, pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? Je pardonne de tout mon cœur à Betty. Elle n'étoit point à moi; et, suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu; peut-être, ma chère, dans la vue de m'effrayer. « Le décret étoit pro-
» noncé. Il falloit que Betty portât la peine de son
» insolence : et si je croyois que Léman ne méritât
» pas moins d'être puni, il me promettoit que dans
» son plan, qui étoit double, l'un et l'autre auroient
» part à sa vengeance. Le mari et la femme ne de-
» voient pas souffrir séparément ».

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, Monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre; et me retirant, je l'ai laissé dans un état que j'aurois pris, dans un autre, pour de l'embarras et de la confusion.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, et le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manières, et pour ses discours, paroissent l'avoir un peu rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frère et M. Solmes. «Il a, dit-il, trop de ménagements à garder dans sa patrie, pour s'abandonner à des projets de vengeance, qui le mettroient dans la nécessité de la quitter. Il prétend d'ailleurs qu'il a permis à Léman de rapporter de lui mille choses, qui n'ont et qui ne peuvent avoir aucune vérité; dans la seule intention de se rendre formidable aux yeux de quelques personnes, et de prévenir de grands désordres par cette voie. C'est un malheur pour lui d'avoir quelque réputation d'esprit et de vivacité; on lui attribue souvent ce qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait, et plus encore: on juge de lui sur quelques discours échappés, qu'il oublie, comme dans cette occasion, aussitôt qu'ils ont passé ses lèvres».

Il se peut, ma chère, qu'il soit de bonne foi dans

une partie de ses excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de gens tels qu'on peint ses compagnons, tous riches, intrépides, et capables des entreprises dont j'ai le malheur d'être un exemple, me paroît extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publique est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme, d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu, dont il faut désirer la société pour tous les moments de sa vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner au pouvoir d'un homme qui ne connoît aucune loi morale; dans le doute s'il daignera remplir, de son côté, les obligations conjugales et la traiter du-moins avec les égards de la politesse?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, me jeter moi-même à la tête d'un homme.... Plût au ciel!... Mais que servent à-présent les regrets! A quelle protection recourir, quand je serois libre de renoncer à la sienne?

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Je ne connois rien de si insensé que tous ces Harloves. Que veux-tu que je te dise, Belford ? Il faut que la belle tombe ; eût-elle tous les génies immortels pour sa garde ; à-moins que, se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras, pour l'enlever avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est qu'une fille qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offre à son père des conditions qui pourroient être acceptées ; telles que de m'abandonner, pour être délivrée de Solmes. Je cherchois le moyen de me garantir d'une si cruelle espèce de danger. Mais les Harloves paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde ! N'est-ce pas un génie bien fin que ce frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie ; sur-tout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa

perfidie? Toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions!

Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse, sur les cris de son agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonstances sont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Ensuite il continue :

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieuses impostures? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté, qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, et par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, son orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hazard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me seroit inutile. Je renverserois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagêmes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères et de ces mères?.... Que le ciel les prenne en pitié! Si la Providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la discrétion, sauveroient-ils une de leurs filles? James et Arabelle peuvent avoir leur motifs; mais, que dire d'un père à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance? que dire d'une mère, d'une tante, de deux oncles? qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où leur ressentiment va contre elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur désire, et que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour et de la reconnoissance. Alors je serai libre de prendre un baiser sur ses lèvres; et je ne ressemblerai point *à un pauvre affamé, qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie**.

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide! cependant, qui connoît ce sexe mieux que moi? C'est sans doute par cette raison même que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, Belford, qu'un homme de mon caractère a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme Tirésias, il est capable de connoître leurs pensées et leurs inclinations presque aussi-bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, et moi, nous sommes à-peu-près au même point, avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes modestes vont beaucoup plus loin que moi, et dans leurs pensées et dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée?

* Deux vers d'une comédie angloise.

C'est que nous autres libertins nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les femmes modestes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendroit-il, si ce n'étoit d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature? C'est apparemment ce qui a fait dire au poëte, *que toute femme est un libertin dans le cœur*. C'est à elles de prouver, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lu, dans quelque philosophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme*. Peux-tu me dire, Belford, de qui est ce bon mot? N'est-ce pas de Socrate? Sa femme étoit un diable. Seroit-ce de Salomon *? Le roi Salomon! tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mère, qui étoit une femme simple, m'avoit appris, dans mon enfance, à répondre, Salomon, lorsqu'elle me demandoit qui étoit le plus sage de tous les hommes: Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de sa sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, Belford, nous ne sommes pas si méchants, toi et moi, qu'on ne puisse l'être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.

LOVELACE.

---

* M. Lovelace ne devinoit pas plus juste en citant Salomon que Socrate. Ce passage est de l'*Ecclésiaste*, chap. XXV.

LETTRE CXIII.

Miss Clarisse Harlove à miss Howe.

Vendredi 14 avril.

Voici les circonstances d'une conversation dont je sors, avec M. Lovelace, et que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout-d'un-coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le joug; et qu'il ne lui restoit, par conséquent, que de savoir mes intentions, c'est-à-dire, ce que je voulois faire et ce que je voulois qu'il fît.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitements de mon frère m'ont forcée de quitter la maison paternelle: et c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon père que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que, si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à for-

mer contre mes volontés : mais qu'étant assuré en même-temps qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frère pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussitôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant, je n'ai pas plus tôt appris leur nouvelle résolution, que je me suis cru obligé de vous en instruire et de prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien aise, lui ai-je dit (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière), de savoir quel est votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, Mademoiselle, en attendant que j'aye le courage de parler plus haut, (le courage, ma chère! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas

chez mylady Lawrance, que vous fissiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor?

Parce que c'est un lieu agréable : parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres : de Berkshire ou Mylord M... est à-présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel Mylady Lawrance fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, et où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de miss Howe, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres, pour m'y faire préparer un logement commode. Mais, de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de miss Howe, il avoit des domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai su bon gré; celle de reprendre mon ancienne Hannah, aussitôt que je serois fixée : à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de madame Sorlings, dont il m'avoit entendue louer le caractère.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir,

comme il a pu s'en apercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne fille : qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable : que dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout lorsqu'après son départ le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'il devoit m'y accompagner; parce que, dans tous les points où, non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroit intéressée, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes : et puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, et de monter à cheval sur-le-champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor? lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logements commodes?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite; et je lui ai dit que s'il pouvoit trouver une chambre seulement pour moi, et un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fond de mes richesses n'étoit pas considérable, et que je voulois éviter d'avoir obligation à personne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plus tôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur-le-champ pour Londres ou pour Berkshire, et que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-temps.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imaginoit que, par diverses raisons, je me plairois plus que dans tout autre lieu : et pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'au-

tant plus tranquille, que son rôle à-présent est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoît propre à la lui faire obtenir. « Je ne suis qu'un jeune » homme, Mademoiselle, a-t-il ajouté d'un air fort » sérieux : mais j'ai fait une longue course. Que cet » aveu ne m'attire pas le mépris d'une ame aussi » pure que la vôtre. Il est temps d'abandonner un » train de vie dont je suis fatigué; car je puis dire, » comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour » moi sous le soleil. Mais je suis persuadé qu'une » conduite vertueuse offre des plaisirs qui ne s'al- » tèrent point, et qui ont toujours le charme de la » nouveauté ».

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois défiée du témoignage de mes yeux et de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de satisfaction, m'a-t-il dit, dans cette aurore de ses beaux jours et dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assurément, ma chère, il parle de bonne foi. Il ne seroit pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avoit autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincère.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris, j'ai con-
» servé du respect pour la religion et pour ceux qui
» lui sont sincèrement attachés. J'ai toujours changé
» de discours, lorsque mes compagnons de liberti-
» nage, en vertu du *Test de mylord Shastbury,*
» qui fait partie du symbole des libertins, et que je
» puis nommer la pierre de touche de l'infidélité,
» se sont efforcés de tourner les choses saintes en
» ridicule. C'est ce qui m'a fait donner le nom de
» *libertin décent,* par quelques honnêtes prêtres
» qui ne m'en croyoient pas plus réglé dans la pra-
» tique; et mes désordres m'ont laissé une sorte
» d'orgueil qui ne m'a pas permis de désavouer ce
» nom.

» Je suis d'autant plus porté à cet aveu, Made-
» moiselle, qu'il peut vous faire espérer que l'en-
» treprise de ma réformation, dont je me flatte que
» vous aurez la bonté de vous charger, ne sera pas
» aussi difficile que vous avez pu le craindre. Il
» m'est arrivé plus d'une fois, dans mes heures de
» retraite, lorsqu'après quelque mauvaise action
» la pointe du remords se faisoit sentir, de prendre
» plaisir à penser que je mènerois quelque jour une
» vie plus réglée. Sans ce fond de goût pour le bien,
» je m'imagine qu'il ne faudroit rien espérer de
» durable dans la plus parfaite réformation. Mais
» votre exemple, Mademoiselle, doit tout faire et
» tout confirmer ».

C'est de la grace du ciel, monsieur Lovelace, que vous devez tout vous promettre. Vous ne savez pas combien vous me faites de plaisir, lorsque vous me donnez occasion de vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chère, je me suis rappelé sa générosité pour la jolie paysanne, et sa bonté pour ses fermiers.

« Cependant, Mademoiselle, a-t-il repris encore, » souvenez-vous, s'il vous plaît, que la réformation » ne sauroit être l'ouvrage d'un instant. Je suis d'une » vivacité infinie. Souvent elle m'emporte. Jugez, » Mademoiselle, par ce que vous allez entendre, » quel prodigieux chemin j'ai à faire, avant qu'une » bonne ame puisse penser un peu de bien de moi ? » quoique j'aye quelquefois jeté les yeux sur les » ouvrages de nos *mystiques*, et que j'en aye assez » lu pour faire trembler de plus honnêtes gens que » moi, je n'ai jamais pu comprendre ce que c'est » que *la grace* dont vous parlez, ni la manière dont » ils expliquent ses opérations. Permettez donc que » votre exemple soit d'abord mon appui sensible ; » et qu'au-lieu d'employer des termes que je n'en» tends pas encore, je renferme tout le reste dans » cette espérance ».

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chose de choquant dans son expression ; et que j'étois surprise qu'avec son esprit et ses talents, il n'eût pas fait plus de progrès, du-moins dans la théorie de la religion.

Cependant son ingénuité m'a plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiser plus de lumières, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver lorsqu'il y apporteroit de meilleures intentions; et j'ai ajouté que sa remarque, sur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroissoit juste; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chère miss Howe, l'indocile personnage m'a juré que ses résolutions étoient sincères. J'espère que je n'aurai point occasion, dans mes lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'oublier ma faute, et le tort que je me suis fait par mon imprudente démarche : mais il m'est si doux de voir luire quelque rayon d'espérance, où je n'apercevois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant, soyez sûre, ma chère, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur : mais il est homme à plusieurs faces; et j'ai reconnu, dans son caractère, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné

qu'il me sera possible, et de ma personne et de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. De là vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition et dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourroient me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que, dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. Lovelace est parti pour Windsor, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres et mon argent. Je l'assure que, si je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourroient m'être proposés, et me voir traitée comme une fille, une nièce et une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, et de rejeter tout ce qui ne sera point approuvé de mon père. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frère et de ma sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît

de vivre loin d'eux : j'entends à ma ménagerie, et je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, et pour les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma sœur où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. « Un » peu de douceur, lui dis-je, peut encore faire passer » ce malheureux événement pour une simple mé- » sintelligence ; mais le délai la rendroit également » honteuse pour eux et pour moi. J'appelle à elle, » de la nécessité où la violence d'autrui m'a ré- » duite ».

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXIV.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi 14 avril.

Tu m'as souvent reproché ma vanité, Belford, sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, et qui te force à m'admirer, dans le temps même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches comment. Tu es un mortel trop épais et d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami; et tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît facilement à leur marque, et qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui,

conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des choses *susdites?* C'est, sans doute, que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? Peut-être suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions : et, pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'aperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle et devant miss Howe, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légère et sans réflexion. Quelle folie donc d'avoir été si sincère dans mes explications sur le bruit du jardin! Oui; mais le succès de cette invention (le succès, Belford, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus et m'a fait oublier des précautions. La menace qui regardoit Solmes, l'idée d'emmener le frère dans ma fuite, et mon projet de vengeance sur les deux domestiques, ont causé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu besoin de rappeler toutes les forces de mon esprit pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même-temps, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans sa famille, ou du-moins quelques nouvelles auxquelles je me suis

déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le temps de former des résolutions contre moi; c'est-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur et de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci par-là, dans ma vie, quelques bons mouvements, je les ai rappelés à ma mémoire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chère personne de bonne humeur avec moi. Qui sait, ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, et si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense? Mais, à tout hazard, c'est un fondement jeté pour mon grand système. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute : la crainte ne l'est pas; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour; la crédulité est son premier ministre, et jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(*Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse et lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi :*)

A-présent, Belford, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb? Non, j'en suis sûr; et je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de

la servir par mon absence, c'eût été lui marquer que je me fiois trop à ses dispositions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu sais, la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raison de croire que ses amis pensoient à nous poursuivre; et je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à-présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein, et qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raison m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant, sur-tout lorsque je puis laisser auprès d'elle mon valet Will, qui est un homme intelligent, et qui sait tout, excepté lire et écrire, avec le brave Jonas; celui-ci, pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvements? D'ailleurs je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes et de mes cousines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, suivant les termes dans lesquels elles seront conçues, pourront me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windsor, je n'avois aucun dessein qui regardât particulièrement ce lieu; mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vînt

d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité qui les porte à vous demander votre opinion pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avoir connue ; quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de système arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi défiante que celle-ci. Cependant il est assez mortifiant pour un honnête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir madame Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en a fait la matière, et que, dès le premier moment de leur connoissance, l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs madame Greme est en correspondance de lettres avec la fermière, sa sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derrière,

est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familièrement avec un valet, lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les valets ressemblent aux soldats : ils commettent toutes sortes de maux, sans mauvaise intention ; et simplement, les bonnes ames! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette miss Howe. Elle a de l'esprit comme un diable, et tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occasion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât sur moi, avec tous mes stratagêmes et l'opinion que j'en ai, je serois homme à me pendre, à me noyer, ou à me casser la tête d'un coup de pistolet. Pauvre Hickman! j'ai pitié du sort qui l'attend avec cette *virago*. Mais c'est un imbécille à qui je ne prétends pas donner plus de sens : et, lorsque j'y pense, il me semble que, dans l'état du mariage, c'est une nécessité absolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un soit un sot. J'ai traité autrefois cette matière avec miss Howe. Mais il faut aussi que le sot soit persuadé qu'il l'est ; sans quoi la sottise opiniâtre déconcerteroit souvent la sagesse.

Avec le secours de Joseph, mon honnête agent, je me suis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.

LOVELACE.

LETTRE CXV.

M. Lovelace à M. Belford.

N'est-il pas cruel que je ne puisse lier cette fière beauté par aucune obligation? J'ai deux motifs pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent et des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine dans une situation plus commode, et de penser qu'elle auroit près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pusse dire à moi; l'autre, d'abattre sa fierté, et de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires; et c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir; mais je maudissois la lenteur du temps, jusqu'à mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. C'est ce que mylord M.... appelleroit *manger son bled en herbe*, et ce que je regarde comme une manière servile de tenir son bien de ses propres fermiers. A quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés? Moi qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je l'audace d'un paysan qui me parlera son chapeau sur la tête, parce qu'il est

revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un oncle insolent ou d'une tante curieuse, qui en prendroient droit de se faire rendre compte de ma vie et de mes actions, pour le plaisir d'exercer leur censure.

Ma charmante est là-dessus d'une fierté qui ne le cède point à la mienne. Mais elle n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne sait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amants, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je suis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire souvent la beauté, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler autour de lui toutes ses maîtresses. Il prend le grain dans son bec, il le laisse tomber cinq ou six fois, en continuant son invitation. Ensuite, pendant que deux ou trois de ses belles emplumées se disputent l'honneur de la préférence (un coq, Belford, est le *grand-seigneur* entre les oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée; et, lorsqu'elle l'a pris, il confirme, par des caresses, les marques fières de sa joie. La belle, d'un autre côté, par ses complaisances, fait voir qu'elle n'a pas été appelée seulement pour le grain d'orge, et qu'elle le sait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions, j'ai fait

celle de rappeler Hannah, ou de prendre une des filles de la fermière. Devineras-tu mon dessein, Belford? Je te donne un mois pour le deviner. Mais comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussitôt qu'elle se verroit établie, elle ne souhaitât de reprendre cette servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'employer secrettement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille est fort mal d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place et de se confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! que je la plains! ces rhumatismes sont des accidents bien fâcheux pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour sa maîtresse. Mais je sens augmenter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de risque à proposer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit consenti à venir, et que la mère l'eût permis (deux difficultés pour une), ce n'eût été que pour en attendre une autre;

et si je m'étois aperçu que ma charmante s'y fût affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obstacle; ou à la fille, qui auroit quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure ressource que d'épouser mon valet-de-chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de mylord M....., qui cherche à gagner les bonnes graces de l'héritier présomptif de son maître.

Béni soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace! Il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile, lorsque l'entretien est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étoient sincères, j'ai répété plusieurs fois que ces changements ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi? Ne reconnois-tu pas mon ingénuité? L'observation, j'ose le dire, est fondée sur la vérité et la nature; mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même qu'il étoit à craindre que mes désirs de réformation ne fussent que des accès; mais que son exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, les avis d'une si

bonne et si charmante maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé pour lever les yeux sur elle; et quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, et nous nous entendrions bien mieux. Les consolations seroient mutuelles, et le remords ne seroit pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément; et jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurois passé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes? C'est que si la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation et de cette noble confiance, qui donne, comme je m'en aperçois, une supériorité visible aux ames honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, Belford, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, et que je serois très-offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du-moins, j'ai de fort bons mouvements, et peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chûtes.

LOVELACE.

LETTRE CXVI.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Samedi 15 avril.

Quoiqu'assez pressée par le temps, et comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumière qui semble luire à votre prosélyte.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversion. Il parle bien; mais si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé, aussi odieux qu'il prétend que les hypocrites et les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant il est assez rusé, pour savoir que celui qui s'accuse le premier émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réforma-

tion doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ces spécieuses confessions, et de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous pussiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels et de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; et son ingénuité sert à faire dire: Bon! vous ne reprochez à M. Lovelace que ce qu'il confesse lui-même.

A quoi donc se résoudre? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation; et j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouverture qui regarde Windsor et la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve, d'ailleurs, vos précautions, votre vigilance, et tout ce que vous avez fait jusqu'à-pré-

sent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que, dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement; car vous ne pouviez pas deviner quelle seroit la conclusion de cette entrevue. Votre Lovelace est un diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite, avec le misérable Solmes et votre frère, et que lui-même il eût été transporté aux colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein et libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce Joseph Léman! Il faut que je le répète, son ingénuité me confond. Mais si vous faites grace là-dessus à votre frère, je ne vois pas pourquoi il vous seroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, et je ne cesse pas de les renouveler. Dites, vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le valet d'Hickman, à-moins que je ne puisse me procurer une lettre-de-change. Mais les recherches qu'il faudroit faire, m'exposeroient aux soupçons. Ma mère est si

curieuse! si fatigante! Je n'aime guère ces caractères soupçonneux.

Il me semble que je l'entends sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. M. Hickman me prie de vous faire agréer ses respects et l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que, dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide pour ne pas admirer une personne telle que vous, et pour ne pas souhaiter de lui être utile, sans autre vue que l'honneur de la servir. « C'étoit sans doute son principal motif, » m'a-t-il dit d'un air précieux; mais (baisant sa » main, et se courbant jusqu'à terre) il espéroit » que l'amitié qui est entre vous et moi ne dimi- » nueroit pas le mérite du respect qu'il a réelle- » ment pour vous ».

Adieu, ma chère. Croyez-moi ce que je serai toujours, c'est-à-dire votre très-fidèle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Samedi, après midi.

MON vieux messager n'étant point en bonne santé, j'arrête le vôtre, pour le charger de ma réponse.

Vous ne fortifiez pas mon courage par vos dernières réflexions. Si ces apparences de réformation ne sont que des apparences, quelles peuvent être ses vues? Mais un homme est-il capable d'avoir le cœur si bas? Oseroit-il insulter au Tout-Puissant? Ne suis-je pas autorisée à juger plus favorablement de lui par cette triste réflexion, que, dans la dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hypocrisie; à-moins que ses desseins sur moi ne soient de la dernière bassesse? Il doit être du-moins de bonne foi, dans le temps qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez souhaiter de me voir sous un joug si terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui et de sa famille, quoique j'aye une haute opinion de tous ses proches. Je l'aimerois

beaucoup mieux, du-moins jusqu'à ce que j'aye vu à quoi les miens se laisseront engager. Sans une raison si forte, il me semble que le meilleur parti seroit de me jeter tout-d'un-coup sous la protection de mylady Lawrance. Tout seroit conduit alors avec décence, et peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais aussi, dans cette supposition, il faudroit me regarder comme nécessairement à lui, et passer pour une fille qui brave sa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel sera le succès de ma première tentative? Je le dois sans doute; et cependant je ne puis en faire aucune, avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, et séparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme, qui, « espérant, dit-elle, que je lui pardonnerai l'excès de son zèle, si sa sœur juge à propos de me faire voir sa lettre, souhaite, pour l'intérêt de la noble famille et pour le mien, que je me détermine à rendre son jeune seigneur heureux ». Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le temps des félicitations approchoit. Il lui répondit « que jamais on n'avoit eu, pour une femme, plus de tendresse qu'il en avoit pour moi; que jamais une femme n'avoit mérité plus d'attache-

» ment; que chaque entretien qu'il avoit avec moi
» lui donnoit de nouveaux sujets d'admiration;
» qu'il m'aimoit avec une pureté de sentiments dont
» il ne s'étoit jamais cru capable, et qu'il me regar-
» doit comme un ange, descendu du ciel pour le
» rappeler de ses égarements : mais qu'il appré-
» hendoit que son bonheur ne fût plus éloigné qu'il
» ne désiroit, et qu'il avoit à se plaindre des loix trop
» sévères que je lui avois imposées; loix néanmoins
» aussi sacrées pour lui, que si elles faisoient partie
» du contrat de notre mariage, etc. »

Que dois-je dire, ma chère? que dois-je penser? Madame Greme et madame Sorlings sont d'honnêtes femmes : et cette lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, et qui me le paroît encore. Cependant que se proposoit-il, lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de me déclarer ses sentiments? Pourquoi faire des plaintes à madame Greme? Ce n'est point un homme timide! Mais j'inspire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chère. Dites-moi donc comment?

Je suis quelquefois hors de moi-même, de la nécessité où je me trouve d'observer la manœuvre de cet esprit subtil, ou de cette tête folle; je ne sais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle est sévèrement punie, me dis-je souvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modèle aux jeunes personnes de mon sexe!

Si mon exemple sert désormais à leur inspirer des précautions, je dois être assez contente. A quelque sort que le ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la tête entre mes meilleurs amis et mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, et de ne causer de la joie qu'à ses ennemis et à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeler vivement dans la tentation, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse!

Vous ne connoissez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux; et, malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendît des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même? Vous savez qui disoit, en parlant de ma mère: *Celui qui souffre beaucoup, s'apprête beaucoup à souffrir**. Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers de qui vient cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque fruit de sa propre re-

* C'est une expression de miss Howe dans une lettre précédente.

marque, et il souhaiteroit sans doute qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chère miss Howe.

La douceur, loin d'être une qualité méprisable dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du *galant homme;* c'est-à-dire qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentiments et les manières, plus que la fortune, la naissance et les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violents, impétueux? et miss Howe ne sera-t-elle pas du-moins une exception?

Pardon, ma chère; et que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur sera toujours le même.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Samedi au soir.

M. LOVELACE a vu divers appartements à Windsor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, et qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette ville, et qu'à son retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, et que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque temps de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez mylord M....

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frère; et, dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du-moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, et que j'y employerois votre secours. En effet, je vous prie, ma chère, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidèle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est aperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée; et la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la

manière la plus respectueuse, et s'il n'eût point ajouté, au récit qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que, lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre et tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de mylady Lawrance, et une autre, si j'ai bien compris, d'une des miss Montaigu. Si ces deux dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chère, que ses parents ne soient du nombre de ceux qui croyent ma démarche téméraire et inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah! ma chère! que nos propres réflexions nous causent de peine, à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

Dimanche matin.

Quel surcroît d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haîne que M. Lovelace porte à tous mes proches! Il en traite quelques-uns d'*implacables*; mais j'appréhende

qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entre eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation; et de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le traité. Il s'est donné de grands airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le premier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon frère en termes fort libres, sans faire plus de grace à mon père même.

Si peu de considération pour moi, ma chère! Il est vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, et qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas : que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui!

Mais apprenez, Monsieur, lui ai-je dit, que si votre naturel violent et votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon frère, je ne souffrirai pas que vous parliez si mal de mon père. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, et qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jeté sur sa propre justification; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'en-

tendre ; et qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit se permettre encore moins de prononcer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de mylady Lawrance, l'autre de miss Montaigu ; et, sans attendre ma réponse, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

Mylady Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. « Elle l'exhorte à » tenir une conduite qui puisse m'engager à recevoir bientôt sa main. Elle me fait ses compli-» ments, avec une vive impatience, dit-elle, d'em-» brasser, en qualité de nièce, une personne si » vantée (c'est sa flatteuse expression). Elle se » croira honorée de l'occasion de m'obliger. Elle » espère que la cérémonie ne sera pas différée trop » long-temps, parce que cette heureuse conclusion » sera pour elle, pour mylord M..... et pour my-» lady Sadleir, un témoignage sûr du mérite et des » bonnes dispositions de leur neveu.

» Elle assure qu'elle a toujours pris un vif intérêt » aux peines que j'ai essuyées à son occasion; qu'il » seroit le plus ingrat de tous les hommes, s'il ne

» s'efforçoit pas de m'en dédommager; qu'elle regarde comme un devoir, pour toute leur famille, » de suppléer à la mienne; et que, de sa part, elle » ne me laissera rien à désirer. Le traitement que » j'ai reçu de tous mes proches seroit plus surprenant, lui fait-elle observer, sur-tout avec tous les » avantages qu'il possède du côté de la nature et de » la fortune, s'il ne falloit l'attribuer à ses propres » négligences; mais, à-présent qu'il est le maître » d'établir à jamais son caractère, elle se flatte qu'il » convaincra les Harloves qu'on avoit jugé plus mal » de lui qu'il ne le mérite; ce qu'elle demande au » ciel pour son honneur et pour celui de leur maison. Enfin, elle souhaite d'être informée de notre » mariage, immédiatement après la cérémonie, » pour être des premières et des plus ardentes à » m'en féliciter ».

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration; quoique j'eusse pu m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où miss Montaigu le félicite « d'avoir obtenu » *la confiance d'une si admirable personne* ». Tels sont ses termes. Ma confiance, chère miss Howe! Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité. Vous voyez que miss Montaigu, et toute sa famille, sans doute, jugent du-moins ma démarche

fort extraordinaire. « Elle souhaite aussi que la cé-
» rémonie soit bientôt célébrée; et c'est le vœu,
» dit-elle, de mylord M...., de ses tantes, de sa
» sœur, et de tous ceux qui veulent du bien à leur
» famille. Après cet heureux jour, elle se propose
» de se rendre auprès de moi, pour grossir mon
» cortége. Mylord M.... s'y rendra lui-même, s'il
» est un peu soulagé de sa goutte. Ensuite il nous
» abandonnera un de ses trois châteaux, où nous
» serons libres de nous établir, si nous n'avons pas
» d'autres vues ».

Miss Montaigu ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à Saint-Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenue quelque temps renfermée. Il m'avoit dit aussi que mylord M.... étoit attaqué de la goutte; ce qui se trouve confirmé par la lettre de sa cousine.

Vous ne douterez pas, ma chère, que ces deux lettres ne m'ayent causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur mon visage, et j'ai remarqué à mon tour qu'il s'en applaudissoit. Cependant, je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez mylady Lawrance, sur le seul témoignage des sentiments de cette dame, tel que je l'ai vu dans sa

lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du-moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connoît si bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, Monsieur, graces à vos arrangements, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter?

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la cour même, si l'on exceptoit les pierreries; et j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire). L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroissois avec autant d'avantage, que si j'avois changé d'habits tous les jours : et puis, ses cousines Montaigu me fourniroient tout ce qui me manque; il alloit écrire à miss Charlotte, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits

pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés? Assurément, monsieur Lovelace, vous me croyez trop de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, et pour y acheter des habits?

Peut-être oui, si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre les coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes désirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes désirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits; parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, et le réduisant au simple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, Monsieur,

que je ne veux point de procès avec mon père? Croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du-moins lorsque j'aurai le pouvoir de les observer? Comment pourrois-je m'établir dans ma terre, sans employer les formalités de la justice, et sans l'assistance de mes curateurs? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures, il faudroit plus de temps que les circonstances ne m'en accordent : et ce qui m'est nécessaire à-présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que, par diverses raisons qu'il m'avoit représentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance étoit de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire qu'il se flattoit de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné; d'autant plus qu'assurément j'apportois assez de soin à lui fermer ma porte : quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée sans se sentir meilleur, et sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

Des soins à vous fermer ma porte! ai-je répété. J'espère, Monsieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, si je prétends qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'es-

père que, toute novice que vous m'avez trouvée sur le point capital, vous ne me croyez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégants discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites; et que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous moments, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, monsieur Lovelace, ai-je continué, pourquoi je désire si ardemment votre absence; c'est pour faire connoître au public que je suis indépendante de vous, et dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, et de toutes les ouvertures que je puis recevoir; sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches et dans mes résolutions. Mes amis savent que le testament de mon grand-père m'autorise à disposer de ma terre et de ma part des effets, d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aye pas la disposition absolue. Cette considération pourra

m'attirer quelques égards, lorsque leur première chaleur sera refroidie, et qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses désirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité et l'honneur faisoient le fondement de son repos! Et si le ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses parents l'ayant toujours pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux : et comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur son consentement pour ce qu'il paroissoit approuver, et que je me croyois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation, et quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée : Londres étoit un lieu tout à-fait étranger pour moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit

bien des choses, sinon pour la connoissance, du-moins pour la pratique de quantité de bienséances qui me paroissoient indispensables dans le caractère d'un homme de naissance et d'éducation.

Il se regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée; et son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, Mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, monsieur Lovelace. Je suis persuadée qu'avec un peu de discernement, il n'y a point de femme qui, vous connoissant comme je fais à-présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge, comme moi, que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès et par saillies, qui n'ont pas leur source en vous-même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il étoit à demi-fâché.

J'ai continué : En-vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli qu'on devoit l'at-

tendre de vos talents et des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude et de votre ambition.

Je n'aurois pas si tôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très-grave; mais il m'a interrompue : Mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable et plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir librement son ame. Ayez la bonté de revenir au sujet que vous avez quitté; et, dans un autre temps, j'embrasserai volontiers ma correction de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réformation, monsieur Lovelace, et c'est une confession de vos erreurs : mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir

à relever vos défauts. Dans la situation où je suis, il seroit à souhaiter pour vous et pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croye sérieusement attachée à mes propres devoirs?

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aye quelque chose à souffrir, je ne désirerois pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-dessus de mon sexe, et même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu?

Ensuite, reprenant notre premier sujet : Vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil : je ne désire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidèle Hannah près de vous; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame Howe, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, et je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. Morden, votre cousin et votre

curateur? Je vous offre des commodités pour ce voyage; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. Miss Charlotte ou miss Patty saisiront volontiers l'occasion de voir la France et l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte; déguisé, si vous le souhaitez; couvert de votre livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion : mais qu'ayant écrit à ma sœur et à ma tante Hervey, leur réponse, si j'en recevois quelqu'une, pourroit servir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particulièrement la proposition qui regardoit M. Morden; et que, si je la goûtois assez pour la communiquer à miss Howe, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est sorti respectueusement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroissoit inutile de vous consulter; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné; que, dans la supposition même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirois point qu'il m'accompagnât sous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie; et que d'ailleurs ce seroit la même chose aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première lettre.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE à Miss HOWE.

M. LOVELACE m'a dit que, dans l'incertitude de ma résolution sur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelque autre ouverture qui fût capable de me plaire, et de me convaincre du-moins qu'il préféroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même pour chercher Hannah, et me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes Sorlings, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah, et de me l'envoyer aussitôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Feroit-il si mal de se rendre chez miss Howe, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme-de-chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre mère, depuis la démarche dans laquelle tout le monde sup-

pose que je me suis engagée volontairement, m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que madame Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, et sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il souhaitoit que le même homme, qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon père et de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystère.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Mon oncle Antonin, j'osois le dire, ne se seroit pas porté de lui-même à prévenir madame Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine Charlotte Montaigu, et prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien-aise, auparavant, de voir si mes amis m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie et d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches seroient encore plus exactes parmi les chanoines, et dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé

si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me souviens, ma chère, que, dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici, me faisant assez connoître que ce n'étoit pas son dessein; et la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu, devant me persuader qu'il y sera fidèle aussitôt que j'aurai changé de demeure; sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode; je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vu de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussitôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos désirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plus tôt; et, saisissant ma main: Ecrirai-je, Mademoiselle? Ferai-je

partir quelqu'un? Irai-je moi-même vous chercher cette excellente femme?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parens; et que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma mère, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah! chère Clarisse! s'est-il écrié assez généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point! Je ferai, pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faire vous-même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis; que, dans l'intervalle, je ne voulois ruiner personne dans leur esprit, sur-tout madame Norton, dont la médiation et le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mère; et que, d'ailleurs, cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal-à-propos aux libéralités d'autrui.

Mal-à-propos! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il

pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir? Madame Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chère amie, qu'un homme qui pense si bien puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talents par ses actions? N'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage?

Permettez, Monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mélange qui règne dans vos sentiments! Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvements, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se sont élevées dans votre esprit, où, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la légèreté doit avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujet, je ne vois aucune résolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, Mademoiselle, je m'efforçois seulement de trouver, s'il m'eût été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais puisque je n'ai pas

le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer; et dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race : et tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires, n'est jamais un secret entre eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, monsieur Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres?

Je le regardois avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres; parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A-présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible et contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoissoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A-la-vérité son ami Belford avoit un très-bel appartement près de Soho *, chez une dame de vertu et d'honneur, qui étoit de ses parentes. Comme M. Belford passoit une partie de son temps à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, et tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, et que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres; et qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de la plus noire et de la plus ingrate bassesse.

---

* Place de Londres.

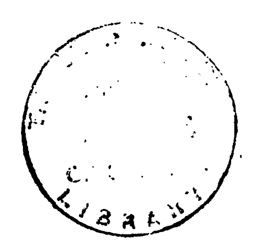
Mais son caractère, ses principes sont si équivoques! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle. Et puis, ma chère, je n'ai plus à-présent de gardien! je n'ai plus de père ni de mère! Il ne me reste que la pitié du ciel et ma vigilance : et je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution : mais remettons cette matière à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-temps. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit; et je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelque endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire; et je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil, que je n'en ai goûté depuis long-temps.

Clarisse Harlove.



LETTRE CXX.

Miss Clarisse Harlove *à miss* Howe.

Lundi matin, 17 avril.

Quoiqu'il fût hier assez tard, lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-temps les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le sommeil et moi : en vain je lui fais ma cour pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au château d'Harlove; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frère et ma sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. Lovelace, qui est comme moi dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le sujet qui nous avoit occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, Mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous assurer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A-la-vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, et sur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il répliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'achetterois leur fidélité à toute sorte de prix; et ces gens-là ne se mènent que par l'intérêt.

Les gens d'affaire de ma famille, lui ai-je dit, seront sans doute les premiers qu'elle employera pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-temps sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé M. Doleman, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre

chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger, par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire; et, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussitôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce M. Doleman et nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à-moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, Dimanche, Lundi.

IL commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière lettre de miss Clarisse. Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le château de Médian, en allant à celui de Hall (car il avoue qu'il n'a point été à Windsor), il y a trouvé des lettres de sa tante et de sa cousine, que madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'est expliqué avec cette femme sur la conversation qu'elle avoit eue dans la chaise, avec miss Clarisse; la manière dont il lui a parlé de sa passion et de ses vues honorables, l'a portée à écrire

à sa sœur Sorlings la lettre qu'on a lue en substance dans celle de miss Clarisse à miss Howe. Il continue dans ces termes :

Je l'avois laissée de si bonne humeur à mon départ, que j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, et de reconnoître à la rougeur de ses beaux yeux qu'elle avoit pleuré. Mais lorsque j'ai su qu'il lui étoit venu des lettres de miss Howe, j'ai compris facilement que ce petit diable l'avoit irritée contre moi. J'ai senti naître une vive curiosité de découvrir le sujet de leur commerce. Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré me ruineroit sans ressource. Cependant je ne puis penser, sans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui se passe entr'elle et moi; tandis que je suis sous le même toit, et dans une réserve qui me dérobe le fond d'une correspondance, nuisible peut-être à tous mes desseins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un si grand mal à casser la tête au messager, lorsqu'il est chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de miss Howe? Entreprendre de le corrompre et n'y pas réussir, ce seroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, et si tranquille dans son état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger et pour boire, il n'aspire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre

un misérable, qui est sans désirs et sans ambition? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, et cette moitié de vie n'est pour lui qu'un fardeau. Si je le tuois, serois-je responsable d'une vie entière? Un ministre d'Etat ne le marchanderoit pas tant. Mais laissons-le vivre. Tu sais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur, qui sert à montrer mon talent pour l'invention, et qu'il dépendroit de moi d'être méchant, si je le voulois.

Il rappelle ici diverses expressions de miss Clarisse, qui ont vivement piqué son orgueil, avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, sur-tout celle d'emprunter une servante de miss Howe jusqu'à l'arrivée d'Hannah. Il continue :

Tu vois, Belford, combien ma charmante est éloignée de croire que miss Howe même n'est qu'une marionnette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper deux femmes de cette espèce, qui s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil et la malignité des pères et des mères à leur donner le mouvement qu'il me plaît; et les jouer, en un mot, tandis qu'elles croyent me mortifier beaucoup; quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frère n'a pas de part au ressentiment de madame Howe, me

hommes; après quoi l'heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnue sanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déesse me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'est un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque sujet d'alarme. Madame Osgood est une femme trop vertueuse, et qui seroit bientôt son amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr et les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en haut, est en droit de dire alors; Ho, ho! charmante, par quel hazard êtes-vous là?

Lundi 17 avril.

Il m'arrive à l'instant de nouveaux avis de mon honnête Joseph. Tu sais l'aventure de la pauvre miss Betterton de Nottingham. James Harlove travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les Harloves du monde n'ont rien épargné, depuis quelque temps, pour approfondir la vérité de cette histoire : mais les insensés sont enfin

résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de James un esprit rusé et un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage; car je suppose que ma belle tend à m'éloigner d'elle, aussitôt que nous serons à Londres. Je te communiquerai, lorsqu'il en sera temps, la lettre de Joseph et celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'est assez, avec ton ami, pour le faire avorter et retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux. Mais je sais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ah, Belford! Belford! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche!

LOVELACE.

LETTRE CXXII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

(En réponse à ses deux dernières.)

Mardi 18 avril.

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle Antonin a non-seulement confirmé ma mère dans son opposition à notre corres-

pondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avez beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, et de continuer néanmoins plutôt que de recommencer, quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est certain qu'il en est plus respectueux; et vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolents lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, bon et grave monsieur Hickman, un peu plus de distance, je vous en supplie. Vous m'avez élevé un autel, et j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterois M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; et je vous avouerai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que, de la part des hommes, la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins, dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais, en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mélange d'insolence pour se

soutenir dans notre estime, lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est-à-dire une passion sans épines, en d'autres termes, une *passion sans passion*, ressemble à ces ruisseaux dormants où l'on n'apercevroit pas le mouvement d'une paille; de sorte qu'un peu de crainte, et même de haîne, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentiments tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli et le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoît du sens et du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, et de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de *non-résistance* qui différera peu de la soumission qu'un mari tyran peut désirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros, à l'égard de leurs héroïnes, porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampants et à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs et des révérences; et je suis si peu touchée de ses sots dis-

cours, que souvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon clavecin. Au contraire, Lovelace sait tenir la balle en l'air; et son adroite vivacité dans la conversation, est un jeu continuel de raquettes.

Vos disputes et vos réconciliations fréquentes, vérifient cette observation. Je crois réellement que si M. Hickman avoit eu l'art de soutenir mon attention, à la manière de votre Lovelace, je serois déjà sa femme. Mais il devoit commencer sur ce ton; car il est trop tard à-présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de faire le nigaud jusqu'au jour de notre mariage; et, ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho: pauvre Hickman! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante et de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pièces si intéressantes, et qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix

dans l'occasion : et concluez de là que le sujet de colère étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférents ; mais elle suffit, aux miens, pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la lettre de madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, et sur-tout pour madame Norton, sont d'agréables contrepoids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne sais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les dames lui écrivent ; d'autant plus que, les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille désire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, et de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais, au fond, ma chère, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter

(car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, et tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi : « Une femme, m'a-t-il dit un jour, qui se » propose tôt ou tard de faire tomber son choix » sur un homme, doit faire connoître, pour son » propre intérêt, qu'elle distingue son adorateur » de la troupe commune ».

Vous rapporterai-je de lui une autre belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours? « Il se donnoit au » diable, malgré le peu de délicatesse qu'on lui » supposoit, s'il prenoit pour sa femme la première » princesse de l'univers, qui balanceroit une mi- » nute entre un empereur et lui ».

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre père que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de vos proches, si votre réputation demeure sans

tache pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle Antonin tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais, jusqu'à présent, votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le *harangueur* est méprisé, et n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous apercevrez même que ma lettre est pliée et chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mère m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer par ce récit.... Mais en vérité.... Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille est retenue depuis quinze jours par un rhumatisme, qui ne lui permet pas de se remuer sans douleur. Elle a fondu en larmes, lorsque je lui ai fait déclarer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se croit doublement malheureuse, de ne pouvoir rejoindre une maîtresse si chère. Si ma mère avoit répondu à mes désirs, M. Lovelace n'auroit pas été le premier qui vous eût proposé ma Kitty, en attendant Hannah. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des étrangers, et de n'avoir que des étrangers pour nous servir. Mais votre bonté vous fera des domestiques fidèles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant,

du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposiez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mère (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre première lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-la, je vous prie, et celles qui la suivront, jusqu'à nouvel avis, *à M. Hickman, dans sa propre maison.* Il vous est entièrement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité et des préventions de ma mère. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veille sur vous, et qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être! c'est le vœu continuel de votre fidèle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mercredi au soir 19 avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chère amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination

les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez *un joli débat*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mère ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mère sache les bontés que vous avez pour moi! Dites, au contraire, qu'elle doit les savoir, si je les accepte, et si sa curiosité vous presse là-dessus. Voudriez-vous mentir ou la tromper? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chère, mais je sais.... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche! que tu me coûtes déjà de regrets! Pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas! la mienne est entièrement abattue.

Il est malheureux pour moi que ma digne Hannah ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chère miss Howe, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, et que vous m'accuseriez de fierté si je refusois absolument vos offres, ayez la

bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation que les parents de M. Lovelace n'ayent pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naissance et de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel! Ah! ma chère, quelle cruauté de supposer.... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume et ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible frère; je reconnois ses barbares soupçons. Que le ciel lui pardonne! c'est la prière d'une sœur outragée.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi 20 avril.

LE courrier de M. Lovelace est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches,

et qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné sa lettre, après l'avoir lue; et comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croyent déjà mariés.

A M. Lovelace.

Mercredi soir 19 avril.

« Monsieur et cher ami,

« J'apprends avec une joie extrême que nous
» vous reverrons bientôt à la ville, après une si
» longue absence. Votre retour sera plus agréable
» encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le
» publie, que vous soyez actuellement marié avec
» la belle dame dont nous vous avons entendu
» parler avec tant d'éloges. Madame Doleman et
» ma sœur prennent beaucoup de part à votre
» satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances,
» si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque
» temps à la ville, pour trouver un peu de soula-
» gement à mes anciennes infirmités, et je suis ac-
» tuellement dans les remèdes : ce qui ne m'a point
» empêché de faire les recherches que vous dési-
» rez. Voici le résultat de mes soins.

» Vous pouvez avoir un premier étage, fort

» bien meublé, chez un mercier, rue de Belford;
» avec les commodités qu'il vous plaira pour des
» domestiques, soit par mois, soit par quartier.

» Madame Doleman a vu plusieurs logements
» dans la rue de Norfolk, et d'autres dans celle de
» Cecil; mais quoique la vue de la Tamise et des
» collines de Surrey rende ces deux rues très-
» agréables, je suppose qu'elles sont trop proches
» de la Cité.

» Les propriétaires de la rue de Norfolk ne vou-
» droient pas louer moins que la moitié de leurs
» maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne
» demandez; et je m'imagine que vous ne pensez
» point à conserver un appartement garni, après
» la déclaration de votre mariage.

» Celui de la rue de Cecil est propre et com-
» mode. La propriétaire est une veuve, de fort
» bonne réputation; mais elle demande qu'on s'en-
» gage pour une année.

» Vous pourriez être fort bien dans la rue de
» Douvres, chez la veuve d'un officier des Gardes,
» qui, étant mort peu de temps après avoir acheté
» sa commission, à laquelle il avoit employé la meil-
» leure partie de son bien, a laissé sa femme dans la
» nécessité de louer des appartements pour vivre.
» Cette raison peut faire une difficulté : mais on
» m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui
» ne soient d'un nom et d'un caractère connus. Elle

» a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une
» de l'autre par un passage qui leur sert de cour com-
» mune. La maison intérieure est la plus jolie et la
» mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage
» d'une fort belle chambre sur le devant, si vous
» voulez avoir une vue sur la rue. Derrière la mai-
» son intérieure est un petit jardin, où la vieille
» dame a déployé son imagination dans un grand
» nombre de figures et de vases dont elle a pris
» plaisir à l'orner.

» Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous
» plaire, mes informations ont été fort exactes. L'ap-
» partement qui se trouve à louer est dans la mai-
» son intérieure. Il est composé d'une salle à manger,
» deux salles de compagnie, deux ou trois cham-
» bres de lit, avec leurs garde-robes, et d'un fort joli
» cabinet dont la vue donne sur le petit jardin. Tout
» est fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité,
» avec sa femme et une jeune fille à marier, est le
» dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu,
» pour aller prendre possession d'un bénéfice con-
» sidérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne
» l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais
» qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit de-
» meuré deux ans, et qu'il ne l'avoit quitté qu'à re-
» gret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses
» locataires; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus
» long-temps qu'ils ne se l'étoient proposé.

» J'ai eu quelque connoissance du mari, qui avoit » la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'est » la première fois que j'aye vu sa veuve. Je lui trouve » l'air un peu mâle, et quelque chose de rude dans » le regard. Mais, en observant ses manières et ses » attentions pour deux jeunes personnes fort agréa- » bles, qui sont les nièces de son mari et qui se » louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer son » embonpoint qu'à sa bonne humeur; car il est rare » que les personnes hargneuses soient fort grasses. » Elle est respectée dans le quartier; et j'ai appris » qu'elle voit fort bonne compagnie.

» Si cette description, ou celle des autres loge- » ments que j'ai nommés, ne convient pas à ma- » dame Lovelace, elle sera libre de n'y pas demeurer » long-temps et de ne s'en rapporter qu'à son propre » choix. La veuve consent à louer par mois, et à » ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle » ne s'embarrasse pas des termes, dit-elle; et ce » qu'elle voudroit savoir uniquement, c'est ce qu'il » faudra fournir à madame votre épouse, et quelle » sera la conduite de ses gens ou des vôtres; parce » que l'expérience lui apprend que les domestiques » sont ordinairement plus difficiles que les maîtres. » Madame Lovelace aura la liberté de manger à » table d'hôte, ou de se faire servir chez elle.

» Comme nous vous supposons mariés, et peut- » être obligés, par des querelles de famille, à ne pas

» divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne » seroit pas mal-à-propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoique sans l'assurer de » rien; et je lui ai demandé si, dans cette supposi- » tion, elle pouvoit vous loger aussi, vous et vos » domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit » facilement, et qu'elle le souhaitoit beaucoup; » parce que la circonstance d'une femme seule, » lorsque les témoignages n'étoient pas aussi cer- » tains qu'ils le sont ici, étoit ordinairement pour » elle un sujet d'exception.

» Si vous n'approuvez aucun de ces logements, » il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de » beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, sur- » tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, » sa sœur et moi, nous vous offrons, dans notre » maison d'Uxbridge, toutes les commodités qui » dépendront de nous, et pour votre chère moitié » et pour vous-même, si vous jouissez du bonheur » que nous vous désirons, en attendant que vous » soyez parfaitement établis.

» Je ne dois pas oublier que l'appartement du » mercier, dans la rue de Cecil, et celui de la » veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts » en avertissant la veille. Ne doutez pas, Monsieur » et cher ami, du zèle et de l'affection avec lesquels » je suis, etc.

» Tho. Doleman ».

Vous jugerez aisément, ma chère, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logements je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolk, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est-à-dire parce qu'il est proche de la Cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; et je ne sais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les fauxbourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue Cecil; ensuite pour celui du mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; et lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de Douvres, il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode, et le plus convenable à mon goût; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve; et sur-le-champ il a marqué ma résolution à M. Doleman, avec des remercîments de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beau-

coup d'usage, si je passe quelque temps chez la veuve) et une chambre de domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme-de-chambre, jusqu'à ce que Hannah soit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré; et vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoye sous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, et de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rappeler cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence, aux yeux de la veuve et de ses deux nièces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée; sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte si tôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des étrangers. Il m'a conseillé

de prendre, pour quelque temps, une des deux servantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville; sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de madame Sorlings et ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, et que l'absence d'un domestique ne pouvoit causer que de l'embarras dans une ferme; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserois pas si tôt à me procurer ces amusements, et que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A-présent, ma chère, de peur que, dans une situation aussi variable que la mienne, il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais observer plus que jamais la conduite et les sentiments de mon guide.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXV.

M. Lovelace à M. Belford.

Jeudi 20 avril.

Il commence par communiquer à son ami la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de miss Clarisse, et la réponse qu'il a reçue, etc.; ensuite il s'applaudit de son projet.

Tu connois la veuve, tu connois ses nièces, tu connois le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman? Il prévient toutes les objections; il pourvoit à tous les accidents. Chaque mot est une ruse à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de sourire, en voyant ma charmante, qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, et qui pèse les différentes propositions, comme si son dessein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues? Que dis-tu de cette chère friponne, qui me regarde avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puisse s'aider à lire dans mon cœur? Le puits est trop profond pour être pénétré par ses regards; c'est de quoi je puis l'assurer, quand ils seroient aussi perçants qu'un rayon du soleil.

Nulle confiance en moi, ma belle? Il est donc clair que vous n'en avez aucune? Si j'étois porté à changer de dispositions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuse confiance à mon honneur? Oh bien, il ne sera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer soit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante, qui, dans la satisfaction qu'elle ressent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à sa chère miss Howe! Sottes petites coquines! Pourquoi se fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques, et de leur donner la prudence de leurs grand'mères? Alors, sans doute, elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Cassandres, et prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, aussitôt qu'un jeune et hardi libertin, tel que moi, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce rusé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? Tu ne le devineras jamais. Ainsi, pour t'en épargner l'embarras, suppose que quelque officieuse personne (miss Howe est fine et active comme le Diable) prenne la peine d'aller aux in-

formations, pour s'assurer des caractères. Lorsque, dans cette rue, on ne trouvera, ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'aperçoive de la tromperie, et que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruse; ou nous serons déjà si bien ensemble, qu'elle prendra tout de bonne grace; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à son amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette réponse à ma lettre... Est-il si difficile de t'imaginer que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi, qui con-

nois si bien la ville, je lui ai envoyé son modèle et je ne lui ai laissé que le soin de transcrire?

Que dis-tu de moi, Belford?

Et si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission; et que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoît mon estime pour toi; que diras-tu d'elle?

C'est à-présent que je vois bien loin devant moi, et que j'ai du loisir de reste. Conviens que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit du sommet de ma gloire et de mon excellence! Ne t'étonne pas que je te méprise sincèrement; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même, sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte tirer un bon parti du mariage prétendu dont on me félicite. Mais je ne veux pas te communiquer à-la-fois toutes mes vues. D'ailleurs cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée. Un général, qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sinclair; entends-tu, Belford? Oui, Sinclair, je le répète : et garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits et l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Ecosse. Son mari le colonel (grave cela aussi dans ta mémoire) étoit

un Ecossois, honnête homme, et brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de serments et de protestations, qui n'ont été inventés que pour y suppléer; sur-tout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit défiant.

Tu tomberois d'admiration, si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante, la plupart, de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile; et tu sais que les dames de cette maison ne sont pas mal versées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma belle. Il faut laisser quelque chose aux soins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a secondé à merveille dans une infinité d'autres entreprises, et qui se croiroit offensée si je paroissois me défier de son habileté.

LOVELACE.

LETTRE CXXVI.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mercredi 19 avril.

Il m'est venu des lumières qu'il est important de vous communiquer. Votre frère ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite, et de vous faire enlever. Un de ses amis, capitaine de vaisseau, entreprend de vous prendre à bord, et de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maisons de M. James Harlove.

Ils ont l'esprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'enlèvement, que vous soyez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même-temps, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, et de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croyent capable de le conduire au supplice, ou du-moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles sont très-récentes. Miss Arabelle

les a dites en confidence, et d'un air de triomphe, à miss Loyd, qui est à-présent sa favorite, quoiqu'aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Loyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit, et m'a permis de vous en informer secrettement. Cependant, ni elle, ni moi, nous ne serions peut-être pas fâchées que M. Lovelave fût pendu par les bonnes voies; c'est-à-dire, ma chère, si vous n'y mettiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit balotté par deux esprits violents; et beaucoup moins, que vous soyez saisie et bientôt exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables, qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout; mais sans nommer miss Loyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret, et ne tardera-t-il point à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion le ménagement d'une affaire si délicate. Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat et du viol.

Hannah est pénétrée de reconnoissance pour votre présent; elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de M. Lovelace.

Je suis extrêmement contente de M. Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaisir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familières; et le silence les accompagne si parfaitement, qu'elles ne se découvrent que par la reconnoissance de ceux qui en sont l'objet. Il est quelquefois mon aumônier; et je crois qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités. Mais le temps de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame; et l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chère, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'apercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe; et plus sot encore, de ne pas comprendre que, dans ses vues, il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts et nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chère, est allié si étroitement avec le cœur! et tous deux sont ennemis si

déclarés du jugement! Quelle union mal assortie que celle de l'esprit et du corps! Tous les sens, comme la famille des Harloves, sont ligués contre ce qui devroit les animer et faire leur honneur, si l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoye quarante-huit guinées. Je fixe la somme pour vous obliger, parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre Hannah, *je reconnois* que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au-devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ai dit que je possède le double de cette somme, et que ma mère ne m'en connoît que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reste? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront, pour des messages, pour des informations et d'autres occurrences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté aussi abattue que vous le dites, et qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma mère, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas se souvenir du-moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon père. Il faut

qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher père, pour en conserver si long-temps la mémoire, tandis que toutes les marques de tendresse et d'affection paroissent oubliées. D'autres filles seroient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une mère, qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses enfants, et qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusable par la tendre affection que je portois à mon père, et par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les pères; et peut-être n'auroit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mère et la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux, d'ailleurs, avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mère, qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que, pour empêcher les partages d'affection dans leurs enfants, les pères et les mères devroient éviter, sur toutes choses, ces que-

relles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si chères, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend, après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez donc, ma chère, que j'ai été.... pour ainsi dire.... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mère a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, et que j'ai déchirée et jetée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je sais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous, par conséquent, la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques moments après. Je ne voulus pas le voir. Je suis, ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très-humble serviteur. C'est ce que je déclarai à ma mère. Quelles autres armes que du chagrin et de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne seroit pas pardonnable de penser même à lever le petit doigt!

Elle me dit, en style d'Harlove, qu'elle vouloit être obéie; et que la maison seroit fermée à M. Hick-

man même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avoit défendue.

Pauvre Hickman! son rôle est assez bizarre entre la mère et la fille. Mais il sait qu'il est sûr de ma mère, et qu'il ne l'est pas de moi. Ainsi son embarras n'est pas grand à choisir, quand il ne seroit pas porté d'inclination à vous rendre service.

Je m'enfermai pendant tout le jour; et le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solennel de descendre pour le souper. Je descendis; mais environnée du nuage le plus épais. Oui et non, furent les seules réponses que je fis assez long-temps. Cette conduite, me dit ma mère, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provoquée à me donner un coup sur la main. Elle étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choses l'une; ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choses également impossibles; et qu'il convenoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination d'abandonner une amie dans l'infortune.... sur-tout pour satisfaire des ames basses et cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir et de l'obéissance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur, avoit causé toutes vos disgraces; que si elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du-moins d'entretenir des amitiés, particulièrement avec une personne dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres temps, d'avoir obtenu l'estime et la confiance; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, et qu'ils pouvoient tous s'accorder; qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie; et que je n'aurois pas dû m'attendre qu'à mon âge on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'étoit question que d'une femme, et que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes, qui, suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit son Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous et de moi, qui pouvoit lui répondre des suites de notre correspondance?

Ainsi, ma chère, vous voyez que l'intérêt de

M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir nos lettres à ma mère, si je n'étois persuadée que votre plume et la mienne en seroient moins libres; et si je ne la voyois si attachée au parti contraire, que ses raisonnements, ses censures, ses inductions et ses interprétations deviendroient un sujet perpétuel de difficultés et de nouveaux débats. D'ailleurs, je ne serois pas bien aise qu'elle sût comment votre rusé monstre a joué une personne d'un mérite si supérieur au sien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services; et ma dernière lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il soit si bien avec ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous et pour moi. Il a *eu la bonté* de me dire (et j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que, non-seulement *il approuvoit* notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; et que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations et mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plu, et c'est un grand bonheur pour lui, sans quoi je serois entré en

compte sur le terme d'*approuver*, et je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chère, ce que c'est que cette race d'hommes : vous ne leur avez pas plus tôt accordé l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions, dans lequel est renfermé apparemment celui de les désapprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma mère combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, et combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle sait, dit-elle, et son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation qu'en retournant au château de Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chère, dans l'opinion de ma mère.

Je suppose que votre première lettre, adressée à M. Hickman, me viendra de Londres.

Votre honneur et votre sûreté sont l'unique objet de mes prières.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent être leurs

vues. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de temps, et je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardents services. Adieu, ma très-chère et mon unique amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi 20 avril.

JE me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressants intérêts ne me laissoient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots, à ma chère amie, combien je suis éloignée d'approuver sa conduite, dans des circonstances où sa générosité l'empêche apparemment de reconnoître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mère m'affligeront beaucoup, et vous voulez que, par conséquent, je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas là, ma chère, ce que vous désiriez

autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre; et lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une désobéissance, dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, et la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance et la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune, et qui croît avec les disgraces de la personne aimée, cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissements ou les conseils de l'amie pour laquelle elle a des sentiments si distingués. Ainsi la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie: elle en demande d'autant moins, que, dans les conjonctures présentes, elle est l'effet d'un désintéressement si absolu, qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Votre humeur chagrine; l'action de déchirer

entre les mains de votre mère une lettre qu'elle avoit droit de lire, et de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ses propres yeux; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, et ce refus, dans la seule vue de mortifier votre mère; pouvez-vous penser, ma chère amie, que toutes ces fautes, qui ne sont pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soyent excusables dans une personne qui est si bien instruite de ses devoirs?

Votre mère étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que, suivant ses idées, j'ai perdu justement son estime? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas, ne s'effacent guère entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle assez pour l'éloigner tout-à-fait de moi?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs; un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même : et quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre mère pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémices?

Quand votre mère voit combien je souffre, dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi, de qui tout le monde avoit de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous? Un mal en attire un autre après soi; et comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption ou de foiblesse? et les censeurs ne penseront-ils pas qu'avec les mêmes motifs et dans les mêmes circonstances, elle seroit capable des mêmes erreurs?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai essuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un espace fort court, de la nécessité qui oblige des parents à veiller sans cesse sur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de sa prudence?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt-un, que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre temps de la vie d'une femme? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes, et que nous devenons l'objet de leurs soins, ou de leurs attaques : et n'est-ce pas dans le même temps que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accom-

pagne presque inséparablement jusqu'à la fin de nos jours?

Ne sommes-nous pas alors en danger, de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe?

Et lorsque nos dangers se multiplient, au-dedans comme au-dehors, nos parents ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille; quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parents, et qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse et des soins qu'ils doivent à leurs enfants?

Il vous paroît dur, ma chère, d'être traitée comme une petite fille! Eh! pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parents de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mère, si votre fille vous avoit refusé ce que votre mère demandoit de vous, et vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire quitter un papier défendu? C'est une grande vérité, comme votre mère vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; et c'est de

sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature), il n'y a point d'âge auquel notre sauve-garde la plus nécessaire et la plus puissante ne soit les ailes de nos parents; pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers et d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre et de nous dévorer, aussitôt qu'ils nous voyent écartées de la vue, c'est-à-dire du soin de nos gardiens et de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée, si votre mère juge néanmoins qu'après ma faute elle soit capable de jeter une tache sur votre réputation, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre est de vous inspirer de l'humeur et de la répugnance à lui obéir?

Je sais, ma chère, qu'en parlant d'*humeur*, et du *nuage épais* que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre, dans vos termes, ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation et

de vos lettres. Mais, en vérité, ma chère amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus, dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre père et votre mère vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquents. Mais votre mère est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entr'elle et M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu, si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mère, lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentiments de respect pour votre père?

Chacun a ses défauts. Quand votre mère auroit tort de rappeler des mécontentements dont le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer, à l'occasion de qui et de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un père et une mère, pour faire vivre et pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

LE sujet que j'ai traité dans ma lettre précédente, ne demande point d'être continué. Je passe, avec plus de plaisir, quoique avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : c'est aux grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence et la gratitude vous en font une loi presque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoissez, est une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-temps, il n'auroit pas trouvé dans moi une avocate, en sa faveur, auprès de ma chère miss Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le temps que j'ai passé chez vous, qu'après une conversation où il avoit fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois; et je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant,

dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à son avantage, et nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chère, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, et qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'est-à-dire, d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets; et, se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne possède point.

Mais, un homme modeste! Ah! ma chère, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, et ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie? Un homme, devant lequel et à qui elle peut ouvrir ses lèvres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse, et qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici! Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste

sur cette matière. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chère, ma très-chère amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, et ce que votre mère même devroit avoir fait! A-la-vérité, je me souviens de vous avoir entendue dire que, comme les différents exercices demandent différents talents, il peut arriver, en matière d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellents ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant et cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts, aime généralement l'emploi de corriger. Le mal est que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique sur autrui plus souvent que sur soi-même.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXIX.

Miss Clarisse Harlove à miss Howe.

Je viens, en peu de mots, ma chère amie, à la défense que vous avez reçue de votre mère. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme à la hâte; parce que, sentant fort bien que mon jugement seroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de me fier à moimême.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, et combien il est obligeant de permettre qu'elle passe par ses mains. Mais ce n'est point assez pour me satisfaire entièrement.

Je suis un fort mauvais casuiste; et le plaisir que je prends à vous écrire peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres désirs. Sans cette crainte, et si je n'appréhendois aussi que la franchise et la bonne foi ne fussent blessées par des évasions, je serois tentée de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conserver une satisfaction si douce, et ne recevoir de vous, suivant les occa-

sions, qu'une réponse passagère, non-seulement sous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, et pour me guider dans mes doutes? Ce secours me feroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injustice de mes censeurs, malgré toutes les nouvelles disgraces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse, si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chère, je ne sais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui je pusse envoyer mes lettres. Vous m'avez entendue relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive : actions, pensées, je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style et qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion; ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vues qui ne valent pas toujours les premières : mais lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action ou la résolution demeure comme devant moi,

pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même, et qui, étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite et comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, si je le puis sans offense; d'autant plus qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant j'ai quelque objet en vue, quelque amie à qui je désire de plaire.

Mais quoi! si votre mère permet notre correspondance, à condition que nos lettres lui soient communiquées, et si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle manière j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurois pas plus tôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mère et à tous mes amis. Mon propre honneur et leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais, si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, et les artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mère vous a fait entendre que

mes amis insisteroient sur un retour pur et simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon frère s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'asile et de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques : et je jetterois plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mère consente à recevoir nos communications en confidence, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haîne et son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; et si, dans la suite, je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne et des vôtres et des siens.

Quand vous craignez de l'appesantissement pour mon esprit et pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un et l'autre sont déjà fort appesantis : et vous jugez trop mal de votre mère,

si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter, ni vous, ni moi, que, livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Ma charité s'étend encore plus loin ; car je suis quelquefois portée à croire que, si mon frère et ma sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit de mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourroient, sinon désirer ma réconciliation, du-moins ne pas s'opposer à ma grace ; surtout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurois pas d'éloignement si j'étois tout-à-fait libre, et dans l'indépendance que je désire. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions mondaines, et au legs de mon grand-père, qu'autant que ces avantages me mettoient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chère amie, si votre mère veut permettre notre correspondance, en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition même, quelle sordide amitié seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre; c'est-à-dire sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, et sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnoissance; en partant de ce principe, qu'il est plus doux et plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure et aux railleries du public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies, ni mes fautes.

Clarisse Harlove.

P. S. Je m'étois proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, et votre réponse, qui contiendra, s'il vous plaît, vos avis, et la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas! je crains beaucoup qu'un des

malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, et de m'écarter, en un mot, du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, et pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correspondance, que s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas longtemps sans m'en repentir, et je m'efforcerois de regagner le terrein que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première lettre, qui est déjà commencée; mais trouvant une occasion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir seule.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXX.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Vendredi matin, 21 avril.

Ma mère refuse d'accepter votre condition, chère amie. Je la lui ai proposée comme de moi; mais les Harloves (pardonnez l'expression) possèdent absolument son esprit. C'est un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille : elle me défie de la surprendre.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous regarde, elle et moi; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement : c'est une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remercîments sincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres, que je me propose de relire attentivement lorsque ma bile sera prête à s'échauffer. Je ne vous dissimule point que j'ai un peu regimbé à la première lecture; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous, s'il est possible, ma tendresse et ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette lettre et dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, et à quelques petites réflexions que je ne laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un et l'autre. Vous êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; et moi je tiens qu'un peu de chaleur, juste et bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons et ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une et l'autre se fissent violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que si votre caractère et le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumières et des ombres. La vôtre seroit environnée de tant d'éclat et de gloire, qu'elle éblouiroit à-la-vérité les yeux; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chère, puisse votre douceur ne vous exposer à rien de fâcheux, de la part d'un

monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance sait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractère est moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, si j'avois affaire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chère, est ennemie des déguisements. C'est pour les caractères nobles et ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'est-à-dire celui de blâmer ce qui mérite du blâme, et de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes et de conviction, la honte corrigeroit le monde; et que, dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chère, presqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toutes sortes de fard.

M. Hickman est, à votre avis, un homme modeste; mais la modestie a quelquefois ses inconvénients. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.)

Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence et l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mère, entrant tout-d'un-coup, s'est également aperçue et de la joie qui paroissoit sur son visage, et du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la colère a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colère, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien! M. Hickman, eh bien, Nancy! c'est encore une lettre qu'on a la hardiesse d'apporter et de recevoir! Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras et par ses discours interrompus. Il ne savoit s'il devoit sortir, et me laisser vider la querelle avec ma mère; ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge. Ma mère s'est retirée brusquement; et je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardîment ma mère. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentimens, et du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a re-

jetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au-lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, et qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos reproches, et j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chère, qu'aussi long-temps que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, et que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance; aussi long-temps qu'il me restera dans la mémoire, que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces; aussi long-temps que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous, et que vous leur faites des offres que l'honneur et la raison ne leur permettent pas de refuser; toute la déférence que j'ai pour votre jugement, et pour vos excellentes leçons, qui conviendroient presqu'à tous les cas différents du vôtre,

n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, et que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser que, si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mère ne sera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chère, et je bornerai mes réponses, pendant l'*interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chère; et comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime); cet expédient, dis-je, est un petit piége dans lequel je ne donne pas aisément. L'intention de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules; c'est de quoi je puis vous assurer. Ainsi, votre proposition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je? Je crois que

c'est assez d'honneur pour lui d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche et faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, et la gloire qu'il y attache, et sa diligence, et sa fidélité, et ses inventions pour garder notre secret, et ses excuses, et ses évasions avec ma mère, lorsqu'elle le presse de parler; avec cinquante *et* qu'il aura l'art de coudre ensemble. Ne sera-ce pas d'ailleurs un prétexte pour faire sa cour plus assidûment que jamais *à la charmante* fille *de la bonne* madame Howe?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête à tête avec moi, aussi souvent que je souhaiterois de vous écrire; moi, seulement pour dicter à sa plume; ma mère supposant, dans l'intervalle, que je commence à prendre sérieusement de l'amour pour lui; le rendre maître de mes sentiments, et comme de mon cœur, lorsque je vous écrirois; en vérité, ma chère, il n'en sera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, et de voir son nom sur l'adresse de nos lettres. N'ayez point d'embarras; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, et d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes plumes et que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon temps, voyez-vous; car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas si mon mécontentement ne lui causoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je serois exposée, si je ne le faisois pas quelquefois trembler? Il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins, entre eux, dans l'état d'hostilité. Le loup, qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un poulet qui en becquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginois), que, dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur et je lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution? L'autre devint insolent aussitôt qu'il se vit délivré de son persécuteur, et je le vis becqueter à son tour un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils mériteroient tous d'être étranglés, m'écriai-je; ou plutôt, j'aurois aussi bien fait de pardonner au premier, car je vois que c'est la nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner! Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y garde; vous me fâcherez contre vous : et lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre et fidèle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Vendredi 21 avril.

M. LOVELACE m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçue de son agent. Je lui sais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, et de la traiter, au contraire, avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ; d'autant plus que lui-même il souhaite de-

puis long-temps d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de miss Loyd. Il ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un capitaine de vaisseau, nommé Singleton.

J'ai vu cet homme-là. Il est venu deux fois au château d'Harlove, en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide : et je m'imagine que le projet vient de lui; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres temps, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce Singleton demeure à Leith. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur systême, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; et je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert et si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quittasse en arrivant à Londres, que, dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de miss Howe; et que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre, et qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère, par des voies aussi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propose pas de me jeter officieusement dans leur chemin ; mais s'ils avoient raison de se figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes? et leur courage s'animant pour vous enlever, ne serois-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée?

Grand Dieu! me suis-je écriée, quelles suites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser tromper!

Très-chère Clarisse! a-t-il repris affectueusement, ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la société comme ce frère y paroît résolu; du-moins s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son systême? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer qu'il y a des complots plus noirs et plus violents que les miens; mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en

paroît moins propre à vous alarmer. Je connois parfaitement votre frère. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarrasser et à le confondre; une demi-invention, une présomption complète; sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, et pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir et l'occasion par leur propre folie.

Voilà, Monsieur, une volubilité merveilleuse! Mais tous les esprits violents ne se ressemblent que trop, du-moins dans leurs ressentiments particuliers. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, et n'eût pas sauvé mes parents de l'insulte?

Eh quoi, chère Clarisse! vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité!* Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime et votre affection? Mille pardons, très-chère Cla isse! Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eût jamais pour une femme, je pourrois être indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que vous avez souffert de moi? Quel sujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur et si

peu de confiance? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable : mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le temps, monsieur Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection? C'est une question bien surprenante que la vôtre : si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connoissance! Je puis vous répondre, Monsieur..... et, me sentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de ma main. Il m'a conjuré de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine et les violents projets faisoient la matière de notre délibération.

Je me suis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère Clarisse, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous représenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que, dans cette nouvelle occasion, vous ne prendrez point mon avis pour une offense. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos

proches. Sentez-vous, Mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main, un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire ?*

Quelle idée, ma chère! quelle sorte de récrimination ou de reproche! Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la manière dont celle-ci m'étoit proposée. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décisifs, et le ton si impérieux! J'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras (en vérité, ma chère, il ne connoît pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques moments après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à-demi arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colère et la honte, de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions, tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A-la-fin, mes larmes ont forcé le passage; et je me retirois avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi de l'air néanmoins le plus tendre et le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet : son cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage



Il s'est offert à moy comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère.

Marillier del. — Delignon sculp.

des embarras où l'insensé projet de mon frère m'avoit jetée, pour renouveler sans mon aveu une proposition que j'avois déjà mal reçue, et qui, par cette raison.... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues et de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais, quelqu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée, que, mon cœur se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuse: et faisant réflexion à l'air apprivoisé que j'avois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jeté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment; et, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère et de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, et plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis demeurée la bouche ouverte, et l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joui du spectacle, attendant sans doute que je lui

fisse quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras et cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures..... qui étoient capables d'augmenter les alarmes..... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchissant sur le caractère irréconciliable de mes amis, et sur les malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frère.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; et le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition? Que me restoit-il à faire, si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-temps; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes; et que, par conséquent, il étoit à souhaiter pour moi que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Tout irritée que je pouvois être, il me semble, ma chère, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportements? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme

un peu délicate ne supportera jamais; et son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

« Eh quoi! s'est-il écrié, vous êtes donc résolue,
» Mademoiselle, de me faire connoître jusqu'à la
» fin que je ne dois rien attendre de votre affec-
» tion, tandis qu'il vous restera le moindre espoir
» de renouer, avec mes plus cruels ennemis, au
» prix de mon bonheur, qui sera sans doute votre
» premier sacrifice »?

Ce ton, chère miss Howe, m'a échauffé le sang à mon tour. Cependant j'ai gardé quelques mesures.
« Vous avez vu, lui ai-je dit, combien j'ai été cho-
» quée de la violence de mon frère : vous vous
» trompez beaucoup, monsieur Lovelace, si vous
» croyez m'effrayer assez par la vôtre, pour me
» faire embrasser un parti opposé à vos propres
» conventions ».

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui; et, si je le trouvois digne de quelque bonté, il espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas le seul au monde à qui je refusasse un peu de justice.
« Vous en appelez au futur, lui ai-je répondu : j'y
» appelle aussi, pour la preuve d'un mérite sur le-
» quel vous semblez passer condamnation jusqu'à-
» présent, et qui vous manque en effet ».

J'étois prête encore à me retirer : il m'a conjurée

de l'entendre. Sa résolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidents fâcheux, et de renoncer à toutes les mesures qui pouvoient l'y conduire, quels que fussent les procédés de mon frère, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille, c'est-à-dire qu'il me vît enlever, conduire à bord par ce Singleton? et dans une si funeste extrémité, ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense?

Prendre ma défense, monsieur Lovelace! Je serois donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de cette maison de la veuve, que j'y serois libre et en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la veuve, telle que M. Doleman la représente, c'est-à-dire un édifice intérieur, derrière l'édifice de front, avec un jardin qui en fait l'unique vue, sembloit promettre beaucoup de secret; et que d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui me convînt mieux. Mais, puisque je lui avois demandé son conseil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle Harlove, en qualité d'un de mes curateurs, et d'attendre le succès de ma lettre chez madame Sorlings, où il falloit le prier hardîment d'adresser sa réponse.

Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre. « La substance » de la lettre devoit être, de demander, à titre de » droit, ce qui ne manqueroit pas de m'être refusé » comme une grace; de reconnoître que je m'étois » jetée sous la protection des dames de sa famille, » par l'ordre desquelles et de mylord M..., il paroîtroit s'employer lui-même à mon service; mais d'a- » jouter que c'étoit à des conditions que j'avois ré- » glées, et qui ne m'assujétissoient à rien, pour une » faveur qu'ils auroient accordée, dans les mêmes » circonstances, à toute autre personne de mon » sexe ». Si je ne goûtois pas cette méthode, il se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom : mais (avec ses restrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'osoit toucher si tôt; quoiqu'il espérât que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuse résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, et que je m'attendois à l'exécution de cette promesse : que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit temps d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire; mais que, tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincère, m'a-t-il dit, d'un air plus

pensif. Ce projet de mon frère avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres et sa maison me conviendroient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frère? S'il voyoit qu'il y eût quelque fond à faire sur leur honneur, il pourroit s'absenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui seroit impossible de s'éloigner plus long-temps.

Quoi donc, Monsieur? ai-je interrompu. Votre dessein est-il de prendre un logement dans la même maison?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il connoissoit mes délicatesses, et l'usage d'ailleurs que je voulois faire de son absence. Cependant on faisoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres, mais il pourroit se loger dans l'appartement de son ami Belford, ou se rendre peut-être à Edgware, qui est la maison de campagne du même ami, et revenir chaque jour au matin, jusqu'à ce qu'il eût raison de croire que mon frère eût abandonné son misérable systême.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir pour Londres, lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse!

Je ne puis vous répéter trop souvent, ma chère

amie, combien je suis pénétrée de vos bienfaits, et de cette merveilleuse générosité qui en est la source.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi 21 avril.

L'ÉDITEUR supprime encore dans cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine autour d'un flambeau, avoit failli brûler les ailes de sa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pièges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses projets inutiles; sans avoir conduit l'admirable Clarisse à Londres, et sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à-la-vérité, qu'elle n'a pas eu le temps de s'en-



Il s'est offert a moy comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère !

Marillier del. Delignon sculp.

espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous; et l'on s'empressera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps? Je ne pensois non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute puissante! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui dois succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des serments solennels, par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée et des plus orgueilleux systêmes? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : et je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à-présent), s'il n'étoit question d'une sorte de contention que sa vigilance a fait naître entre nous, et qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu sais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion? Ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot? Une offre prononcée si solennellement, et même à genoux, Belford!

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper

avec toute la facilité que j'aurois pu désirer. Le projet de son frère, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidents qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion ; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu? Regarder notre mariage comme sa seconde ressource ; et me dire, du-moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, et qui est prêt encore à s'exposer au même danger!

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux ; mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin Morden. C'est en lui qu'elle met à-présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux, mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde lettre à la tante Hervey ; et l'on se promettoit une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, si j'avois été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser?... Le diable n'est pas pire. Un galant si timide! Une princesse qui exige des soins si réguliers! Comment s'accorder jamais ensemble ; sur-tout sans le secours d'une obligeante médiation? Il est rare néanmoins, diable! Belford, il est rare qu'un amour si ardent se trouve dans le même cœur avec tant de

résignation. Le véritable amour, j'en suis convaincu à-présent, se borne aux désirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres! Si par hazard le complot de Singleton avoit été de mon invention, je n'aurois pu souhaiter de plus heureux expédient pour hâter son départ. Elle l'avoit différé, je ne saurois deviner pourquoi.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de Joseph Léman, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, et ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison si forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contre elle, et dispose des occasions à mon avantage; quoiqu'elles soient l'unique effet de mon invention supérieure.

LOVELACE.

LETTRE CXXXIII.

Joseph Léman à M. Lovelace.

16 avril.

Il informe M. Lovelace de la persécution à laquelle ses maîtres se préparent contre lui, pour le rapt de miss Betterton, qu'il avoit enlevée à sa famille, et qui, étant morte en couches, avoit laissé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusoit de ne prendre aucun soin. Joseph lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses maîtres donnent le nom d'infâme à cette aventure; mais il espère, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que M. Lovelace a été obligé de quitter le royaume pour se mettre à couvert, et que le désir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M. Solmes auroit souhaité de pouvoir raconter à mademoiselle Clarisse, si elle avoit été disposée à l'écouter.

Il prie M. Lovelace de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger; et, par l'affection qu'il lui porte, il souhaite qu'il ne soit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; et qu'il ait la bonté de se souvenir de lui;

avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la justice.

Il lui marque que le capitaine Singleton est souvent en conférence secrette avec son jeune maître et sa jeune maîtresse, et que son jeune maître a dit, en sa présence, au capitaine, *que son sang bouilloit pour la vengeance;* qu'en même-temps, son jeune maître a fait l'éloge de lui, Joseph, en vantant au capitaine sa fidélité et son entendement. Ensuite il offre ses services à M. Lovelace, pour prévenir les accidents fâcheux, et pour mériter sa protection, dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'*Ours bleu,* dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il : la *jolie ourse,* c'est-à-dire Betty Barnes, lui roule aussi dans la tête. Il espère qu'il pourra l'aimer plus que M. Lovelace ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, et à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*Ours bleu;* comme si elle étoit déjà, dit-il, pour continuer la figure, *au milieu de l'orge et des fèves.* Il demande pardon, là-dessus, pour ce bon mot qui lui échappe; parce que, tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait; et qu'il croit que, sans les histoires que M. Lovelace lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le père et la mère

eussent eu le cœur si dur; quoique M. James et mademoiselle Arabelle ayent beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que M. et madame Harlove ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiselle Clarisse, parce qu'ils croyent que toutes ces histoires sont venues de la bouche du valet-de-chambre de M. Lovelace. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que M. Lovelace ne tue son valet-de-chambre, et lui aussi, pour rejeter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien, dans le fond, de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espère aussi, que si sa très-chère et très-honorée jeune maîtresse, mademoiselle Clarisse, se laissoit aller à mal, M. Lovelace voudra bien se souvenir de l'abreuvoir de l'*Ours bleu* *. Mais il prie le ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espère qu'il aura le temps de se repentir, s'il pêche par ignorance : et puis, M. Lovelace est un homme de grande qualité et de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble et très-fidèle serviteur,

JOSEPH LÉMAN.

---

* Dans la plupart des bourgs d'Angleterre, il y a une sorte de vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.

LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

17 avril.

M. LOVELACE donne carrière, dans cette lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à Joseph l'affaire de miss Betterton, qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune personne, qu'il aimoit aussi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandissement, et qui s'étoit prêté, par cette raison, aux commencements de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au père ni à la fille. Tous les parents, à-la-vérité, auroient voulu qu'elle se fût jointe à eux pour l'attaquer en justice; et c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû sa mort, après avoir refusé d'entrer dans leurs ressentiments. Le petit garçon étoit fort joli, et ne faisoit pas déshonneur à son père. Il l'avoit vu deux fois, à l'insu d'une tante qui en prenoit soin, et son intention étoit de pourvoir à son établissement. Toute cette fa-

mille étoit folle de l'enfant, quoiqu'elle eût la méchanceté de maudire le père.

Il apprend à Joseph quelles sont ses règles en amour : « d'éviter les femmes publiques; de marier » une maîtresse qu'il quitte, avant que d'en prendre » une autre; de mettre la mère à couvert du be» soin, lorsqu'elle a des parents cruels; de prendre » grand soin d'elle dans ses couches; de pourvoir » à la fortune du petit, suivant la condition de la » mère; et de prendre le deuil pour elle, si elle » meurt en travail. Il défie Joseph de trouver quel» qu'un qui s'acquitte de ces devoirs avec plus » d'honneur. Est-il surprenant, dit-il, que les » femmes ayent tant d'inclination pour lui » ?

Il n'a rien à craindre de cette aventure, ni pour sa tête, ni pour son cou. « Une femme morte en » couche, il y a dix-huit mois; point de procès » commencé pendant sa vie; un refus avéré d'en» trer dans les poursuites; voilà de jolies raisons, » Joseph, pour fonder une accusation de rapt! Je » répète que je l'aimois; elle me fut enlevée par ses » brutaux de parents, dans l'ardeur de ma pas» sion.... Mais c'est parler assez de la chère miss Bet» terton. Chère, en vérité; car la mort rend une » femme encore plus chère. Que le ciel fasse paix » à ses cendres! Ici, Joseph, je donne un profond » soupir à la mémoire de miss Betterton ».

Il loue le goût de Joseph pour les bons mots.

« La plaisanterie, dit-il, convient plus aux pau-
» vres que les gémissements. Tout ce qui arrive
» dans le monde n'est-il pas un sujet de plaisanterie?
» Quiconque ne le prend pas sur ce ton est un im-
» bécille, qui ne sait pas regarder les choses du
» bon côté. Celui qui condamne la joie dans un
» pauvre, mérite de n'en ressentir jamais ».

Il applaudit à l'affection de Joseph pour sa jeune et incomparable maîtresse. Il vante ses propres sentiments pour elle, et ses honorables intentions. Sa parole est un gage sacré; et là-dessus il en appelle à lui : « Vous savez, Joseph, lui dit-il, qu'avec
» moi les effets surpassent les promesses. Pourquoi?
» parce que c'est la meilleure façon de montrer
» que je n'ai pas l'ame chiche et étroite. Un homme
» juste tient sa promesse. Un homme généreux
» passe au-delà. Telle est ma règle ».

Il rejette sur miss Clarisse le délai de leur mariage, en gémissant de l'éloignement où elle le tient, et l'attribuant à miss Howe, qui lui inspire, dit-il, des défiances continuelles; il ajoute que c'est la raison qui l'oblige à se servir de lui, pour faire agir les Harloves sur l'esprit de madame Howe.

Il prend ensuite avantage des ouvertures de Joseph, à l'occasion des conférences secrettes du capitaine Singleton avec M. James Harlove : « Puis-
» que le capitaine, lui dit-il, qui se fie au témoi-
» gnage de James, a pris une si bonne opinion de

» vous, ne pourriez-vous, en feignant beaucoup
» de haîne pour moi, proposer à Singleton d'offrir
» à M. James, qui a tant de passion pour la ven-
» geance, le secours de toutes ses forces, c'est-à-
» dire son vaisseau et son équipage, pour enlever
» sa sœur, et la transporter à Leith, où ils ont tous
» deux leurs établissements ?

» Vous pouvez leur dire que, si ce projet réussit,
» c'est le moyen de me réduire au désespoir et de
» faire entrer mademoiselle Clarisse dans toutes
» leurs mesures. Vous pouvez les informer, comme
» sur le témoignage de mon valet-de-chambre, de
» la distance où elle me tient d'elle, dans l'espoir
» d'obtenir grace de son père en renonçant à moi,
» si l'on insiste sur ce sacrifice; leur dire que le seul
» point dont mon valet-de-chambre vous ait fait un
» mystère, étant le lieu de notre retraite, vous ne
» doutez pas qu'avec quelques guinées, vous ne
» puissiez tirer de lui cet éclaircissement, et des
» lumières certaines sur le temps où je pourrois
» m'éloigner d'elle, afin qu'ils trouvent plus de fa-
» cilité dans leur entreprise; leur dire encore, et
» toujours comme de mon valet, que nous sommes
» à la veille de changer de logement (ce qui est
» vrai, mon cher Joseph), et que mes affaires m'o-
» bligent souvent de m'absenter ».

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition, vous
vous ferez un mérite auprès de Betty, en la lui com-

muniquant sous le secret. Betty fera la même confidence à miss Arabelle, qui, embrassant avec joie toutes les occasions de vengeance, ne manquera point d'en instruire son oncle Antonin, si elle n'a pas été prévenue par son frère. M. Antonin Harlove se hâtera probablement de porter cette découverte à madame Howe, qui ne la cachera point à sa fille, quoiqu'elles soient toujours assez mal ensemble. Sa fille l'écrira aussitôt à ma chère miss Clarisse : et, si le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres; ce qui fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins et des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère miss. Alors sa confiance augmentera pour moi, et me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James et à Singleton de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir; de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse et triplement heureuse conséquence? Notre chère miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parents et

les miens. Dix guinées, sur lesquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence et de courage se répandra dans la bouche de tout le monde.... *L'Ours bleu* ne vous manquera pas non plus; et, si vous jugez à propos quelque jour de l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà clair à vos propres yeux : car Betty croira sa fortune faite en devenant votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harloves, que vous avez servie si fidèlement (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle), ne peut manquer, avec honneur, de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir devant vous que du repos, de l'honneur et de l'abondance.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques qui vous serviront à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *monsieur l'hôte*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chère, au-lieu de donner du vôtre : heureux ainsi, non-seulement dans vous-même, mais encore dans autrui; par la

réconciliation et la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne : O Joseph ! honnête Joseph ! que vous aurez de jaloux ! Qui feroit le dégoûté avec une si belle perspective devant les yeux ?

Ce que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

LETTRE CXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE à madame HERVEY.

Jeudi 20 avril.

MADAME, MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'AYANT pas reçu de réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous ; car il me seroit trop mortifiant de penser que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie

de ma lettre, et ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, et je vous supplie très-humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient *.

Il est toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; et rien ne seroit plus affligeant pour moi que de me voir précipitée dans d'autres mesures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, Madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée; quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense, et combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins

---

* On en a vu la substance dans la lettre CXIII.

choquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du-moins, ma chère tante, procurez-moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits et pour la petite somme d'argent; afin que je ne me trouve pas destituée des commodités les plus simples, et dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je souhaiterois le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que, si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu du-moins, avec l'argent et les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes, et qui ne peuvent qu'augmenter si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissements que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, et je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on se propose de me mortifier, ah! faites bien connoître que je le suis excessivement; et que c'est néanmoins par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plainte à faire de la personne dont on appréhendoit toutes sortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le temps d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette fa-

veur, et de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévue. Je suis, etc.,

CLARISSE HARLOVE.

P. S. Personne ne saura jamais que vous avez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrette.

LETTRE CXXXVI.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Samedi 22 avril.

JE ne sais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui : et là-dessus du-moins je le trouve fort modeste; car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, et de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, et ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite, je l'ai comparée avec son caractère général, et je trouve qu'il y a plus de constance et d'uniformité dans son orgueil et dans son humeur vindicative, c'est-à-dire dans sa petitesse, que nous

ne nous l'étions imaginé l'une et l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fieffé petit-maître, qui respecte peu les bienséances, et qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières, qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les vues qu'il avoit pour vous! Depuis le temps que votre insensé de frère s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mélange de terreur et d'artifices. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui; mais que faire dans la situation où vous êtes? Il me semble que vous devez le mépriser, le haïr..... si vous le pouvez.... et vous dérober à lui; mais pour aller où? sur-tout à-présent que votre frère médite de ridicules complots, et veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser et le haïr; si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui; il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterois sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous, est

de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourroit supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeler du-moins l'offre qu'il vous a faite; d'engager une de ses cousines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce seroit déclarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à-présent? Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource?

Croyez-moi donc, ma très-chère amie, il est temps de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ses expressions; et je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son espèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, sans doute, me voir pressée

avec une respectueuse ardeur, suppliée avec constance, et que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentiments, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidèle amie, je rassemblerois toutes mes forces, soit pour vous trouver un asile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable! de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin Morden. Mais je crains aussi que vous n'ayez été trop scrupuleuse, car vous convenez qu'il s'est ressenti de cette évasion. Si j'étois informée par ses propres mémoires, je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicatesses et vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à-présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a tombé dans le piége où vous êtes, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le temps que je voudrois accorder aux délicatesses, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mau-

vaises : sont-elles mauvaises ? vous ne sauriez en être assurée trop tôt : si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter ?

Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations qui ne sont capables que d'aigrir, et tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs, sur-tout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice; mais si cette attaque est hors de saison, et si le vicieux paroît disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre frère me plaît comme à vous. Pauvre James Harlove ! Cette tête manquée s'avise donc de former des complots et de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace ? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite à mon gré d'être pendu tout de suite, et, s'il vous plaît, sans cérémonie : mais un imbécille, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous si vous le voulez ; mais je suis sûre

que cette pauvre espèce, que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre père, et de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, et prétend combattre Lovelace avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit encore des applaudissements de l'insolente Betty Barnes?

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey, et j'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place; du-moins si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches, et la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles?

Je sais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire

cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Recevez mes tendres embrassements, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre honneur et pour votre repos.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXVII.

M. Belford à M. Lovelace.

Vendredi 21 avril.

Depuis long-temps, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, et je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques sur les progrès et le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle Clarisse feroit toujours sa défense et sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, et pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitants ne réussiront que trop à te faire étouffer tous les mouvements honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de

prendre la plume; et je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clarisse Harlove.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de là, quelle impression feroient-ils sur ton cœur, à ce titre?

Un homme tel que toi ne seroit pas touché, quand je lui représenterois à quelle vengeance il s'expose, en outrageant une fille du caractère, de la naissance et de la fortune de Clarisse.

La générosité et l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. L'*honneur*, dans nos idées, et l'*honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille; dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendu à ton oncle, ce bon seigneur me pressa fort instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, et m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre

de les approuver. Je savois que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurai mylord M...., qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble? Pourquoi tenterois-tu sa vertu? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentiments de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès; surtout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce qu'elle n'est pas égale. Considère la profondeur de ta malice et de tes ruses; considère les occasions qui se renouvelleront sans cesse, en dépit d'elle-même, aussi long-temps que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considère qu'elle est sans protection; que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, et difficiles

à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience et qui ne connoît pas la ville : attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, et dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion; un homme qui compte pour rien les serments qu'il fait aux femmes; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur et contre la tentation, au milieu de tant de piéges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque, sans aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes pères et des mêmes mères, et composées des mêmes ingrédiens, avec la seule différence de l'éducation; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelque autre Lovelace, qui, séduit par les charmes de sa beauté, entreprenne de triompher d'elle?

Non; c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil, tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever! J'accorde, si tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de Solmes; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même, et la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas grace à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains? D'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi? Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse : mais pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairoit la moitié moins?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, et cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter : cependant quel empire ne faut-il pas qu'elle ait

sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée de l'autre par la splendeur de la tienne, où chacun la désire et se croiroit honoré de la voir entrer?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, et que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien, puisqu'elle peut faire ton bonheur, et que, si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connois assez d'ingénuité pour souscrire à mon sentiment, dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, et que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains; une fille qui, par sa naissance et sa fortune, n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang et celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des

familles qui ne te plaisent point); une beauté qui fait l'admiration de tout le monde; une personne, en même-temps, qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement et de vertu!

Si tu n'es pas une de ces ames étroites, qui préfèrent leur simple et unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des enfants pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins, c'est-à-dire à ce temps où les années et les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendants, pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui descendroient d'eux, et qui autoriseroit toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister long-temps, à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchants que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyons sans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paroissent méprisables, et nous ne sommes pas même assez ignorants pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense et de punition; mais, avec beaucoup de jeunesse et de santé, nous espérons que le temps ne nous manquera pas pour le repen-

tir; ce qui signifie, en bon anglois (ne m'accuse pas d'être trop grave, Lovelace; tu l'es quelquefois aussi), que nous espérons de vivre pour les sens, aussi long-temps qu'ils seront capables de nous rendre service; et que, pour quitter le péché, nous attendrons que le plaisir nous quitte. Quoi? ton admirable maîtresse sera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, et du désir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de se donner à toi?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Jusqu'à-présent, les apparences de ta marche sont si droites, que si ta belle se défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'*honnêteté*, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le sais, ne rira de ton mariage : et si quelqu'un le trouvoit plaisant, après t'avoir entendu tourner si souvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi 22.

Ayant différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'Osgood, qui lui est venue depuis deux heures pour votre chère dame, et qui est cachetée des armes d'Harlove.

Comme elle peut être d'importance*, je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courrier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres, sans la dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez *honnête* et soyez heureux.

BELFORD.

LETTRE CXXXVIII.

Madame HERVEY à miss CLARISSE HARLOVE.

Vendredi 21 avril.

CHÈRE NIÈCE,

IL seroit bien dur de refuser quelques lignes aux instances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; et je viole ma promesse pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le misérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, et nous brave à chaque instant. Vous connoissez son indomptable caractère. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, son

* C'étoit celle de miss Arabelle Harlove, qui est après les deux suivantes.

humeur lui est plus chère que vous. Combien de fois vous ai-je avertie! Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. Miss Clarisse Harlove s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos amis. Si votre aversion s'étoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussitôt que j'ai su moi-même quelle étoit leur intention, je me suis hâtée de vous le faire entendre *, en termes obscurs peut-être: mais qui se seroit imaginé..... O Miss! une fuite si artificieuse! tant de ruse dans les préparatifs!

Vous m'offrez des éclaircissements. Eh! que pouvez-vous éclaircir? N'êtes-vous pas partie? et partie avec un Lovelace? Que voulez-vous donc éclaircir?

Votre dessein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? Le carrosse à six chevaux, les gens à cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chère! comme l'artifice produit l'artifice! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein? Si vous voulez qu'on le croye, quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous? Lui! qui? Lovelace; le plus infâme des libertins : sur qui? sur Clarisse Harlove. Votre amour pour un homme de ce caractère étoit-il plus fort que votre raison, plus fort que votre courage? Quelle opinion cette idée

* Tome II. Voyez la Lettre LXXXVIII.

donneroit-elle de vous? quel remède apporteroit-elle au mal? Ah! que n'avez-vous attendu le jour de l'assemblée!

Je veux vous apprendre ce qui devoit s'y passer. On s'imaginoit, à-la-vérité, que vous ne résisteriez pas aux prières et aux ordres de votre père, lorsqu'il vous auroit proposé de signer les articles. Il étoit résolu de vous traiter avec une condescendance paternelle, si vous ne lui aviez pas donné de nouveaux sujets de colère. « J'aime ma Clarisse, disoit » il une heure avant l'affreuse nouvelle; je l'aime » comme ma vie. Je me mettrai à genoux devant » elle, s'il ne me reste que cette voie pour la faire » consentir à m'obliger ». Ainsi, par un renversement d'ordre assez étrange, votre père et votre mère se seroient humiliés devant vous; et, si vous aviez pu les refuser, ils auroient cédé, quoiqu'à regret.

Mais on présumoit que, du caractère doux et désintéressé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts possibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capables de cette résistance; à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raison de le croire.

Si vous aviez refusé de signer, l'assemblée du mercredi n'auroit été qu'une simple formalité. On vous auroit présentée à tous vos amis, avec une courte harangue : « La voilà, cette jeune fille, au-

» trefois si soumise, si obligeante, qui fait gloire
» aujourd'hui de son triomphe, sur un père, sur
» une mère, sur des oncles, sur l'intérêt et les vues
» de toute une famille, et qui préfère sa propre
» volonté à celle de tout le monde : pourquoi ?
» parce qu'entre deux hommes qui demandent sa
» main, elle donne la préférence à celui qui est dé-
» crié pour ses mœurs ».

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, et peut-être après avoir prié le ciel de détourner les suites de votre désobéissance, on en auroit appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se seroit trouvé trop foible ; et vous auriez reçu ordre de sortir, pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été présentés une seconde fois, par quelque personne de votre goût ; par votre bonne Norton peut-être. Votre père auroit pu la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin, si vous aviez persisté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'assemblée. On auroit insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposées vous-même. On vous auroit permis d'aller passer quelque temps chez votre oncle Antonin, ou chez moi, pour attendre le retour de M. Morden ; ou jusqu'à ce que votre père eût pu supporter votre vue ; ou, peut-être, jusqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout-à-fait ses prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le représente, et votre père ayant tant compté sur votre soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si tendres et si douces, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite si préméditée..... avec vos promenades du jardin, vos soins affectés pour des oiseaux, et combien d'autres ruses pour nous aveugler tous! malicieuse, malicieuse jeune créature!

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorsqu'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit se le persuader non plus. Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus désespérée. Il n'y en avoit qu'une qui pût nous le paroître plus; et j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que son cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre père, pauvre homme! votre père fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Jusqu'aujourd'hui, à-peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chère, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur?

J'en suis affligée; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous soit refusé.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications;* vous qui avez pris la fuite avec un homme? Quel pitoyable orgueil, d'avoir quelque délicatesse de reste!

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au château d'Harlove. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puissiez-vous soutenir heureusement le parti que vous avez embrassé! O ma chère! que vous avez fait de malheureux! Quel bonheur pouvez-vous espérer vous-même? Votre père souhaiteroit que vous ne fussiez jamais née. Votre pauvre mère.... mais pourquoi vous donnerois-je des sujets d'affliction? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, si *vos propres réflexions ne font pas votre malheur*.

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre situation. Mais, quoi? pas encore mariée, si je ne me trompe!

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il se peut que vous vous trompiez vous-même. Vous espérez que votre réputation et votre faveur auprès de vos amis pourront se rétablir. Jamais, jamais l'une et l'autre, si je juge bien des apparences; et peut-être nulle des

deux. Tous mes amis, ajoutez-vous, « *doivent se* » *joindre à vous* pour obtenir votre réconcilia- » tion » : tous vos amis, c'est-à-dire tous ceux que vous avez offensés ; et comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une si mauvaise cause ?

Vous dites « qu'il seroit bien affligeant pour vous » d'*être précipitée* dans des mesures qui pourroient » rendre votre réconciliation plus difficile ». Est-il temps, ma chère, de craindre les *précipitations* ou les *précipices ?* Ce n'est point à-present qu'il faut penser à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il est question de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, si je suis bien instruite, qu'il y ait du sang de répandu. L'homme qui est avec vous est-il disposé à vous quitter volontairement ? S'il ne l'est pas, qui peut répondre des suites ? S'il l'est effectivement, bon Dieu ! que faudra-t-il penser des raisons qui l'y font consentir ? J'écarte cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'est-il pas vrai, ma chère, que vous êtes sans protection, et que vous n'êtes pas mariée ? N'est-il pas vrai qu'au mépris de votre prière de chaque jour, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation ?* et votre homme n'est-il pas le plus méchant de tous les séducteurs ?

Jusqu'à-présent, dites vous (et vous le dites, ma chère, d'un air qui me paroît convenir assez mal à vos sentiments de pénitence), vous n'avez point

à vous plaindre d'un homme dont on appréhendoit toutes sortes de maux. Mais le péril est-il passé ? Je prie le ciel que vous puissiez vous louer de sa conduite jusqu'au dernier moment de votre liaison. Puisse-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes sur lesquelles il a eu quelque pouvoir! Ainsi soit-il!

Point de réponse, je vous en supplie. Je me flatte que votre messager ne publiera point que je vous écris. Pour M. Lovelace, je suis bien sûre que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me suis pas trop observée, parce que je compte sur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma fille ignore que je vous écris. Personne ne le sait, sans en excepter M. Hervey.

Ma fille auroit souhaité plusieurs fois de vous écrire; mais ayant défendu votre faute avec tant de chaleur et de partialité, que nous avons conçu des alarmes (c'est l'effet, ma chère, qu'une chute telle que la vôtre doit produire sur des parents), on lui a interdit tout commerce avec vous, sous peine d'être privée pour jamais de nos bonnes graces. Je puis vous dire néanmoins, quoique sans sa participation, que vous faites le sujet continuel de ses prières, comme de celles de votre tante très-affligée,

D. HERVEY.

LETTRE CXXXIX.

Miss Clarisse Harlove à miss Howe.

(En lui envoyant la précédente.)

Samedi matin 22 avril.

Je reçois à l'instant cette réponse de ma tante. Gardez le secret, ma chère, sur la bonté qu'elle a eue d'écrire à sa malheureuse nièce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarrasse peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à suspendre mon voyage, par l'espérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlove. Il me sembloit que, si l'on n'avoit pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurois pu faire connoître à M. Lovelace, que pour être quelque jour à lui, je voulois être maîtresse des conditions. Mais je m'aperçois que je suis entraînée par un sort inévitable, et qui m'exposera peut-être à des mortifications plus cuisantes. Faut-il que je me voye l'esclave d'un homme dont je suis si peu satisfaite!

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, est actuellement au château d'Harlove. Je

tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu mon inquiétude, c'est qu'elle aura servi à purger une tante si chère du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse dont la perte est résolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune, cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes amis, et cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine Hervey a sujet de s'en plaindre comme sa mère. Miss Howe, ma chère miss Howe, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion elle a plus de querelles avec sa mère qu'elle n'en avoit jamais eu. Cependant, c'est à l'homme qui m'a jetée dans cette confusion de maux que je suis forcée de me donner! J'ai fait beaucoup de réflexions; je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprends-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon père déclaroit hautement que je lui étois aussi chère que sa vie? qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle? qu'il vouloit.... Ah! ma chère; quelle mortifiante tendresse! Ma tante ne devoit pas craindre qu'on sût dans quels termes elle m'écrit. Un père à genoux devant sa fille! Voilà ce qu'il est bien certain que

je n'aurois jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible que ce spectacle, en faveur d'un homme pour lequel mon aversion est invincible: mais j'aurois mérité d'être anéantie, si j'avois pu voir mon père inutilement à mes pieds.

Cependant, s'il n'avoit été question que du sacrifice de mon penchant et d'une préférence personnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix. Mon respect seul auroit triomphé de mon inclination. Mais une aversion si sincère! Le triomphe d'un frère ambitieux et cruel, joint aux insultes d'une sœur jalouse! me dérobant tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurois été sûre autrement! Les devoirs du mariage, si sacrés, si solennels! Moi-même d'un caractère naturel, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus simple devoir avec indifférence; à plus forte raison, un devoir volontairement juré au pied des autels. Quelles loix d'honnêteté pouvoient m'autoriser à mettre ma main dans une main odieuse, à prononcer mon consentement pour une union détestée? ajoutez, pour une union qui devoit durer autant que ma vie? N'ai-je pas fait là-dessus des réflexions plus longues et plus profondes, que le commun des filles n'en fait à mon âge? N'ai-je pas tout pesé, tout considéré? Peut-être aurois-je pu marquer moins d'humeur et d'obstination. La délicatesse, si je puis

m'attribuer cette qualité, la maturité d'esprit, la réflexion, ne sont pas toujours d'heureux présents du ciel. Combien de cas, dans lesquels je souhaiterois d'avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, si je l'avois pu sans une ignorance criminelle! Ah! ma chère, les plus délicates sensibilités ne servent guère au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étoient-ils proposé d'employer dans leur assemblée! J'ose dire qu'elle porte le sceau de mon frère. C'étoit lui, je le suppose, qui devoit me présenter au conseil, comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve auroit été vive; il n'en faut pas douter. Plût au ciel, néanmoins, que je l'eusse soutenue! Oui, plût au ciel! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de précipice : daigne le ciel m'en préserver!

Elle écarte une idée à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle! Mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas au-dessus d'une honteuse foiblesse. Quoique je n'aye jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de son caractère m'ont toujours préservée d'une forte impression; et depuis

que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu si peu qu'à-présent. Je crois, de bonne foi, que je pourrois le haïr (si je ne le hais pas déjà), plutôt du-moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aye jamais eu quelqu'estime. La raison en est sensible : c'est qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été assez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix, si j'avois eu la liberté de suivre mes inclinations. Aujourd'hui même, si je croyois ma réconciliation certaine en renonçant à lui, et si mes amis me le faisoient entendre, ils verroient bientôt que je ne lui serois jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon ame supérieure à la sienne.

Vous direz que ma raison s'égare. Mais après avoir reçu de ma tante la défense de lui écrire, après avoir appris à désespérer de ma réconciliation, quel moyen de conserver ma liberté d'esprit? et vous-même, ma chère, vous devez vous ressentir de mes agitations passionnées. Misérable que je suis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevue, et de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'assemblée générale de mes amis! Je serois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; et qui sait quand mes inquiétudes présentes doivent finir? Délivrée de l'un et de l'autre homme, je me verrois peut-être à-présent

chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin; attendant le retour de M. Morden, qui auroit apporté du remède à toutes les divisions.

Mon intention étoit assurément d'attendre. Cependant, sais-je quel nom je porterois aujourd'hui? Aurois-je été capable de résister aux condescendances, aux supplications d'un père à genoux; du-moins, s'il l'avoit été lui-même de garder un peu de modération avec moi?

Ma tante assure néanmoins qu'il se seroit relâché si j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaisser jusqu'à se mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il se proposoit de me recevoir auroit pu croître en ma faveur. Mais que la résolution où il étoit, de céder à la fin, justifie mes amis, du-moins à leurs propres yeux! que cette résolution me condamne! Ah! pourquoi les avis de ma tante (je me les rappelle à-présent) étoient-ils si réservés et si obscurs! Aussi mon dessein étoit de la revoir après l'entrevue; et peut-être alors se seroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace! Cependant, je suis obligée de le dire encore; c'est moi qui dois porter tout le blâme de la funeste entrevue.

Mais loin, loin de moi toute vaine récrimination! Loin, dis-je, parce qu'elle est vaine! Il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, et de me consoler par l'innocence de

mes intentions. Puisqu'il est trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces, pour soutenir les coups de la Providence irritée, et pour faire tourner du-moins à ma correction, des épreuves qu'il ne m'est plus possible d'éviter.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre et fidèle miss Howe, pour votre propre honneur et pour celui de notre liaison, de peur qu'une chute plus profonde, de la part de votre malheureuse amie, ne jetât de l'ombre sur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, et dont la base est notre mutuelle utilité dans les plus importantes occasions comme dans les plus légères.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXL.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Samedi après midi, 23 avril.

O ma meilleure, ma seule amie! c'est à-présent que je ne puis plus vivre! j'ai reçu le coup au cœur; je n'en guérirai jamais! Ne pensez plus à la moindre correspondance avec une misérable qui semble désormais absolument dévouée. Quelle autre es-

pérance, si les malédictions des parents ont le poids que je leur ai toujours attribué, et que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les temps! Oui, ma chère miss Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter désormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un père! Comment aurois-je la force de soutenir cette réflexion! Mes terreurs ne sont-elles pas trop justifiées par les circonstances de ma situation?

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante? Il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoye la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Terrible idée! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie.

Je suis dans le trouble et l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter: Evitez, fuyez, rompez toute correspondance avec le malheureux objet des imprécations d'un père.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXLI.

Miss Arabelle Harlove à miss Clarisse.

Vendredi 21 avril.

Nous avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part : nous, c'est-à-dire ma tante et moi ; et la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, et quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire transporter dans des lieux où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts seroit ensevelie quelque jour avec vous. Mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi vous pouvez marcher en sûreté. Personne ne vous croit digne de lui causer le moindre embarras. Cependant ma mère a obtenu la permission de vous envoyer tous vos habits, mais vos habits seulement. C'est une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas disposé d'abord à vous accorder ; et sur laquelle on ne se relâche point par considération pour

vous, mais uniquement parce que ma triste mère ne peut avoir sous ses yeux rien qui vous ait appartenu. Lisez et tremblez.

À LA PLUS INGRATE ET LA PLUS REBELLE DE TOUTES LES FILLES.

Au château d'Harlove, samedi 15 avril.

« Vous qui avez été ma sœur (car je ne sais plus » quel nom il est permis de vous donner, ni quel » nom vous osez prendre), apprenez donc, puis- » que vous désirez d'être éclaircie, que vous avez » rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, » dans ses premières agitations, en recevant la nou- » velle de votre honteuse fuite, a prononcé à deux » genoux une malédiction terrible. Votre sang doit » se glacer à cette lecture! Il a demandé au ciel, » *que, dans cette vie et dans l'autre, vous puis-* » *siez trouver votre punition, par le misérable* » *même en qui vous avez jugé à propos de mettre* » *votre criminelle confiance.*

» Vos habits ne vous seront point envoyés. Il » paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous » êtes crue sûre de les obtenir, lorsqu'il vous plai- » roit de les demander. Mais peut-être n'aviez-vous » dans l'esprit que la pensée de joindre votre amant; » car tout semble avoir été oublié, à l'exception de » ce qui pouvoit servir à votre fuite. Cependant

» vous avez peut-être jugé, avec raison, qu'en tâ-
» chant d'emporter vos habits, vous pouviez être
» découverte. Rusée créature! de n'avoir pas fait
» une démarche qui ait pu faire deviner votre des-
» sein! Rusée, c'est-à-dire pour votre propre ruine
» et pour l'opprobre de votre famille.

» Mais votre misérable vous a-t-il conseillé d'é-
» crire pour vos habits, dans la crainte que vous
» ne lui fassiez trop de dépense? Je suppose que
» c'est le motif.

» A-t-on jamais entendu parler d'une créature
» plus étourdie? C'est néanmoins la célèbre, la bril-
» lante Clarisse.... Comment la nommerai-je? Har-
» love, sans doute. Oui, Harlove, pour notre honte
» commune!

» Vos desseins et tous vos ouvrages de peinture
» ont été enlevés; de même que votre grand por-
» trait, dans le goût de Vandyck *, qui étoit dans
» le *parloir* autrefois *vôtre*. On les a renfermés
» dans votre cabinet, dont la porte sera condam-
» née, comme s'il ne faisoit pas partie de la mai-
» son; pour y périr tous ensemble de pourriture,
» ou peut-être par le feu du ciel. Qui pourroit en
» soutenir la vue? Souvenez-vous avec quel em-
» pressement on prenoit plaisir à les montrer : les

* C'est-à-dire de grandeur naturelle. Il étoit de M. Highmore, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille, et qui le possède encore.

» premiers, pour faire admirer l'ouvrage de vos
» belles mains; l'autre, pour exalter la prétendue
» dignité de votre figure, qui est maintenant dans
» la boue. Et qui, qui se faisoit un bonheur de cette
» complaisance? Ces mêmes parents, dont l'aveugle
» tendresse ne vous a point empêchée d'escalader les
» murs de leur jardin, pour fuir avec un homme.

» James Harlove ».

Mon frère a juré vengeance contre votre libertin : j'entends pour l'honneur de la famille, sans aucun égard pour vous; car il déclare que s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique : et il ne doute pas que tôt ou tard ce ne soit votre sort.

Mon oncle Harlove vous renonce pour jamais;

Ainsi que mon oncle Antonin;

Ainsi que ma tante Hervey;

Ainsi que moi; vile et indigne créature! disgrace de votre famille! proie d'un infâme libertin, que vous serez infailliblement, si vous ne l'êtes pas déjà!

Vos livres, puisqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre sexe et à votre éducation, ne vous seront point envoyés; non plus que votre argent, ni les pierreries, que vous méritiez si peu. On souhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèse, mettez la main sur

votre cœur, et demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit se réjouir néanmoins de vous avoir manquée), se font un triomphe de votre honteuse fuite, et reconnoissent à-présent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mère, et toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance et à votre éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu; et, plus que de tout autre, celui

d'Arabelle Harlove.

LETTRE CXLII.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mardi 25 avril.

Rappelez votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de désespoir, ma très-chère amie. L'Être tout-puissant est juste et miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires et inhumaines malédictions. S'il abandonnoit

sa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires passions triompheroient dans les plus mauvais cœurs; et les bons, proscrits par l'injustice des méchants, seroient misérables dans ce monde et dans l'autre.

Cette malédiction montre seulement de quel esprit vos parents sont animés, et combien leurs sordides vues l'emportent sur les sentiments de la nature. C'est uniquement l'effet de leur rage, et de l'impétueuse confusion qu'ils ont eue de voir avorter leurs desseins; des desseins qui méritoient d'être étouffés dans leur source : et ce que vous avez à déplorer n'est que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber sur leurs têtes. Dieu tout bon et tout puissant ne peut confirmer une présomptueuse imprécation, qui s'étend jusqu'à la vie future.

Fi! fi! diront tous ceux qui seront informés de ce débordement de poison : et bien plus, lorsqu'ils sauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de ressentiment, est son propre ouvrage.

Ma mère blâme extrêmement cette horrible lettre. Elle a pitié de vous; et, de son propre mouvement, elle souhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il seroit affreux, dit-elle, qu'un cœur si noble, qui paroît sentir si vivement sa faute, succombât tout-à-fait sous le poids de ses infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! Prétend-elle établir deux droits et deux torts? Soyez persuadée, ma chère, qu'elle sent le mal qu'elle a fait; et qu'ils se rendent tous la même justice, de quelque manière qu'ils cherchent à s'excuser. Ils n'entreprendront point, comme vous voyez, de justifier leur conduite et leurs vues par des explications; ils prétendent seulement qu'ils étoient résolus de se rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuyeuses contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donné le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher? Je me rappelle à-présent, comme vous, ses obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité dans une occasion qui pouvoit être d'un si grand avantage pour vous? Etoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, et qui vous écrit aujourd'hui si librement ce qui n'est propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuyer. Je garderai le secret de votre tante, ne craignez rien là-dessus. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, que ma mère en fût informée.

Vous reconnoîtrez à-présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, et de vous

marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chère; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me regarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en soyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-temps que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le ciel : car, ma chère, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes? et quelle indigne femme ne serois-je pas nécessairement pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas causée?

A votre place, je communiquerois à Lovelace la lettre de votre abominable sœur. Je vous la renvoye. Elle ne passera pas la nuit sous le même toit que moi. Ce sera pour vous une occasion de ramener Lovelace au sujet qui doit faire à-présent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il n'en soit pas touché. Je perdrois le sens et la raison, si cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distingué, vous ne serez que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable Arabelle

me paroît ménagée pour vous inspirer une fausse sécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce dessein est abandonné*. Cependant je n'apprends pas de miss Loyd qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, et de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas, pour ma vie, vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; et j'en tirerai un avantage, qui sera de pouvoir assurer ma mère, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adresser directement toutes vos lettres à M. Hickman; et même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter; sans compter que, malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mère est toujours obstinée dans sa défense.

Le conseil que je vous donne est d'éloigner de vos idées ce nouveau sujet d'affliction. Je connois quelle impression il peut faire sur vous. Mais ne le permettez pas. Essayez de le réduire à sa juste valeur. L'oublier est au-dessus de vos forces : cependant votre esprit peut s'occuper de mille sujets

différents; de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi, sans vous y arrêter trop, ce que Lovelace aura pensé de l'abominable lettre, et de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand sujet, et que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chère, que votre courage se réveille. C'est à l'extrémité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureusement ménagée, peut devenir une source de bénédictions pour vous. Mais l'espoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils se proposent à-présent.

Quelle petitesse de vous refuser vos livres, vos pierreries et votre argent! Je ne vois que l'argent dont vous ayez un besoin absolu; puisqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoye, par le porteur, les *Mêlanges de Norris* *, où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur-le-champ l'un et l'autre.

---

* Livre estimé.

Je vous conseillerois aussi d'écrire sans délai à M. Morden. S'il se dispose à revenir, votre lettre hâtera son départ; et vous en serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais Lovelace est un imbécille, s'il n'obtient pas son bonheur de votre consentement, avant que le retour de votre cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences mêmes en sont le présage. Supposez que vous soyez moi et que je sois vous (c'est une supposition que vous pouvez faire; car vos malheurs sont les miens), et donnez-vous à vous-même les consolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des parents; mais distinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs enfants, pour les fautes mêmes dont leur emportement s'autorise. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les parents doivent être sans reproche; et la désobéissance ou l'ingratitude d'un enfant doit être sans excuse.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour sous lequel votre disgrace doit frapper mes yeux et ceux du public. Si vous ne laissez pas prendre sur vous trop d'empire à la douleur et à la défiance de votre sort, vous fortifierez ce rayon de lumière, et vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.

LETTRE CXLIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Mercredi matin 26 avril.

VOTRE lettre, chère et fidèle miss Howe, m'apporte beaucoup de consolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du sage, qu'*un ami fidèle est la médecine de la vie!*

Votre messager arrive au moment que je pars pour Londres; la chaise est à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, à la prière de M. Lovelace, l'aînée de ses filles pour m'accompagner dans le voyage. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaise, qui sera renvoyée au château de mylord M.... dans Hertfordshire.

J'avois reçu cette lettre terrible, le dimanche, pendant que M. Lovelace étoit absent. Il s'aperçut, à son retour, de l'excès de ma douleur et de mon abattement; et ses gens lui apprirent que j'avois été beaucoup plus mal : en effet, je m'étois évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il auroit souhaité de voir la lettre; mais je m'y

opposai, à cause des menaces dont elle est remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit sur moi ne laissa point de le jeter dans un furieux emportement. J'étois si foible, qu'il me conseilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étois déjà proposé.

Il est extrêmement tendre et respectueux. Tout ce que vous avez prévu de sa part est venu à la suite de ce fatal incident. Il s'est offert à moi avec si peu de réserve, que je me fais un reproche de ma défiance, et de vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grace, ma très-chère amie, de ne faire voir à personne tout ce qui pourroit nuire, de mon côté, à sa réputation.

Je dois vous avouer que sa conduite obligeante et l'abattement de mon esprit, joints à vos avis précédents et aux circonstances de ma situation, me déterminèrent dimanche à recevoir ouvertement ses offres. Ainsi, je dépends à-présent de lui plus que jamais. Il me demande à tous moments de nouvelles marques de mon estime et de ma confiance. Il confesse qu'il a douté de l'une, et qu'il étoit prêt à désespérer de l'autre. Comme je n'ai pu me dispenser de quelques aveux favorables pour lui, il est certain que, s'il s'en rend indigne, j'aurai bien sujet de blâmer cette violente lettre de ma sœur; car je ne me sens point de résolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre seule pitié

pour consolation (pitié restreinte, si je puis ainsi la nommer), je me suis vue forcée de tourner mon cœur affligé vers l'unique protection qui s'est présentée. Cependant votre avis me soutient. Non-seulement il a servi à me déterminer; mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une sorte de joie. Auparavant, je me sentois comme un poids sur le cœur; et quoique mon départ me parût le meilleur et le plus sûr parti, la force me manquoit, je ne sais pourquoi, à chaque pas que je faisois pour les préparatifs. J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux sur la route. J'espère que ces esprits violents n'auront pas le malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, si je vous renvoye votre *Norris*. Dans la perspective un peu plus flatteuse qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puisse m'être nécessaire. D'ailleurs, j'ai quelque espérance qu'avec mes habits, on m'enverra ce que j'ai demandé; quoiqu'on me le refuse dans la lettre. Si je me trompe, et s'il m'arrive d'être pressée par le besoin, il me sera aisé d'en instruire une amie si ardente à m'obliger. Mais j'aimerois bien mieux que vous pussiez dire, dans l'occasion, qu'on ne vous a fait aucune demande, et que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Ma vue, dans ce que je dis ici, se rapporte à l'espérance

que j'ai de me rétablir dans l'estime de votre mère, qui, après celle de mon père et de ma mère, est ce que je désire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez mylord M...., ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit qu'il seroit temps d'y penser à la ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre et consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ses ardentes sollicitations. Cette affreuse lettre de ma sœur a comme décomposé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses, sur lesquelles il me seroit difficile de passer. Point de préparations; point d'articles dressés; point de permission ecclésiastique; un fond de douleur continuelle; nul plaisir en perspective, pas même dans mes plus vagues désirs : ô ma chère! qui pourroit, dans cette situation, penser à des engagements si solennels? Qui pourroit paroître prête, et l'être si peu?

Si j'osois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vînt d'un juste motif, et qu'elle n'ait pas plutôt sa source dans l'amertume de mon cœur et dans les mortifications que mon orgueil se lasse d'essuyer, que la mort auroit d'attraits

pour moi! et que j'épouserois un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme!

En vérité, je ne connois plus de plaisir que dans votre amitié. Assurez-moi qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en désirer d'autres, ce ne peut être que sur ce fondement.

L'abattement de mes esprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires qui me dérobent jusqu'à l'espérance, seule ressource des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il est temps de vous laisser respirer. Adieu, très-chère et très-tendre amie. Priez pour votre

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXLIV.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi 27 avril.

JE ne suis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon *Norris*. Mais il faut se rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit espérer de l'autre qu'elle fasse ce qu'il y a de mieux; et peu de jeunes filles néanmoins savent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me séparer de vous, ma

chère; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'est de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement si avantageux dans votre situation. Le bien, comme j'ai osé vous le promettre, est venu du mal. Quelle idée aurois-je conçu de votre homme, et quelles auroient dû être ses vues, s'il n'avoit pas pris ce parti sur une lettre si infâme, et sur un traitement si barbare; principalement, lorsqu'il en est l'occasion?

Vous savez mieux que personne quels ont été vos motifs : mais je souhaiterois que vous vous fussiez rendue à des instances si sérieuses. Pourquoi n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fît venir le chapelain de mylord M....? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permission, des préparatifs, et d'autres scrupules de cette nature, votre servante, ma chère. Vous ne sentez donc pas que la grande cérémonie est un équivalent pour toutes les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques délicatesses, jusqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos désirs, lorsque vous l'avez actuellement entre les mains, et lorsqu'il est vrai, comme vous l'avez dit dans une occasion plus juste, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne sais quelle étrange perversité de la nature humaine fait désirer, dans l'éloignement,

ce qu'on méprise aussitôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous proposer qu'un seul point. C'est le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en supplie. Abandonnez le reste à la providence, et fiez-vous à sa conduite. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable, qui ne manqueroit pas de sagesse, s'il n'étoit pas vain de ses talents, et possédé de l'esprit de libertinage et d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, séduits par une si belle figure et par des qualités si brillantes, entretiendront sa vanité, vous prendrez patience; en attendant que les cheveux gris et la prudence entrent ensemble sur la scène. Pouvez-vous espérer que tout se réunisse pour vous dans le même homme?

Je suis persuadée que M. Hickman ne connoît point de voies détournées; mais il marche de mauvaise grace dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaise point à mes yeux, et qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disois dernièrement, soutiendra sans cesse votre attention; vous serez toujours occupée de lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos espérances; tandis qu'Hickman ne sera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours, que de troubler son sommeil par de fâcheuses aventures.

Je crois savoir à-présent sur lequel des deux une

personne aussi prudente que vous auroit d'abord fait tomber son choix : et je ne doute pas non plus que vous ne puissiez deviner lequel j'aurois choisi, si j'avois eu cette liberté. Mais, fières comme nous sommes, celle qui l'est le plus ne peut que refuser; et la plupart se déterminent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque chose de pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure que, pendant les six premiers mois du-moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous, avec mon doucereux berger, vous auriez coulé des jours aussi sereins, aussi calmes, aussi compassés que l'ordre des saisons, et ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités et d'agréments.

J'aurois continué dans le même style; mais j'ai été interrompue par ma mère, qui est entrée subitement, et d'un air qui portoit la défense, en me faisant souvenir qu'elle ne m'avoit accordé sa permission que pour une fois. Elle a vu votre odieux oncle, et leur conférence secrette a duré longtemps. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de

vos nouvelles; car je ne sais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adresse un lieu tiers, comme je vous en ai priée.

Ma mère m'ayant pressée, je lui ai dit, qu'à-la-vérité c'étoit à vous que j'écrivois, mais que c'étoit pour mon seul amusement, et que je ne savois pas où vous adresser ma lettre.

J'espère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage; quand vous devriez m'apprendre par la seconde, que vous avez affaire au plus ingrat de tous les monstres, comme il le seroit nécessairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup; mais j'aurois pu dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décomposée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiser Hickman, pour la part qu'elle lui suppose à notre correspondance; et qu'elle le catéchise très-sévèrement, je vous en assure? Je commence à croire que je ne suis pas sans quelque sentiment de *pitié* pour le *pitoyable* personnage; car je ne puis souffrir qu'il soit traité comme un sot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'est un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très-haut. Elle s'est peut-être imaginé que mon père étoit revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devroit la détromper; car je m'imagine, en me rappelant le passé, que mon père auroit parlé aussi haut qu'elle.

Je sais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine? Si je ne m'en ressentois pas un peu, on pourroit douter de qui je suis fille, des deux côtés.

Cependant vous ne devez pas me gronder trop sévèrement, parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort; et vous conviendrez que c'est assez : ou vous ne seriez pas aussi généreuse ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, et vous aimer toute ma vie. Je le signe de mon nom. Je le signerois de mon sang comme le plus cher et le plus saint de tous les devoirs.

ANNE HOWE.

LETTRE CXLV.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

(Cette Lettre ne partit qu'avec la précédente.)

Jeudi 27 avril.

UN juste intérêt m'a fait approfondir si vos parents étoient sérieusement résolus, avant votre départ, de renoncer à leurs mesures, comme votre tante ne fait pas difficulté de vous en assurer dans sa lettre. En rapprochant différentes informations,

les unes tirées de ma mère, par les confidences de votre oncle Antonin; les autres de votre sœur, par miss Loyd; et quelques-unes, par une troisième voie que je ne vous nommerai point à-présent, j'ai raison de croire que je puis vous donner le récit suivant pour une vérité certaine:

On n'avoit aucune disposition à changer de mesures, jusqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère et votre sœur, quoique sans espérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient résolus de ne se relâcher de leurs persécutions, qu'après vous avoir poussée à quelque démarche qui, avec le secours de leurs bons offices, vous auroit fait juger indigne d'excuse par les êtres à demi-raisonnables qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, lasse, et peut-être honteuse du rôle passif qu'elle avoit joué jusqu'alors, prit le parti de déclarer à miss Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en usage pour finir les divisions domestiques, et pour engager votre oncle Harlove à seconder ses efforts.

Cette déclaration alarma votre frère et votre sœur. Ce fut alors qu'on résolut de changer quelque chose au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageuses pour être abandonnées; mais on prit un nouveau tour, qui fut d'en-

gager votre père à des excès de bonté et de condescendance. On s'en promit même plus de succès que de la rigueur; et telle, comme ils le publient, devoit être votre dernière épreuve.

Au fond, ma chère, je crois que le succès de cette voie auroit répondu à leurs espérances. Je ne doute pas un moment que si votre père eût consenti à fléchir les genoux, c'est-à-dire à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais ensuite que seroit-il arrivé? Peut-être auriez-vous consenti à voir Lovelace, dans la vue de l'apaiser, et de prévenir les désastres; du-moins si votre famille vous en avoit laissé le temps, et si le mariage n'avoit pas été brusqué. Croyez-vous que vous fussiez revenue librement de cette entrevue? Si vous la lui aviez refusée, vous voyez qu'il étoit résolu de leur rendre une visite, et bien escorté : et quelles en auroient été les suites?

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé et capable de réflexion fera un usage convenable de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de soutenir un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la providence l'a permis dans sa bonté, pour le garantir d'un plus grand? sur-tout s'il avoit droit, comme

vous, de se reposer tranquillement sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation : Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services que votre mère auroit pu vous rendre, si l'autorité maternelle s'étoit fortement déclarée en faveur d'une fille qui avoit de son côté le double droit du mérite et de l'oppression?

Adieu, ma chère. Je suis pour jamais à vous.

ANNE HOWE.

Miss Harlove, dans sa réponse à la première de ces deux dernières lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa mère. On croit devoir en insérer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le temps.

Je ne répéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai seulement une observation que vous m'avez entendue faire plus d'une fois; « c'est qu'ayant sur-» vécu à votre première passion, vous n'auriez que » de l'indifférence pour ce second amant, quand il » auroit les perfections d'un ange ».

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je

ne pouvois soutenir ma tête. La fatale lettre m'avoit percé le cœur. D'ailleurs, ma chère, devois-je être aussi ardente à profiter de ses offres, que si j'eusse appréhendé qu'il ne me les répétât jamais?

Dans la seconde lettre, elle fait les réflexions suivantes entre plusieurs autres :

« Ainsi, ma chère, vous paroissez persuadée » qu'il y a du destin dans mon erreur. Je reconnois » ici l'ame tendre et remplie d'égards. Cependant, » puisque mon sort s'est déclaré comme il a fait, » plût au ciel que le caractère de mon père fût à » couvert de reproche aux yeux du public; ou du-» moins celui de ma mère, qui a fait l'admiration » de tout le monde avant la naissance de nos mal-» heureux troubles domestiques! Que personne ne » sache de vous qu'en faisant valoir à propos ses » rares talents, elle auroit pu sauver une fille infor-» tunée. Vous observerez, ma chère, qu'avant qu'il » fût trop tard, lorsqu'elle a vu qu'il n'y avoit pas » de fin aux persécutions de mon frère, elle avoit » pris la résolution d'agir avec force : mais sa témé-» raire fille a tout précipité par la funeste entrevue, » et lui a fait perdre le fruit de ses indulgents des-» seins. Ah! ma chère, je suis convaincue à-présent, » par une triste expérience, qu'aussi long-temps » que des enfants sont assez heureux pour avoir des » parents ou des gardiens qu'ils puissent consulter,

» ils ne doivent pas présumer (non, non, jamais, » même avec les meilleures et les plus pures intentions) de suivre leurs propres idées dans les affaires d'importance.

» Je crois entrevoir, ajoute miss Clarisse, un » rayon d'espérance pour ma réconciliation future, » dans l'intention que ma mère avoit de s'employer » en ma faveur, si je n'avois pas ruiné son projet » par ma coupable démarche. Cette favorable idée » se fortifie d'autant plus, que le crédit de mon » oncle Harlove seroit sans doute d'un grand poids, » comme le pense ma mère, s'il avoit la bonté d'entrer dans mes intérêts. Peut-être me convient-il » d'écrire à ce cher oncle, si je puis en trouver l'occasion, ou la faire naître ».

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXLVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi 24 avril.

LE destin, mon cher Belford, trame une toile bien bizarre pour ton ami; et je commence à craindre de m'y voir enveloppé sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-temps, tantôt à la sape, comme un rusé mineur; tantôt, comme un oiseleur

habile, étendant mes filets, et m'applaudissant de mes inventions, pour faire tomber absolument cette inimitable fille entre mes bras. Tout paroissoit agir pour moi. Son frère et ses oncles n'étoient que mes *pionniers*. Son père faisoit tonner l'artillerie par ma direction. Madame Howe étoit remuée par les ressorts que je conduisois. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, et se figuroit néanmoins combattre mes vues. La chère personne elle-même avoit déjà la tête passée dans mon piège, sans s'apercevoir qu'elle y étoit prise, parce que mes machines n'étoient pas sensibles autour d'elle. En un mot, lorsqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes mesures, te seroit-il tombé dans l'imagination que je fusse devenu mon ennemi, et que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entreprise favorite, jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire, jusqu'à rendre toutes mes opérations inutiles?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon ange noir qui me joue, et qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le lien indissoluble; pour être plus sûr de moi, par les *transgressions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés simples que je me permets depuis si

long-temps, et pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que, suivant toute apparence, il y a quelque traité de réconciliation commencé entre les anges noirs et les blancs; car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, et l'ont portée, contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle se propose d'être à moi; à moi, sans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, et de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre sujet d'admiration! elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déterminée à partir pour Londres, et même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes; mais nous ne te connoissions pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais la charmante Clarisse. Elle étoit prête à prendre son essor vers les cieux, c'est-à-dire vers son élément naturel. Il falloit quelque moyen puissant, un moyen extraordinaire, pour la retenir

parmi les êtres de notre espèce. Quel moyen plus efficace que les tendres sons de l'amour et l'offre du mariage de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, et qui a désiré impatiemment d'entendre une proposition si douce?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusoit de m'avoir la moindre obligation, et que sa fierté me tenoit éloigné, dans l'espérance que le retour de son cousin la rendroit absolument indépendante de moi; mécontente au fond de me voir tenir mes passions en bride, au-lieu de les abandonner à sa censure; elle écrit une lettre, pour presser la réponse de sa sœur à une autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'être obligée, et sa passion pour l'indépendance, lui avoient fait demander ses habits et d'autres commodités qu'elle avoit laissées au château d'Harlove. Que reçoit-elle? une réponse outrageante, et plus horrible encore par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Mille fois maudit le sacrilége vieillard qui n'a pas craint la foudre, en maudissant le modèle de toutes les graces et de toutes les vertus! et malédiction au double, sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse, l'indigne Arabelle!

J'étois absent à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je trouvai la divine Clarisse, qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissements, que pour y retomber sans cesse, et qui tenoit tous les assistants dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si touchée; elle dont le respect excessif pour son cruel tyran de père lui faisoit attacher la plus affreuse idée à sa malédiction, sur-tout, comme je l'appris par ses gémissements aussitôt qu'elle fut en état de parler, à une malédiction qui s'étendoit à ce monde et à l'autre. Que n'est-elle tombée, au même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent qui devoit le prendre à la gorge et l'étouffer sur-le-champ, pour servir d'exemple à tous les pères dénaturés!

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, si, dans une occasion de cette nature, je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie, par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, et par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? Mon empressement eut d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de père; car elle m'eut l'obligation d'une vie que son père barbare lui avoit presque ôtée. Comment ne chérirois-je pas mon propre ouvrage? Je parlois de bonne foi, lorsque je lui offrois de l'épouser; et mon ardeur à demander que la célé-

bration ne fût pas différée, étoit une ardeur réelle. Mais son extrême abattement, mêlé d'une délicatesse qu'elle conservera, je n'en doute point, jusqu'au dernier soupir, lui ont fait refuser le temps, quoiqu'elle consente à la solennité; car elle m'a dit « qu'étant abandonnée de tout le monde, il ne lui » restoit plus d'autre protection que la mienne ». Tu vois, par ce discours même, que je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ses amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à miss Howe, pour l'informer de leur barbarie; mais elle ne lui a point marqué le misérable état de sa santé. Dans la foiblesse où elle est, ses alarmes, du côté de son stupide frère, lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, et, ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions, qui viennent de l'état où je la vois, elle seroit partie dès aujourd'hui : mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication. « Tu commences à trembler sérieusement pour la » belle; et c'est un miracle, dis-tu, si elle me résiste. » Avec la connoissance que nous avons de ce sexe, » tu craindrois, à ma place, de pousser plus loin » l'épreuve, dans la crainte du succès ». Et dans un autre endroit : « Si tu plaides, me dis-tu, pour le » mariage, ce n'est point par aucun goût que tu » ayes à te reprocher pour cet état ».

Plaisant avocat! tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnements. Toutes les pauvretés rebattues, dont ta lettre est remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre thèse?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que, dans la disgrace et les chagrins où cette belle personne est comme ensevelie (tu m'avoueras, j'espère, que c'est la faute de ses implacables parents, et non la mienne), l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu? Pourquoi veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage, si elle résiste à l'épreuve? Il est inutile de me jeter dans les répétitions. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections, jusqu'à la dernière syllabe.

Cependant ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, et la tentation celle de la vertu, l'opposition est celle de l'homme d'esprit. Avant que tu te fusses érigé en avocat de la belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même, en te prouvant que tu n'y entends rien? à-peu-près comme Homère forme des champions, et leur donne

des noms terribles, pour leur faire casser la tête par ses héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle : « Il faut être bien sûr d'avoir raison, lors- » qu'on entreprend de corriger son maître ».

Mais, pour revenir à mon sujet, observe avec moi que, de quelque manière que mes vues puissent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à-présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour et de mariage, sans craindre aucune censure, sans être borné par des restrictions; et de rigoureuses loix ne font plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de madame Sorlings accompagnera ma belle dans la chaise, et je les escorterai à cheval. On craint extrêmement le complot de Singleton. On m'a fait promettre une patience d'ange, s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlove a déjà quitté son stupide projet, à la prière de tous ses amis, qui en redoutent les suites. Cependant c'est une affaire à laquelle je ne renonce pas de même; quoique l'usage que j'en puis faire ne soit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ses

habits. Elle espère qu'on y joindra ses pierreries, et quelque argent qu'elle a laissé derrière elle. Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoye tout ce qu'elle a demandé de personnel. Plus son attente sera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'espère trouver la force d'être *honnête*, pour une fille d'un mérite si distingué. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal-à-propos, qu'elle pourroit bien succomber.

Je t'entends. Si mon dessein, diras-tu, est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme son frère?

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que, lorsqu'on s'est rempli d'un dessein qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussitôt que l'obstacle cesse.

LOVELACE.

LETTRE CXLVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi 25 avril.

Tout est en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battements de cœur que j'éprouve? Quel pressentiment m'agite? Je suis résolu d'être honnête; et cette idée augmente l'étonnement que me causent des agitations si peu volontaires. Mon cœur est un traître. Il a toujours été tel, et je crains qu'il ne le soit toujours. C'est une joie si vive, lorsqu'il touche au succès de quelque malice! J'ai si peu d'empire sur lui! Ma tête d'ailleurs est si naturellement tournée à favoriser ses inclinations! N'importe. Je veux soutenir un assaut contre toi, vieil ami; et si tu es le plus fort dans cette occasion, je ne te disputerai jamais rien.

La chère personne ne cesse point d'être extrêmement foible et abattue. Tendre fleur! Qu'elle est peu propre à résister aux vents impétueux des passions, et aux emportements de l'orgueil et de l'insolence! A-couvert jusqu'à-présent sous les ailes d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendresse et d'indulgence, ou plutôt des

adorations; accoutumée à reposer sa tête sur le sein de sa mère!

Telle fut ma première réflexion, avec un mélange de pitié et d'amour redoublé, lorsqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à-peine revenue de plusieurs longs évanouissements, où l'avoient jetée la lettre de son exécrable sœur, la tête appuyée sur le sein de la fermière. Elle étoit noyée dans ses pleurs. Que la douleur avoit de charmes sur son visage! Ses yeux, qui se tournèrent vers moi lorsqu'elle me vit entrer, sembloient demander ma protection. Serois-je capable de lui manquer? J'espère que non. Mais, toi, misérable Belford, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue? et n'est-elle pas coupable aussi d'avoir pensé si tard, et avec tant de répugnance, à mettre sa confiance dans mon honneur?

Mais, après tout, si sa foiblesse et ses langueurs continuent dans cet excès, ne suis-je pas menacé, en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuse? Je serois doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premières semaines je me propose d'être fort assidu auprès d'elle: mais lorsqu'un homme a passé l'espace de quinze jours dans ses premiers transports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, et qu'il pourroit prendre du goût pour sa maison et pour sa femme, crois-tu qu'il ne soit pas insuppor-

table d'être reçu par une Niobé, dont il commence à sentir la froideur?

Que le ciel rende la santé et la vigueur à ma charmante! c'est la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle, puisse reconnoître si elle est capable d'aimer autre chose que son père et sa mère. Ma crainte est qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de son mari; et les haïssant d'aussi bonne foi que je fais, je suis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui sont propres, je vois un ange. Mais dans d'autres aussi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour son père! Tant de passion pour sa famille! Quel sera le rôle d'un mari, avec une femme de cette trempe? A-moins, peut-être, que ses parents ne daignent se réconcilier avec elle, et que cette réconciliation ne soit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, et pour elle et pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuse vie que celle d'un amour libre, avec une fille comme elle! Ah! si je pouvois lui en inspirer le goût! Des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits interrompues, tantôt par le doute d'avoir désobligé, tantôt par une absence qu'on craint de voir durer toujours! Ensuite, quels transports au retour, ou dans une réconciliation!

Quels dédommagemens! quelles douces récompenses! Une passion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continuelle. Elle lui donne un air de vie qui ne s'affoiblit jamais. L'heureux couple, au-lieu d'être assis, de rêver, de s'endormir chacun au coin d'une cheminée, dans une soirée d'hiver, paroît toujours neuf l'un à l'autre, et n'est jamais sans avoir quelque chose à se dire.

Tu as vu, dans mes derniers vers, ce que je pense de cet état. Lorsque nous serons à Londres, je veux les laisser, comme sans dessein, dans quelque endroit où elle puisse les lire; c'est-à-dire, néanmoins, si je n'obtiens pas bientôt son consentement pour aller à l'église. Elle y apprendra quelles sont mes idées sur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offense point, ce sera un fondement sur lequel je me réserve le soin de bâtir.

Combien de filles se sont laissé entraîner, qui auroient été même à couvert de l'attaque, si elles avoient marqué le ressentiment convenable lorsqu'on a mis le siége devant leurs yeux ou leurs oreilles! Il m'est arrivé d'en assiéger plus d'une par un mauvais livre, par une citation hazardée, ou par une peinture indécente : et celles qui n'en paroissoient point offensées, ou qui se contentoient de rougir, sur-tout si je les voyois sourire et lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan et moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis salutaires je

serois en état de donner à ces friponnes, si je le jugeois à-propos! Peut-être leur offrirai-je quelque jour des leçons, moins par vertu que par envie, lorsque la vieillesse m'aura fait perdre le goût de la volupté.

Mardi au soir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne serez pas long-temps sans me voir. Ma charmante se trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; et sa voix harmonieuse, que j'entendois à-peine la dernière fois que je l'avois vue, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de sensibilité. Il ne faut pas penser, avec elle, à ces libertés innocentes (du-moins dans leurs commencements, car tu sais qu'elles conduisent toujours à quelque chose) qui adoucissent, ou, si tu veux, qui amolissent le cœur de ce sexe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne désavoue plus la préférence dont elle m'honore, et qu'elle a le cœur capable d'une profonde tristesse. La tristesse attendrit, énerve. Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en silence la consolation qui lui manque, et ne se défend guère d'aimer son consolateur

LOVELACE.

LETTRE CXLVIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mercredi 26 avril.

Enfin, mon heureuse étoile nous a conduits au port désiré, et nous avons pris terre sans obstacle. Le poète a fort bien dit : * *L'homme actif et résolu surmonte les difficultés, par la même hardiesse qui les lui fait tenter. L'homme lent et sans courage se refroidit, tremble à la vue de la peine et du danger, et* forme *l'impossibilité qu'il* redoute.

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne sais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, et jette un nuage sur les plus brillantes parties de ma perspective. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris autrefois pour elle.

Sûrement, Lovelace (t'entends-je dire avec ton air épais), tes honnêtes notions ne sont pas déjà évanouies? Sûrement, tu ne finiras pas en misérable avec une fille que tu reconnois si digne de ton amour?

* Quatre vers de Rowe.

Je ne sais que répondre là-dessus. Pourquoi cette chère fille n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorsque je m'offrois de si bonne foi? Depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux sous une face toute différente. Notre bonne mère et ses filles sont déjà autour de moi. La charmante personne! Quel teint! quels yeux! quelle majesté dans toute sa figure! Que vous êtes heureux, monsieur Lovelace! Vous nous la devez; vous nous devez une si aimable compagne. Ensuite, ces diablesses me rappellent mes idées de vengeance et de haîne contre toute sa famille. Sally, frappée d'admiration à la première vue, s'est approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden :

Plus charmante que le plus beau lys sur son trône de verdure; plus fraîche que Mai même, avec ses fleurs nouvellement écloses.

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations; mais j'apprends que tu n'as pas quitté ta maison d'Egware.

Ma belle, qui se porte à charmer, s'est retirée pour son office continuel, c'est-à-dire pour exercer sa plume. Il faut que je me réduise au même amusement, jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder l'honneur de sa présence. Tous les rôles sont ici distribués, et chacun étudie le sien.

Mais je vois venir la veuve, qui mène Dorcas Wykes par la main. Dorcas Wykes, ami Belford,

doit être femme-de-chambre de ma belle; et je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai désormais tant de moyens pour emporter la place, que je ne puis être embarrassé que par le choix.

Bon. L'honnête personne est acceptée. Nous l'avons fait passer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée, par des malheurs de fortune, jusqu'au point de ne savoir ni lire ni écrire; parente de madame Sinclair. Ainsi, recommandée par elle-même, et proposée seulement jusqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refusée. Tu sens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, et qu'il y aura bien du malheur, si je ne pénètre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur sa table, lorsqu'on croit avoir un domestique qui ne sait pas lire.

Dorcas est une fille bien mise et de fort bonne mine. Je ne suis pas sans espérance que, dans une maison étrangère, ma charmante la fera coucher avec elle, du-moins pendant quelques nuits. Cependant, j'ai cru m'apercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vue, quoique cette fille ait pris un air fort modeste, et même un peu trop surchargé. La doctrine des sympathies et des antipathies est une surprenante doctrine. Mais Dorcas sera si douce et si prévenante, qu'elle dissipera bientôt cette pre-

mière impression. Je suis sûr de son incorruptibilité; grand point, comme tu sais : car une femme et sa servante du même parti, embarrasseroient une douzaine de diables.

La chère personne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorsqu'elle l'a vue paroître à son arrivée. Je m'étois flatté, néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de son hôtesse.

Mais à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; et tu devrois deviner sur quoi. Un compliment sur mon mariage. Apprends que dire et faire, c'est la même chose pour moi, quand je me le suis une fois proposé, et que nous sommes actuellement mari et femme. Il y manque seulement la consommation. Je me suis engagé au délai par un serment solennel, jusqu'à ce que ma chère moitié soit réconciliée avec sa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maison. Elles le savent avant ma charmante; incident assez bizarre, comme tu vois.

Il me reste à l'en instruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre, pour lui faire ce récit sans l'offenser? Mais n'est-elle pas à-présent dans ma dépendance? N'est-elle pas chez la Sinclair? Et puis, si elle veut entendre raison, je la convaincrai qu'elle doit m'approuver.

Je suppose qu'elle insistera sur mon éloignement, et qu'elle ne consentira pas volontiers que je me

logé sous le même toit. Mais les circonstances sont changées depuis mes promesses. J'ai loué toutes les chambres vacantes, et c'est un point qu'il faut que j'emporte aussi.

Je n'espère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amusements publics. Elle ne connoît pas Londres; et jamais une fille de son mérite et de sa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaisirs de la ville. La nature et ses propres réflexions l'ont enrichie, à-la-vérité, d'un fond admirable de goût et de politesse, qui surpasse tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois personne qui soit plus capable de juger, par un seul trait de lumière, de tout ce qui a quelque rapport à l'idée qu'elle reçoit. Les amusements qu'elle s'étoit faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupoient si agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste pour les plaisirs de la capitale.

Cependant, je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront; et, pendant ce temps-là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à-présent qu'elle m'écoute, sur-tout ayant obtenu d'être souffert sous le même toit, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible.

Je crois t'avoir dit que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusements intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally et Polly seront ses

lecteurs. On lui a fait croire que son cabinet étoit leur bibliothèque; et l'on n'a pas manqué de placer, entre les livres, divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugements presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Une personne si judicieuse sera peut-être aussi capable de cette réflexion que son adorateur.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que je ne suis pas oisif. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

LOVELACE.

(*M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci; mais comme elle ne contient que les circonstances du voyage, qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'Editeur a cru devoir la supprimer.*)

LETTRE CXLIX.

Miss Clarisse Harlove à miss Howe.

Mercredi après midi, 26 avril.

A-la-fin, ma très-chère miss Howe, je suis à Londres, et dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, et la situation en est agréable pour la ville. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris du goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile et fort obligeante. A mon arrivée, ses nièces ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoîtrai mieux.

Miss Sorlings, qui a son oncle à Barnet, l'a trouvé si mal en passant par ce bourg, que, dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second père, de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de demeurer, pour prendre soin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois souhaité qu'elle m'eût du-moins accompagnée jusqu'à Londres; et M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix,

après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ, M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de ma chambre; et si j'y passe quelque temps, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoye demain au château de Median, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à-présent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tandis que mon bonheur continuera d'être en suspens. Je ne la crois pas irrévocable. Supposons, ma chère, que je fusse condamnée à l'infortune; de quoi me serviroit votre résolution? Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant; comme il augmente nos plaisirs, par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Pourquoi donc ne seriez-vous pas plutôt portée à me donner un second ami, à moi qui n'en ai pas deux sur lesquels je puisse compter? Si vous aviez consenti à vous marier la dernière fois

que votre mère vous en a pressée, j'ose dire que je n'aurois pas manqué d'un asile, qui m'auroit garantie d'un grand nombre de mortifications et de tout ce que j'appelle ma disgrace.

J'ai été interrompue par M. Lovelace et par la veuve, qui sont venus me présenter une fille pour mon service, en attendant qu'Hannah puisse me joindre ou que je me sois procuré une autre servante. Elle est parente de madame Sinclair; c'est le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités; mais en lui reconnoissant un grand défaut, c'est de ne savoir ni lire ni écrire. Cette partie de son éducation, dit-elle, a été négligée dans sa jeunesse, quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, et que, pour la discrétion, la douceur, la fidélité, son caractère ne laisse rien à désirer.

Je lui passe aisément son défaut. Elle est d'une figure très-revenante; trop jolie même pour une femme-de-chambre. Mais, ce qui me plaît le moins en elle, c'est un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de semblable; et je crains d'y avoir démêlé une sorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement singulier; et, pour une femme accoutumée au séjour de Londres, ses déférences me paroissent trop étudiées. Mais on ne se fait pas des yeux soi-même; et je ne lui vois

rien d'ailleurs que de civil et d'obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne sera pas long-temps avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Comment pouvois-je m'en défendre, en présence de sa parente, et lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, et que je souhaitois qu'il le regardât de même : que je pourrois le voir et l'écouter dans la salle à manger; mais que je demandois en grace de n'être point interrompue chez moi. Il s'est retiré très-respectueusement vers la porte; mais il s'y est arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques moments d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu que, s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à descendre; mais que, s'il ne sortoit pas à l'heure même, dans cette vue, j'étois bien aise de finir ma lettre à miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte, pour me solliciter de le dégager de sa promesse. Mais l'en dispenser pour un temps, c'est lui donner main-levée pour toujours. Il paroît persuadé qu'une espèce d'approbation, que j'ai

donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend que, pour une femme qui s'embarque une fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grace accordée est le prélude d'une autre grace. Depuis dimanche dernier, il n'a pas cessé de se plaindre de la distance où je le tiens; il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute; il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation; et cependant il est déjà bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse (si ces deux mots peuvent s'accorder), qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit descendre, mais que j'avois une lettre à continuer; et lui témoignant à lui-même que je me sentois aussi peu d'inclination pour le souper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuses aux dames de la maison, pour l'un et pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaisir de leur apprendre que mon dessein étoit de vivre aussi retirée qu'il me seroit possible; et que je promettois néanmoins de descendre le matin, pour déjeûner avec la veuve et ses nièces.

Il m'a demandé si je ne craignois pas que cette affectation, sur-tout pour le souper, ne me donnât

un air un peu singulier dans une maison étrangère.

Vous savez, lui ai-je dit, et vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le soir. Mes esprits sont abattus. Je vous demande en grace de ne me presser jamais contre mon inclination. Ayez la bonté, monsieur Lovelace, d'informer madame Sinclair et ses nièces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis pas venue ici pour faire de nouvelles connoissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet. J'en suis fort satisfaite, et je n'en ai que meilleure opinion de mes hôtesses. Le nom de madame Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui sont des livres d'histoire, de poésie, ou de littérature légère, portent le nom de Sally Martin, ou de Polly Horton, c'est-à-dire, des deux nièces.

Je suis fort en colère contre M. Lovelace; et vous conviendrez que ce n'est pas sans raison, lorsque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une conversation qui vient de finir; car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit sorti, pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit

paru d'autant plus nécessaire, qu'il me supposoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, et que je ne pensois point qu'il voulût prendre son logement dans la même maison que moi. Mais qu'avoit-il recueilli de ses informations?

Il étoit assez satisfait, au fond, de tout ce qu'il avoit appris. Cependant, comme il savoit de moi-même que, suivant l'opinion de miss Howe, mon frère n'avoit point encore abandonné son plan, et comme la veuve, qui ne vivoit que de ses loyers, avoit, dans le même corps-de-logis que j'occupois, d'autres appartements qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoissoit pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour long-temps: à-moins que je n'aimasse mieux chercher une autre maison.

Jusque-là, tout alloit assez bien; mais n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de se loger dans la maison, je lui ai demandé nettement quelle étoit là-dessus son intention? Il m'a confessé, sans détour, que, dans les conjonctures présentes, si je ne pensois point à changer de logement, il ne pouvoit consentir à s'éloigner de moi six heures entières; et qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de

chercher une maison, et de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir! Nous! notre! monsieur Lovelace! Dans quel sens, s'il vous plaît....

Mais, chère Clarisse, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre..... A-la-vérité, je crains à-demi d'avoir été trop vite, et j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée : mais comme tous mes amis de Londres sont persuadés, suivant la lettre de Doleman, que nous sommes déjà mariés.....

Qu'entends-je? Assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace.....

Ecoutez-moi, très-chère Clarisse..... Vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A-présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de vous engager dans une démarche précipitée : cependant le projet de votre frère n'est rien moins qu'abandonné. J'apprends que Singleton est actuellement à Londres; qu'il a son vaisseau à Rotherhith; que votre frère a disparu du château d'Harlove. S'ils peuvent se persuader une fois que nous sommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux-mêmes. Je suis porté à

bien juger du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que plus elle est honnête femme, plus le danger seroit grand de sa part, si l'agent de votre frère venoit à nous découvrir; puisqu'il en sera plus aisé de lui persuader que sa conscience l'oblige de prendre le parti d'une famille contre une jeune personne qui s'oppose aux volontés de ses proches : au lieu que nous croyant mariés, sa probité même devient une défense pour nous et la mettra infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris soin, d'ailleurs, de lui expliquer, par de bonnes raisons, pourquoi nous n'occupons pas encore le même appartement.

Ce discours m'a mise hors de moi-même; j'ai voulu le quitter dans ma colère : mais il s'y est opposé avec respect. Que pouvois-je faire? où trouver un asile, lorsque la nuit commençoit à s'approcher?

Vous m'étonnez! lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours? Vous ne vous plaisez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du-moins, puisque je suis forcée de souffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, monsieur Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère Clarisse! avois-je besoin de vous faire ce récit? et ne pouvois-je pas me loger dans cette maison, sans que vous en eussiez la moindre défiance, si je ne m'étois pas proposé de soumettre

à votre jugement toutes mes démarches? Voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ses nièces et devant votre nouvelle servante : Qu'à-la-vérité nous nous étions mariés secrettement à Hertford; mais qu'avant la cérémonie vous m'aviez fait promettre, par un serment solennel, que je suis résolu d'observer religieusement, de me contenter d'un appartement séparé, et de loger même dans une maison différente, jusqu'au succès d'une certaine réconciliation, qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la sainteté de mes intentions, et que ma seule vue est d'éviter toutes sortes de fâcheux accidents, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins solennellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistoit encore que dans la foi donnée; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes, qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite il m'a fait vœu à moi-même de s'en tenir fidèlement aux mêmes règles.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impossible d'approuver son roman, et la nécessité à laquelle il vouloit m'assujétir de paroître ce que je ne suis point; que chaque pas que je lui voyois faire étoit tortueux; que s'il ne pouvoit se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison,

j'exigeois qu'il rétractât toutes ses fables et qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se rétracter : et, loin de passer condamnation sur le fond même de son entreprise, il a continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Hé! d'où peut venir, a-t-il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient si simple? Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frère, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre; mon premier mouvement seroit de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter, et que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chère Clarisse, que je vous presse de nommer un jour, un jour moins éloigné, où mon récit puisse devenir une heureuse vérité! Ah! que n'est-ce demain! Au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! Si non, (étoit-ce à lui, ma chère, à dire *si non* avant que j'eusse répondu?) je vous demande en grace du-moins, s'il ne m'échappe rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeûner, ce que vous nommez ma fable.

Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, et ne faites pas difficulté de m'exposer à la confusion que je mériterai. Je le répète encore une fois, quelle autre vue puis-je me proposer, que celle de vous servir par cet expédient? Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vraisemblables, pour le repos de votre esprit, et pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? que pouvois-je faire? Je crois véritablement que s'il avoit recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pu consentir, malgré mes justes mécontentements, à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solennel que la salle où nous étions. Mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais, pour m'attacher à cette résolution..

. . .

Hélas! ma chère, qu'il est inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorsqu'on s'est livrée au pouvoir de ce sexe! Après m'avoir quittée, à ma prière, il est descendu jusqu'à l'heure du souper; et me faisant redemander alors un moment d'*audience*, comme il l'appelle, il m'a suppliée de lui laisser pas-

ser ici cette seule nuit, en me promettant de partir demain, après le déjeûner, pour se rendre auprès de mylord M...., ou à Edgware, chez son ami Belford. Si je m'y opposois absolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à souper; et demain il espéroit de me revoir avant huit heures. Mais il s'est hâté d'ajouter que, après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maison, mon refus leur paroîtroit singulier, d'autant plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à-la-vérité pour un mois seulement, et par la raison qu'il m'avoit expliquée : qu'au reste, rien ne m'obligeoit d'y demeurer deux jours, si je prenois quelque dégoût pour la veuve et pour ses nièces, dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la résolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que, dans les circonstances qu'il me représentoit, on pouvoit m'accuser de pousser la délicatesse trop loin; sans compter que je n'étois pas sûre de le trouver disposé à m'obéir; car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il étoit résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, et que j'ai commencé à recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a semblé que je ne devois pas quereller avec lui, si je pouvois l'éviter; sur-tout lorsqu'il ne demandoit qu'une seule nuit, et qu'il auroit pu demeurer sans ma participation : ajoutez que,

suivant votre opinion, la défiance que le fièr personnage a de mes sentiments, m'obligera probablement de me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me restoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie. Il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien; mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant, vous m'assurez que votre résolution est de partir demain. Vous savez que j'ai été fort mal. Ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très-peu satisfaite du roman que vous avez fait ici; et je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant, pour unique faveur, de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, et Dorcas est venue pour recevoir mes ordres : je lui ai dit que je ne demandois pas une assiduité gênante, et que mon usage est de m'habiller et de me déshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme si cette réponse étoit venue de quelque

dégoût; et toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire et de m'obliger. Je l'ai assurée qu'elle y réussiroit aisément, et que je lui ferois connoître de temps en temps quels services je désirois d'elle; mais que, pour cette nuit, je ne lui en demandois aucun.

Elle est non-seulement fort jolie, mais civile dans ses manières et dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la partie de la politesse. Mais il est étrange que les pères et les mères fassent si peu de cas d'une autre partie, plus précieuse pour les filles, qui consiste dans la culture de l'esprit, d'où découleroient naturellement toutes les autres graces.

Aussitôt que je me suis trouvée seule, j'ai visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet, et la garde-robe; et n'y ayant rien découvert qui puisse me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

Madame Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'appartement, et me souhaiter une heureuse nuit. Elle m'a témoigné son regret et celui de ses nièces, d'être privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur ses

louanges, et m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin qu'il y avoit peu d'apparence que nous fissions chez elle un long séjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de respect, plus grandes, il me semble, que la différence de nos âges ne le demande, sur-tout de la femme d'un officier de considération, qui, dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, n'a rien qui sente l'abaissement.

Si vous êtes résolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défense, ayez la bonté d'adresser vos lettres à miss Letitia Beaumont, chez M. Wilson, dans Pall-Mall. C'est M. Lovelace qui me propose cette adresse, sans savoir que vous m'avez priée de faire passer notre correspondance par une main-tierce. Comme son motif est d'empêcher que mon frère ne puisse découvrir nos traces, je suis bien aise d'avoir cette preuve, et plusieurs autres, qu'il ne pense point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Êtes-vous informée de la santé de ma pauvre Hannah ?

M. Lovelace est si fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de soin les sceaux de nos lettres. Si je le trouvois infidèle sur ce point, il n'y auroit pas de bassesse dont je

ne le crusse capable, et je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CL.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

(Cette Lettre fut envoyée sous une même enveloppe, avec les deux dernières de miss Howe.)

Jeudi au soir, 27 avril.

JE reçois vos dépêches des mains de M. Hickman, qui me donne en même-temps un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le secours de la poste, de vous écrire tous les jours. Un honnête coquetier, nommé Simon Collins, que je charge de cette lettre et des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque semaine le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commissions, il pourra prendre, chez Wilson, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations sont extrêmement vives sur votre arrivée à Londres et sur le rétablissement de votre santé. L'occasion me presse. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon

Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je suis très-fâchée que votre Hannah ne puisse être auprès de vous. Elle est encore très-mal, quoique sans danger.

Il me tarde beaucoup de savoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maison. Si ce ne sont pas des gens d'honneur, un déjeûner vous suffira pour les démasquer.

Je ne sais que vous dire sur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raisons me paroissent plausibles; mais il aime les inventions et les expédients bizarres.

Soit que vous conceviez de l'estime ou non pour vos hôtesses, il faut prendre garde que votre noble franchise ne vous en fasse des ennemies. Vous êtes dans le monde à-présent; songez-y bien.

Je suis ravie que vous ayez eu la pensée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ses offres. Mon étonnement, c'est qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il diffère, et s'il ne le fait pas d'une manière que vous puissiez accepter, ne pensez point à demeurer plus long-temps avec lui.

Attendez-vous, ma chère, à-présent qu'il a gagné du terrain, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint

des circonstances qui vous laissent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappoit à la moindre familiarité.... mais l'avis est superflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profession, c'est qu'il doit être persuadé que sa fable augmentera votre vigilance.

Reposez-vous sur le soin avec lequel j'examinerai le sceau de vos lettres. S'il est capable, comme vous dites, d'une bassesse sur ce point, il le sera de toutes les autres. Mais il est impossible qu'il ne soit qu'un infâme pour une personne de votre mérite, de votre naissance et de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de sa propre famille comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel, néanmoins, que votre mariage fût célébré! C'est le plus ardent de mes souhaits.

ANNE HOWE.

LETTRE CLI.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi, à huit heures du matin.

MON chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorsque je considère avec quelle hardiesse il se flatte que je servirai comme de témoin passif, pour

confirmer la vérité de son odieuse fable. Il se trompe, s'il la croit propre à m'inspirer plus de goût pour lui; à-moins qu'il n'ait en vue, comme je le reconnoîtrai facilement, de hâter mes résolutions en sa faveur, par l'embarras que j'aurai à soutenir le nouveau rôle qu'il veut m'imposer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma santé par Dorcas, et la permission de m'entretenir un moment dans la salle à manger; apparemment pour découvrir si je serai de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu que, devant le voir bientôt, je le priois de modérer cette impatience.

A dix heures.

Je me suis efforcée, en descendant, de composer mon visage, et de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La veuve et ses deux nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de distinction. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agréments dans la figure; mais j'ai cru remarquer un peu de réserve dans leurs manières : tandis que M. Lovelace en avoit d'aussi aisées avec elles, que si leur connoissance eût été plus ancienne; et cela, je ne puis le désavouer, avec beaucoup de grace. C'est l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, sur ceux qui ne sont pas sortis du royaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du lieutenant-colonel, son mari; et, pendant son discours,

elle a porté deux ou trois fois son mouchoir à ses yeux. Je voudrois, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'eût mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit son intention; mais je ne me suis point aperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari que j'aimasse autant qu'elle avoit aimé son cher colonel; et le mouchoir a recommencé son office.

On ne sauroit douter qu'il ne soit fort affligeant pour une femme de perdre un bon mari, et de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans une situation difficile, qui l'expose aux insultes des ames basses et ingrates. C'est le cas où la veuve s'est représentée après la mort du sien; et je n'ai pu me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chère, que j'ai le cœur libre et ouvert, et que naturellement ma contenance l'est aussi : du-moins c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorsque je me sens du goût pour quelque personne de mon sexe, je me livre sans réserve, j'encourage les ouvertures mutuelles, et je prends plaisir à dissiper les défiances. Mais, avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité, sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, et tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avoient combattu un léger soupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoissoit de plus loin qu'hier

J'ai remarqué plusieurs coups-d'œil qu'il leur jetoit à la dérobée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondoient; et je puis dire que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissés tout-d'un-coup, sans pouvoir soutenir mes observations.

La veuve m'adressoit tous ses discours, comme à madame Lovelace. Je le souffrois, mais impatiemment. Une fois elle m'a témoigné, avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remercîments, combien elle étoit surprise qu'il y eût quelque vœu, quelque raison assez puissante sur un couple si charmant, comme elle nous appeloit lui et moi, pour nous obliger de *faire lit à part.*

Les yeux des deux nièces, dans cette occasion, m'ont fait baisser les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne se reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y pensant mieux, qu'il n'y ait point eu de témérité dans ma censure? Je ne doute pas qu'il ne se trouve quantité de personnes véritablement modestes qui, par leur rougeur, dans une accusation injurieuse, ont excusé les soupçons de ceux qui ne sont pas capables de distinguer, entre la confusion qui suit le crime, et ce noble ressentiment qui colore le visage d'une belle ame, à la seule pensée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me souviens d'avoir lu qu'un fameux Romain, après avoir triomphé d'une partie du monde, dont il a tiré son surnom, se voyant accusé d'une action vile,

aima mieux souffrir le bannissement, seule punition qu'il avoit à redouter s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement son innocence en question. Croyez-vous, ma chère, que ce grand Scipion l'Africain ne rougit pas d'indignation, lorsqu'il eut appris qu'on osoit l'accuser?

Pendant que la veuve me témoignoit son admirable étonnement, M. Lovelace me regardoit d'un air malicieux, pour observer comment je prendrois ce discours. Ensuite il a prié les trois dames de remarquer que son respect pour ma volonté, en me nommant sa chère ame, avoit plus de pouvoir sur lui que le serment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de répondre, avec aussi peu de ménagement pour la veuve que pour lui, qu'il étoit fort étrange pour moi d'entendre mettre un serment au second rang, quelque sorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon observation étoit juste, a dit miss Martin; et rien ne pouvoit excuser la violation d'un serment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'église la plus proche, et j'ai marqué du regret d'avoir été trop long-temps sans assister au service divin. On m'a nommé l'église de Saint-James, celle de Sainte-Anne, et une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient souvent à Saint-James, parce que l'assemblée y étoit belle, et les prédicateurs excellens.

M. Lovelace a dit que la Chapelle royale étoit l'église qu'il fréquentoit le plus, lorsqu'il étoit à Londres. Pauvre homme! Je ne m'attendois pas à apprendre qu'il *fréquentât* quelque église. Je lui ai demandé si la présence d'un roi visible ne diminuoit pas l'attention qu'on devoit au maître invisible des rois. Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet sur ceux que la curiosité de voir la famille royale amenoit à la Chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vu autant de visages contrits que dans toute autre église : et pourquoi non? Les courtisans et les voisins de la cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pu m'empêcher de répondre que personne ne doutoit qu'il ne sût choisir parfaitement sa compagnie.

Votre serviteur, Mademoiselle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais, se tournant vers la veuve et ses nièces : Lorsque nous nous connoîtrons mieux, Mesdames, vous aurez souvent l'occasion d'observer que ma chère ame ne m'épargne point sur cet article. Je l'admire autant dans ses reproches, que je suis passionné pour son approbation.

Miss Horton a remarqué que chaque chose avoit son temps; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué miss Martin ; et Shakespear dit fort bien, que *la jeunesse est le printemps de la vie, la fleur des années*. Elle a prononcé ces vers d'un ton théâtral. Elle ne pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il est passionné pour les louanges : plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant, il mérite assez les louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé et la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur ; il s'est mis à chanter les vers suivans, qui sont, nous a-t-il dit, de Congrève * :

La jeunesse apporte mille plaisirs, qui s'envolent à l'approche de la vieillesse ; des douceurs charmantes, qui naissent en foule dans le sein du printemps, et qui meurent dans les froids embrassements de l'hiver.

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse en le pressant de recommencer ; et sa complaisance les a fixés dans ma mémoire.

On a parlé de repas et d'aliments. La veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes

* Poète fort galant.

volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter; que mon inclination me portoit souvent à dîner seule, et d'un morceau qu'on m'enverroit de chaque plat. Mais il est inutile de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvée fort singulière. Comme je ne les ai pas assez goûtées pour changer de résolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a causé peu d'inquiétude; d'autant moins que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant, elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je serois fort à plaindre si je ne pouvois vivre avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit leur apprendre mon histoire, et qu'elles sauroient alors comment elles pouvoient entrer dans mes vues; et s'adressant à moi: Cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec son air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, et vos hautes idées d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans le trouble où vous êtes. Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant sans doute que ce langage me déplaisoit; et saisissant ma main, il me l'a baisée.

Je l'ai laissé avec les dames, et je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'inter-

rompt à ce moment de sa part. Il va monter à cheval : il me demande la permission de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour descendre dans la salle à manger.

Je l'ai trouvé assez bien dans son habit de campagne.

Il a voulu savoir quel jugement je portois des femmes de la maison. Je lui ai dit que je n'avois pas de reproche considérable à leur faire; mais que ma situation ne devant pas me donner d'empressement pour les nouvelles connoissances, j'en aurois peu pour leur société; et que je le priois particulièrement de me seconder dans le désir que j'avois de déjeûner et de souper seule. Il m'a répondu que si c'étoit ma résolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée : que mes hôtesses n'étoient pas des personnes assez importantes, pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction seroit intéressée; et que, pour peu que je prisse de dégoût pour elles en les connoissant mieux, il espéroit que je ne balancerois pas à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné, par des expressions fort vives, le regret qu'il avoit de me quitter. Ce n'étoit que pour se soumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impossible de s'y résoudre, pendant que le complot de mon frère subsistoit encore, si je n'avois eu la bonté de confirmer, du-moins par mon si-

lence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. Cette idée avoit attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue, par le projet de mon frère, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pouvois écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe me rendroit plus tranquille; que je méditois quelques propositions par rapport à la terre de mon grand-père, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; et que j'espérois que son absence seroit assez longue pour me donner le temps d'écrire et de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit; mais c'étoit une promesse à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvements de Singleton et de mon frère. S'il ne voyoit aucun sujet de crainte après son retour, il se rendroit directement dans Berkshire, d'où il se promettoit d'amener miss Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt que je n'y paroissois disposée. Je l'ai assuré que je regarderois la compagnie de sa cousine comme une grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est venue de lui-même.

Il m'a pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet-de-chambre, pendant son absence, afin que, s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, j'aye sur-le-champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il y avoit laissé sans que je m'en fusse aperçue. Soyez sûre qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à-présent beaucoup mieux disposée que je ne l'étois en sa faveur. Lorsque les défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de quelque générosité se porte de lui-même, par une espèce de réparation, à juger avantageusement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe sur-tout, avec plaisir, que s'il parle des dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais, néanmoins, sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentiments d'un homme pour ses parentes, peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des manières obligeantes après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chère, je me vois au point d'être assez contente de lui; d'où je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais

caractère. Telles sont du-moins mes réflexions. Puissiez-vous, ma chère, être toujours heureuse dans les vôtres!

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLII.

M. Lovelace à M. Belford.

Lovelace, dans une lettre de la même date à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit : de faire passer dans la maison, Clarisse pour sa femme, et de coucher une nuit sous le même toit. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste, par surprise du-moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît que le rôle qu'il joue, n'est pas celui des bons anges : mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra porter ses avantages plus loin.

Le détail qu'il fait de ses débats avec Clarisse diffère peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à

ses perfections de corps et d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeûner. Elle commence dans ces termes:

« Te peindrai-je l'air noble, l'air serein, et le
» port charmant de ma déesse, en descendant vers
» la compagnie qui l'attendoit? Son approche im-
» posoit le respect aux yeux, le silence aux lèvres
» tremblantes, et le mouvement aux genoux, pour
» se plier d'eux-mêmes: tandis qu'armée du senti-
» ment de son mérite et de sa supériorité, elle
» s'avançoit, comme une reine, au milieu de ses
» vassaux; sans fierté néanmoins et sans hauteur,
» comme si la dignité lui étoit naturelle, et les
» graces une habitude ».

Il observe la jalousie de Sally Martin, et de Polly Horton, en voyant son respect pour miss Clarisse. Ces deux filles ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, et s'étant livrées au goût du plaisir, étoient devenues facilement la proie de ses artifices. Elles s'étoient associées depuis quelque temps avec madame Sinclair, pour attendre l'occasion de se faire des amants; et, suivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avoient point encore effacé, dans leur cœur, ce sentiment de distinction, qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.

« Qu'il est difficile, dit-il, de faire souscrire une

» femme à une préférence qui la blesse, quelque » juste qu'elle puisse être, sur-tout, lorsque l'amour » y est intéressé! Cette petite enragée de Sally a » l'insolence de se comparer à un ange, en confes- » sant néanmoins que c'est un ange. Gardez-vous, » m'a-t-elle dit, je vous en avertis, monsieur Lo- » velace, de vous livrer devant moi à vos trans- » ports extravagants de tendresse, pour cette fière » et sombre beauté : je ne le soutiendrois pas. En- » suite, elle n'a pas manqué de me rappeler ses » premiers sacrifices. Quel bruit ce sexe fait pour » moins que rien! Otons les agréments de l'intrigue; » dis-moi, je te prie, Belford, ce que les femmes » font de si merveilleux pour nous.

» Mais tu serois surpris toi-même des efforts que » ces deux créatures font pour m'animer. Une » femme tombée, cher Belford, devient plus *diable* » que le plus méchant d'entre nous. Elle est au- » dessus des remords. C'est où je ne suis point; et » je t'assure qu'elles ne parviendront jamais, quoi- » qu'aidées de tout le pouvoir infernal, à me faire » traiter cette admirable fille avec indignité; autant » du-moins que l'indignité peut être distinguée » des épreuves, qui m'apprendront si c'est une » femme ou un ange.

» Je ne suis qu'un poltron, si j'en crois ces deux » coquines. Je l'aurois déjà, si je le voulois. Si je » la traitois comme un composé de chair et de

» sang, je la trouverois telle en effet. Elles m'avoient » cru bien instruit, si quelqu'un l'est au monde, » que faire une déesse d'une femme, c'est être sûr » qu'elle prendra les airs d'une déesse; que lui » donner du pouvoir, c'est l'autoriser à l'employer » sur celui qui le donne, si l'abus ne va pas plus » loin; et l'on m'a cité la femme de notre ami, » qui tient, comme tu sais, le plus complaisant des » maris dans une respectueuse distance, et qui fait » les yeux doux à un brutal de laquais. Je me suis » vivement emporté contre tous ces blasphêmes. » Je leur ai dit qu'elles me feroient haïr leur mai- » son, et prendre le parti d'en retirer ma char- » mante. Sur ma foi, Belford, je commence à me » repentir de l'y avoir amenée. Il est vrai que, sans » connoître le fond de leur cœur, elle est déjà » résolue d'avoir avec elles aussi peu de commerce » qu'elle pourra. Je n'en suis pas fâché; car la » jalousie n'échappe guère aux yeux d'une femme, » et Sally n'a pas le moindre empire sur elle-même.

» LOVELACE ».

LETTRE CLIII.

Miss Clarisse Harlove *à miss* Howe.

Vendredi 28 avril.

M. Lovelace est déjà revenu. Il apporte le complot de mon frère pour prétexte. Mais je ne puis prendre une si courte absence que pour une manière d'éluder sa promesse; sur-tout après le soin qu'il avoit eu de se précautionner ici, et n'ignorant pas que je m'étois proposé de garder soigneusement ma chambre. Je ne puis supporter d'être jouée. J'ai insisté, avec beaucoup de mécontentement, sur son départ pour Berkshire, et sur la parole qu'il m'avoit donnée de proposer le voyage de Londres à sa cousine.

O ma chère vie! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre présence? Il m'est impossible de m'éloigner aussi long-temps que vous semblez le désirer. Je ne me suis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware; et mes justes craintes, dans une crise si pressante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous représentez-vous ce qui se passe dans un esprit alarmé, qui tremble pour

tout ce qu'il a de cher et de précieux au monde? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez jusqu'après l'heureuse cérémonie, qui m'autorisera sans doute à donner du poids à vos demandes. Aussitôt que votre famille sera informée de notre mariage, tous les complots de votre frère s'évanouiront; et votre père, votre mère, vos oncles, ne penseront qu'à se réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le sceau à mon bonheur? Quelle raison, encore une fois, avez-vous de me bannir de votre présence? Si je vous ai jetée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la satisfaction de vous en tirer avec honneur?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentois à lui faire quelque réponse qui ne parût pas rejeter tout-à-fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, a-t-il repris, quel est mon dessein, si vous l'approuvez. J'irai sur-le-champ faire la revue de toutes les nouvelles places et des plus belles rues, et je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque maison qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, et je lèverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite ayez la bonté de fixer un jour, soit avant, soit après notre établissement, pour me rendre le plus heu-

reux de tous les hommes. Que manquera-t-il alors à notre situation? Vous recevrez dans votre propre maison, si je puis la meubler aussi promptement que je le désire, les félicitations de tous mes parents. Miss Charlotte se rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de temps, vous choisirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, en premier, en second, en troisième rang, pendant les premiers mois de la belle saison. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure; et nous n'aurons plus autour de nous qu'une chaîne continuelle de plaisirs. Ah! chère Clarisse! prenez-moi près de vous, au-lieu de me condamner au bannissement; et faites que je sois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les instances ne tomboient pas ici sur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, et j'en ai repris plus aisément mes esprits. Cependant, je ne lui ai pas donné sujet de se plaindre que j'eusse refusé l'offre de chercher une maison.

Il est sorti dans cette vue. Mais j'apprends qu'il se propose de passer ici la nuit; et s'il y passe celle-ci, je dois m'attendre que, lorsqu'il fera quelque séjour à la ville, il y passera toutes les autres. Comme les portes et les fenêtres de mon appartement sont à l'épreuve; qu'il ne m'a donné jusqu'à-présent aucun sujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de

mon frère; que les gens de la maison sont fort obligeants et fort civils, particulièrement miss Horton, qui paroît avoir conçu beaucoup de goût pour moi, et qui a plus de douceur que miss Martin dans l'humeur et dans les manières; enfin, comme tout a pris une apparence supportable, je m'imagine que je ne pourrois insister sur sa promesse, sans un air excessif d'affectation, et sans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raisons pour justifier ses volontés. Ainsi, je crois que je ne prendrai pas connoissance du dessein qu'il a de se loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous pensez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu son billet de banque au moment de son arrivée.

Vendredi au soir.

Il a vu trois ou quatre maisons, dont aucune ne lui a plu. Mais on lui a parlé d'une autre, qui promet quelque chose, dit-il, et dont il sera mieux informé demain.

Samedi à midi.

Il a pris des informations. Il a même déjà vu la maison dont on lui avoit parlé hier au soir. Le propriétaire est une jeune veuve qui est inconsolable de la mort de son mari. Elle se nomme madame Fretchville. Les meubles sont du meilleur goût, n'étant faits que depuis six mois. Si je ne les trouve pas à

mon gré, ils peuvent être loués pour quelque temps, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison, et faire marché sur-le-champ pour acheter les meubles.

La dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartements d'en haut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés pour se rendre dans une de ses terres, où elle se propose de vivre retirée. Elle pense à partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le sallon et deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait fait voir à M. Lovelace, sont d'une parfaite élégance. On lui a dit que tout le reste y répond. Les offices sont commodes; les remises et l'écurie fort bien situées. Il sera fort impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; et s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de mylady Lawrance, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle sollicite à la Chancellerie. Mais elle ne laisse pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeants. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occasion de me dire qu'il se flattoit que leurs désirs et les siens seroient bientôt remplis : mais, quoique

le moment fût si favorable, il ne m'a pas pressée pour le jour. C'est ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empressement pour la célébration.

Il m'a demandé en grace de lui accorder ma compagnie, à lui et à quatre de ses meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici, lundi prochain. Miss Martin et miss Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles sont engagées d'un autre côté, pour une fête annuelle, avec les deux filles du colonel Solcombe, et deux nièces du chevalier Holmes. Mais il aura madame Sinclair, qui lui a fait espérer d'avoir aussi miss Partington, jeune demoiselle d'un mérite et d'une fortune distinguée, dont il paroît que le colonel Sinclair a été le tuteur jusqu'à sa mort, et qui donne, par cette raison, le nom de *maman* à madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en dispenser. Il m'a mise, lui ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée ; et je voudrois voir aussi peu de gens qu'il me sera possible, qui ayent de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il se garderoit bien de me presser, si j'y avois trop de répugnance ; mais que c'étoit effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite et bien établis dans le monde, qui mouroient d'envie de me voir : qu'à-la-vérité, ils croyoient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais

avec les restrictions qu'il avoit expliquées à madame Sinclair; et que je pouvois compter, d'ailleurs, que sa politesse seroit portée devant eux jusqu'au plus profond respect.

Lorsqu'il s'est bien résolu à quelque chose, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner son idée. Cependant, je ne veux pas être donnée en spectacle, si je puis l'empêcher; sur-tout à des gens dont le caractère et les principes me sont très-suspects. Adieu, très-chère amie; objet presque unique de mes tendres affections.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. LOVELACE fait à son ami, à-peu-près le même détail qu'on vient de lire dans la lettre précédente. Il l'invite à sa collation pour le lundi suivant.

Mowbray, Tourville et Belton, dit-il, brûlent de voir ma déesse, et seront de la partie. Elle m'a refusé; mais je t'assure qu'elle ne laissera pas d'en être. Tu auras le plaisir de voir l'orgueil et la gloire des Harloves, mes ennemis implacables; et tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai souvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne sortira pas de ses lèvres une ordure ni un mot équivoque. Elle se compose devant ma belle. Tous ses traits se ressèrent, et son gros visage devient un vrai théâtre de minauderies. Sa voix, qui est un tonnerre quand il lui plaît, se fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de se plier à la civilité, deviennent souples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ses gros bras croisés devant elle; et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la faire asseoir en présence de la déesse.

Je m'occupe à vous dresser à tous des instructions pour lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial, et qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le soin de contenir les trois autres.

Samedi au soir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au secours, Monsieur, s'est écriée Dorcas en descendant de chez sa maîtresse : Madame est résolue d'aller demain à l'église. J'étois à jouer en bas avec les femmes. A l'église! ai-je dit; et j'ai posé mes cartes sur la table. A l'église! ont répété mes compagnes, en jetant un regard l'une sur l'autre. Notre

partie est demeurée là pour ce soir. Qui se seroit attendu à ce caprice? Sans avis! sans la moindre question! Avant l'arrivée de ses habits! sans avoir demandé ma permission... Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme! Quoi? Cette belle personne ne considère donc pas qu'aller à l'église, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi? Cependant, ne pas demander que je sorte avec elle, lorsqu'elle est persuadée que Singleton et son frère sont aux aguets pour l'enlever! facile à reconnoître par ses habits, par sa taille, par ses traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre! A l'église encore, plutôt que dans tout autre lieu! Cette fille a-t-elle le diable au corps? C'est le blasphême qui m'est échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les instructions que j'ai méditées pour ta conduite et celle de tes camarades, dans l'assemblée de lundi.

Instructions pour Jean Belford, Richard Mowbray, Thomas Belton et Jacques Tourville, écuyers du corps de leur général Robert Lovelace, le jour qu'ils seront admis à la présence de sa déesse.

Il leur donne plaisamment divers ordres, entre lesquels il leur commande en particulier

d'éviter toutes sortes d'expressions libres, et jusqu'aux termes équivoques.

« Vous savez, leur dit-il, que je ne vous ai jamais
» permis d'obscénité dans le langage. Il en sera
» temps, lorsque nous deviendrons vieux, et que
» nous ne serons capables que de parler. Quoi?
» vous ai-je répété souvent, ne pouvez-vous tou-
» cher le cœur d'une femme sans blesser ses oreilles?

» Il est inutile de vous avertir que votre respect
» pour moi doit être extrême. Le serment de fi-
» délité vous y oblige. Et qui peut me voir sans me
» respecter?

Il les instruit de leur rôle, à l'égard de miss Partington, et du caractère emprunté qu'elle doit soutenir.

» Vous la connoissez, dit-il. Avec des yeux inno-
» cents, personne n'a plus de finesse et de manège.
» N'oubliez pas, sur-tout, que ma belle ne porte
» pas d'autre nom que le mien, et que la tante se
» nomme Sinclair, veuve d'un lieutenant-colonel.

Il leur donne quantité d'autres avis bizarres, auxquels il ajoute pour conclusion :

» Cette chère personne est prodigieusement éclai-
» rée dans tout ce qui appartient à la théorie : mais
» vous comprenez qu'à son âge c'est une véritable
» novice pour les choses de pratique. Malgré toutes

» ses lectures, j'ose dire que, jusqu'au moment
» qu'elle m'a connu, elle ne s'étoit pas imaginé
» qu'il y eût au monde des gens de notre espèce.
» Quel plaisir n'aurai-je pas d'observer son étonne-
» ment, lorsqu'elle se verra dans une compagnie
» si nouvelle, et qu'elle me trouvera le plus poli
» des cinq convives » !

Ces instructions suffisent. Il me semble, à-présent, que tu es curieux de savoir quelles peuvent être mes vues, en risquant de déplaire à ma belle et de lui inspirer des craintes après trois ou quatre jours de paix et de confiance. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces la visite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connoître pour une fille douce et modeste, et qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. On sera long-temps à table. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si cette nuit même je ne serai pas assez heureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense? Les oiseaux les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante s'offense assez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile* ou *inci-*

vile, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du-moins qu'elle me pardonne, si sa fureur se borne aux plaintes, et si je m'aperçois seulement qu'elle puisse soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr qu'elle est tout-à-fait à moi? Ma charmante est la délicatesse même. Je suis impatient de voir comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou l'autre de ces suppositions : et tu conviendras que, dans la situation où je me trouve, il est juste que je me précautionne contre toutes sortes d'accidents. Je connois l'*anguille* que j'ai à retenir, et combien il est à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirois-je la bouche et les yeux, si je la voyois sauter de mes mains dans sa rivière bourbeuse; je veux dire dans sa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer!

Voyons : laisse-moi compter combien j'aurai de personnes, après la nuit du lundi, qui seront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, et qu'elle n'a point eu d'autre vue, en quittant ses amis, que de prendre sérieusement mon nom, sans que sa propre famille puisse le désavouer. Premièrement, je puis faire fond sur tous mes gens, sur sa servante Dorcas, sur madame Sinclair, ses deux nièces et miss Partington.

Mais, comme tous ces témoins pourroient être

suspects, voici le point capital : « Quatre dignes » officiers, nobles de personne et d'origine, invités » tel jour à une collation par Robert Lovelace de » Sandon-hall, écuyer, en compagnie de Madeleine » de Sinclair, veuve; de Priscille Partington, fille » nubile, et de la dame complaignante, déposent » que ledit Robert Lovelace s'est adressé plusieurs » fois à ladite dame comme à sa femme; qu'ils se » sont adressés à elle, eux et d'autres, en qualité » de madame Lovelace, chacun lui faisant des com- » pliments et des félicitations sur son mariage; que » ces compliments et ces félicitations, elle les a reçus » sans autres marques de déplaisir et de répugnance, » que celles qui sont ordinaires aux jeunes mariées, » c'est-à-dire avec un peu de rougeur et d'agréable » confusion, qu'on pouvoit attribuer à l'embarras » naturel dans ces circonstances ». Point d'emportement, Belford; point de révolte contre ton chef. T'imagines-tu que j'aye amené ici cette chère personne pour n'en tirer aucun fruit?

Voilà une foible esquisse de mon plan. Applaudissez-moi, esprits subalternes! et reconnoissez Lovelace pour votre maître!

LOVELACE.

LETTRE CLV.

M. Lovelace à M. Belford.

Dimanche 30 avril.

J'ai été à l'église, Belford. Apprends même que je m'y suis admirablement conduit. Ma déesse est contente de moi. J'ai donné une attention parfaite au sermon, et j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé et les paroissiens. Mes yeux ne se sont pas trop égarés. Comment aurois-je eu peine à les gouverner, lorsqu'ils avoient devant eux le plus charmant et le plus aimable objet de l'univers?

Chère créature! que de ferveur! que de charmes dans sa piété! Je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'espère que les prières d'une si belle ame ne seront pas sans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chose d'imposant dans le culte de la religion. Le dimanche est une institution charmante, pour soutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour sur sept; que cette loi est raisonnable! Je crois qu'à-la-fin je serai capable d'aller une fois le jour à l'église. Ma réformation en ira plus vite. Voir une multitude d'honnêtes gens qui se réunissent dans le même acte d'adoration,

c'est l'exercice d'un être qui pense et qui sent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorsque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois que si j'allois constamment à l'église, je pourrois les abandonner.

Il m'est venu de nouvelles inventions à la tête pendant le service divin : mais j'y renonce, parce qu'elles sont nées dans un si bon lieu. Excellente Clarisse! combien de ruines n'a-t-elle pas prévenues en m'attachant à elle, en remplissant toute mon attention!

Mais je veux te raconter ce qui s'est passé entre nous dans ma première visite du matin; et je te ferai ensuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'église.

La permission de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle étoit préparée pour sortir. J'ai feint d'ignorer son intention; et j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informé.

Vous allez sortir, Mademoiselle? lui ai-je dit d'un air indifférent.

Oui, Monsieur; j'ai dessein d'aller à l'église.

J'espère, Mademoiselle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaise à porteur, et se rendre à l'église voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour

aller à l'église voisine de chez madame Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair! et pour la ramener à la vue de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maison! Il n'y avoit pas moyen d'y consentir. Cependant, j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse et de l'accompagner à Saint-Paul.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement: elle m'a dit que, pour aller à Saint-Paul, elle pouvoit prendre un carrosse et partir sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton et de son frère, et je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-temps que je n'ai été à l'église. Nous nous placerons dans différents bancs: et la première fois que j'y retournerai, ce sera, j'espère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puisse recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections: mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me suis placé à sa vue, pour trouver le temps moins ennuyeux; car nous sommes arrivés de bonne heure; et je me suis si bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le sujet du sermon étoit assez particulier: c'étoit l'histoire d'un prophête, ou la parabole d'une jeune

brebis enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit chèrement, et qui n'avoit pas d'autre plaisir au monde. Le prophête avoit en vue d'inspirer du remords à David, sur son adultère avec Bethsabée, femme d'Urie, et sur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tous temps l'occasion d'une infinité de désordres. Enfin, lorsque le roi David eut juré dans son indignation (tu vois, mon ami, que le roi David juroit : mais comment saurois-tu qui étoit le roi David? l'histoire est de la Bible); aussitôt, dis-je, qu'il eut juré de punir l'homme riche, le prophête, qui se nommoit Nathan, honnête personnage et de fort bon esprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *Cet homme, c'est toi.* Par ma foi, j'ai cru que le prédicateur jetoit directement les yeux sur moi; et les miens se sont tournés au même moment sur ma jeune brebis. Mais je dois dire aussi que je me suis souvenu en même-temps de mon *Bouton de rose :* après tout, sur ce point, me suis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, et ceux qu'il auroit pu toucher avec plus d'avantage; car l'histoire est réellement fort touchante, et je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions

d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus : et je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence, à ma collation.

Dimanche au soir.

Nous avons dîné tous ensemble, dans la salle à manger de madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, et madame Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille. « D'abord, » m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu trop bonne idée » de ces gens-là. Madame Sinclair lui avoit semblé » rebutante. Ses nièces étoient de jeunes personnes » avec lesquelles elle n'auroit pas souhaité de liai- » son. Mais, réellement, il ne falloit pas être trop » précipité dans les censures. Bien des gens gagnent » à se faire connoître. La veuve lui paroissoit sup- » portable (c'est toute la faveur qu'elle lui fait). » Miss Martin et miss Horton sont deux jeunes » filles de fort bon sens, et qui ont beaucoup de » lecture. Ce que miss Martin, particulièrement, a » dit du mariage et de l'homme qui la recherche, » étoit très-solide. Avec de tels principes, elle ne » sauroit faire une mauvaise femme ». Remarque, en passant, que le très-humble serviteur de Sally est un marchand de grande réputation, et qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une esquisse de ton caractère

et de celui de mes trois autres écuyers, dans l'espérance d'exciter sa curiosité à vous voir lundi. Je lui ai dit le mal comme le bien; autant pour m'exalter moi-même, et pour prévenir toutes les surprises, que pour lui apprendre quelle sorte de personnages elle doit s'attendre à voir, si elle veut m'obliger. Par ses observations sur chacun de vous, je jugerai des mesures que j'aurai à garder pour obtenir ou pour conserver son estime. Je connoîtrai ce qui est de son goût et ce qui ne l'est pas. Ainsi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes superficielles, j'entrerai dans son cœur, et j'y prendrai langue pour mes espérances.

La maison ne sera prête que dans trois semaines. Tout sera fini dans cet intervalle, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui sait si trois jours ne feront pas l'affaire? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire passer ici pour ma femme? et l'autre, qui n'est pas moindre, de me fixer ici la nuit comme le jour? Jamais une femme m'est-elle échappée lorsque j'ai pu loger sous le même toit? Et la maison : n'est-ce rien que la maison? Et les gens : Will * et Dorcas qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit : bon! trois heures.

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford, quoiqu'au grand mécontentement de la belle.

* Son valet-de-chambre.

On lui a présenté, pour la première fois, miss Partington, qui s'est laissé engager pour demain; mais à condition que ma charmante seroit de la partie. Quel moyen de refuser une jeune personne si aimable, secondée par mes ardentes prières!

Mon impatience, à-présent, est d'avoir vos opinions sur ma conquête. Si vous aimez des traits et des yeux pleins de flamme, quoique le cœur soit de glace, et qu'il n'ait point encore commencé à *s'amollir*; si vous aimez un sens exquis, et le plus séduisant langage, qui coule entre des dents d'ivoire et des lèvres de corail; un regard qui pénètre tout; un son de voix, qui est l'harmonie même; un air de noblesse, mêlé d'une douceur qui ne peut être décrite; une politesse qui ne sera jamais surpassée, s'il est possible qu'il y en ait d'égale; vous trouverez toutes ces excellences, et cent fois plus, dans mon Hélène.

*Contemplez cette majestueuse fabrique! C'est un temple sacré dans sa naissance, et bâti par des mains divines. Son ame est la divinité qui l'habite; et l'édifice n'est pas indigne du Dieu**.

Ou, si tu veux une description plus douce, dans le style de Rowe;

Elle offre tous les charmes des fleurs nouvellement écloses; une beauté sans tache, une fraî-

* Quatre vers de Driden.

cheur vive et douce, que rien ne ternit encore : c'est l'image de la nature au premier printemps du monde.

Adieu, mes quatre suppôts. Je vous attends demain à six heures du soir.

LOVELACE.

(*Miss Clarisse, dans une lettre datée du lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'église, et ses remarques sur le sermon. Elle parle des femmes de la maison avec plus de goût que la première fois. Elle observe qu'elles ne voyent chez elles que des personnes de distinction. Sous une autre date, elle déclare qu'on ne lui a pas fait plaisir d'introduire chez elle miss Partington, et moins encore de l'avoir mise dans la nécessité d'assister à la collation de M. Lovelace. Elle prévoit, dit-elle, que c'est une soirée perdue.*)

LETTRE CLVI.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Lundi au soir, 1.er mai.

JE m'échappe, à ce moment, de la désagréable compagnie où je me suis vue engagée contre mon inclination. Comme je prendrois peu de plaisir à me rappeler le détail de la conversation, contentez-vous de ce que je pourrai recueillir du souvenir qui me reste de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ses quatre amis, et de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober.

Les noms des quatre messieurs sont Belton, Mowbray, Tourville et Belford. Madame Sinclair, miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, M. Lovelace et moi, faisoient le reste de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de miss Partington, du côté favorable, sur le témoignage de madame Sinclair et de ses nièces. J'ajouterai quelques-unes de mes propres remarques, sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de désavantage : mais, malgré ses regards innocents, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus, pour ce qui regarde la véritable modestie. A l'occasion de quelques discours, qui n'étoient pas assez libres pour mériter une censure ouverte, mais qui ne laissoient pas de renfermer quelque chose d'indécent pour des personnes bien élevées, j'ai observé que cette jeune demoiselle marquoit d'abord une sorte d'embarras; mais qu'ensuite, par un sourire ou par un coup-d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroissoit condamner, un grand nombre de libertés, qui sont absurdes, si elles ne signifient rien, ou qui doivent passer pour des grossièretés offensantes, si elles renferment quelque sens. Il est vrai que j'ai connu plusieurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de madame Sinclair, qui ne faisoient pas difficulté de passer aux hommes, et de se pardonner à elles-mêmes des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une si grande facilité puisse s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractère distinctif de notre sexe. Si les paroles ne sont que le corps ou l'habit des pensées, l'ame ne se fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres; mais

je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de noblesse.

M. Belton a reçu son éducation à l'université, parce qu'il étoit destiné pour la robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le collége pour venir à la ville, où il prit aussitôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à veiller, et s'en fait gloire. Il a la passion du jeu, qui a dérangé ses affaires. Son âge ne passe pas trente ans. Son visage est d'un rouge ardent, un peu taché et boutonné. Les irrégularités de sa vie sensuelle paroissent la menacer d'une courte durée; car il est attaqué d'une toux sèche, qui ne marque pas des poumons fort sains : cependant, il affecte de rire de lui-même, et de faire rire ses amis, de ces menaçants symptômes, qui devroient le rendre plus sérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle plusieurs langues comme M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il est de bonne maison : son âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute et bien prise, les yeux vifs et le regard audacieux. Son front et sa joue droite sont défigurés par deux larges cicatrices. Il se met aussi fort proprement. Il a toujours ses gens autour de lui, les appelant sans cesse, et les chargeant de quelque

message frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemples pendant le peu de temps que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paroissent observer, tour-à-tour, le fier mouvement de ses yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils ayent entendu la moitié de ses ordres ; et j'ai cru remarquer qu'ils le servent en tremblant. Cependant, cet homme paroît supportable avec ses égaux. Il ne parle pas mal des spectacles et des amusements publics, sur-tout de ceux des pays étrangers. Mais il a quelque chose de romanesque dans l'air et dans le langage ; et souvent il assure, avec beaucoup de force, des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire ; c'est-à-dire qu'il badine librement sur les choses saintes, et qu'il fait profession de haïr les prêtres de toutes sortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'est un mot qui ne sort presque point de sa bouche : mais il ne paroît pas qu'il respecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne sais à quelle occasion, la grace de nous apprendre son âge. Il entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'ancienne maison ; mais, dans sa personne et dans ses manières, il a plus de ce qu'on appelle *petit maître*, qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût dans le choix de tout ce qui sert à sa parure ; mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On

remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur et à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au-dehors, que le dedans occupe peu son attention. M. Lovelace dit qu'il danse parfaitement, qu'il est grand musicien, et que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs italiens et françois; et, pour lui rendre justice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-satisfaite; mais ses plus grands admirateurs ont été madame Sinclair, miss Partington et lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation et les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, auxquelles l'usage moderne a donné le nom de compliments, et qui passent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment au fond qu'un amas d'exagérations ridicules, propres seulement à faire connoître la mauvaise foi des hommes, et l'opinion désavantageuse qu'ils ont des femmes. Il affecte de mêler, dans ses discours, des mots françois et italiens; et souvent il répond en françois à une question qu'on lui fait en anglois, parce qu'il préfère cette langue, dit-il, au sifflement de sa nation. Mais, alors, il ne manque point de donner la traduction de sa réponse dans l'odieuse langue de son pays; de peur, apparemment, qu'on ne le soup-

çonne de ne pas savoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une histoire excellente, avant que de la commencer : mais il ne paroît pas qu'il s'embarrasse beaucoup de tenir parole. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin du récit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de parenthèses, et de nouveaux incidents, qu'il perd le fil de son propre discours, et qu'il demeure satisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du secours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il se souvient de ce qu'il vouloit dire. Mais c'en est assez, et beaucoup trop, sur M. Tourville.

M. Belford est le quatrième convive, et celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'estime et d'affection. Je crois avoir compris que c'est un homme d'une valeur éprouvée. Ils sont devenus amis à l'occasion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être), et d'une rencontre aux carrières de Kensington, où quelques survenants eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me semble que M. Belford n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être sont-ils les deux plus méchants; car ils paroissent capables de conduire les trois autres à leur gré. M. Belford est mis proprement comme les autres; mais il n'a pas ces

avantages de figure et d'ajustement dont M. Lovelace est trop vain. Cependant, il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, et nos meilleurs écrivains, lui sont familiers. La conversation, par son moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable : et moi, qui, passant parmi eux pour madame Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit possible à ma situation, je me suis jointe alors à eux, et j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de compliments sur mes observations.

M. Belford paroît obligeant et de bon naturel. Quoique plein de complaisance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité et de politesse, et j'ai cru remarquer un fonds de bonne logique dans son esprit et dans ses raisonnements. M. Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant, nous autres femmes, comme pour observer si nous admirions leur savoir, lorsqu'ils étoient contents d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration et de justesse, M. Belford emportoit visiblement l'avantage; et le sentant bien lui-même, il prenoit plaisir à défendre le côté foible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les sujets qui se traitent dans ces occasions, on s'y prête autant que la bienséance le permet, et par le

rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas souvent observer combien M. Lovelace étoit au-dessus de ses quatre amis, dans les choses mêmes sur lesquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'esprit et la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder, lorsqu'il ouvroit les lèvres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir son babil; il poussoit du coude le sourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace alloit parler; et, lorsqu'il avoit parlé, les termes de *charmant garçon* sortoient de toutes les bouches, avec quelque expression cavalière d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage et dans les manières, que, si l'on n'avoit soin de veiller sur soi-même et de distinguer la vérité des fausses apparences, on seroit souvent exposé à l'illusion.

« Voyez-le dans une compagnie nombreuse, » m'a dit M. Belford, on ne fait attention qu'à » lui ». Ce Belford ayant vu sortir son ami pour un moment, a profité de son absence pour s'approcher de mon oreille; et de l'air d'un favori qui est dans le secret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation sur mon mariage supposé; en m'exhortant à ne pas insister trop long-temps sur les rigoureuses conditions que j'avois imposées à un

si galant homme. Ma confusion, dont il s'est aperçu, lui a fait quitter aussitôt ce sujet, pour retomber sur l'éloge de son ami.

Réellement, ma chère, il faut avouer que M. Lovelace a dans l'air une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur et l'insolence, non-seulement inutiles, mais absolument inexcusables. Et puis cette douceur trompeuse qu'il a dans le sourire, dans le langage et dans toute sa contenance, du-moins lorsqu'il cherche à plaire, ne marque-t-elle pas qu'il est né avec des inclinations innocentes; et qu'il n'est pas naturellement cette cruelle, cette violente, cette impétueuse créature, dans laquelle il se peut que la mauvaise compagnie l'ait changé? car il a d'ailleurs une physionomie ouverte, et je puis dire honnête. Ne le pensez-vous pas aussi, ma chère? C'est sur toutes ces spécieuses apparences que je fonde l'espoir de sa réformation.

Mais il est surprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une si grande connoissance des hommes et des livres, avec un esprit si cultivé, il puisse trouver tant de satisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, et dans une conversation d'une impertinence révoltante, indigne de ses talents et de tous ses avantages naturels et acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raison; et malheureusement elle ne marque point une grande ame : c'est sa vanité, qui lui fait atta-

cher un ridicule honneur à se voir le chef des compagnons qu'il s'est choisis. Comment peut-on aimer les louanges, et se contenter de celles qui viennent d'une source si méprisable?

M. Belford s'est avisé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante assemblée. « Heureux mortel! lui a-t-il dit, à l'occasion de quelques flatteries de madame Sinclair, » qui étoient approuvées par miss Partington, vous » êtes si bien partagé du côté de l'esprit et du courage, qu'il n'y a point de femme, ni d'homme qui » puissent tenir devant vous ». En parlant, M. Belford avoit les yeux sur moi. Oui, ma chère, il me regardoit avec un sourire; et ses regards se sont tournés ensuite vers son ami. Ceux de toute l'assemblée, hommes et femmes, sont tombés aussitôt sur votre Clarisse : du-moins le reproche de mon cœur me l'a fait penser; car à-peine me suis-je senti la hardiesse de lever les yeux.

Ah! ma chère, si les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme (et c'est le cas où je suis; car à quelle autre cause attribuer une fuite qu'on suppose volontaire?) étoient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent, et sur l'humiliation dont elles se couvrent; sur la fausse pitié, le mépris tacite, les insolents sourires et les malignes explications auxquelles elles s'exposent, de la part d'un monde de censeurs de l'un

et de l'autre sexes; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes? et combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaissement? Vous devez voir à-présent pourquoi je ne puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLVII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Lundi à minuit.

IL m'arrive une aventure fort bizarre, qui me cause de la peine et du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment, et fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maison se trouvant remplie de quelques femmes, arrivées pour ses nièces, et la nuit, qui est fort avancée, ne permettant guère à miss Partington de s'exposer dans les rues de Londres, elle est venue me prier d'accorder à cette jeune personne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort simple, et mon refus lui aura paru dur et peu obligeant : mais, pendant qu'elle s'expliquoit, il m'est venu subitement

à l'esprit que je suis ici comme étrangère pour tout le monde; que je n'ai pas un seul domestique que je puisse dire à moi, ou dont j'aye grande opinion; qu'il y a, dans la maison, quatre hommes d'un caractère fort libre, partisans déclarés de M. Lovelace; lui-même d'un esprit entreprenant; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin; que miss Partington elle-même n'est pas une personne aussi timide qu'on me l'a représentée; qu'on a pris des peines officieuses pour me donner une bonne opinion d'elle, et que madame Sinclair a mis plus de recherche dans son compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air singulier pour des gens qui me croient déjà un peu singulière : un consentement m'expose à de fâcheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé sur le choix.

J'ai répondu à madame Sinclair, que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume sans être fort pressée du sommeil; que miss Partington seroit gênée, et que je le serois moi-même.

Il seroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction fût obligée de partager, avec Dorcas, un lit fort étroit. Mais elle avoit encore plus de regret de m'avoir fait une proposi-

tion dont je pusse recevoir la moindre incommodité. Rien ne seroit plus éloigné de ses intentions; et miss Partington attendroit volontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, et moins embarrassée à persister dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, et de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Miss, m'a-t-on dit, seroit effrayée de coucher seule: d'ailleurs, elle ne consentiroit jamais à m'incommoder jusqu'à ce point.

Je me suis crue délivrée, sur-tout lorsque j'ai vu madame Sinclair qui se retiroit civilement. Mais elle est revenue; et m'ayant demandé pardon de son retour, elle m'a dit que miss Partington étoit tout en larmes; que jamais elle n'avoit vu de jeune dame, pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi; que cette chère fille se flattoit de n'avoir laissé rien échapper dans sa conduite, qui m'eût inspiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât?

J'étois fort occupée, lui ai-je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'espérois de voir demain miss Partington, et de lui faire agréer mes excuses. Alors madame Sinclair, hésitant, et paroissant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laissé de se tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant

de prendre garde à ses pieds. Elle s'est arrêtée au haut de l'escalier : Mon Dieu ! Madame, quelle peine vous prenez ! m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur, je n'ai pas eu dessein de vous offenser ; mais puisque vous n'approuvez pas une demande trop libre, je vous supplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit trop hardie, et trop impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier, soit en lui-même, soit dans le tour que mes réponses lui ont fait prendre ? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant si l'on ne se proposoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des soupçons, auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils sont justes, je dois tout craindre, je dois fuir et cette maison et l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le sont pas, et que je ne puisse me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raison plausible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-temps avec honneur ?

Je me sens irritée contre lui, contre moi-même, et contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons sont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu souhaiter de me voir en si mauvaise compagnie ? Encore une fois je ne suis pas contente de lui.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLVIII.

Miss Clarisse Harlove *à miss* Howe.

Mardi 2 mai.

Il faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère (sous le couvert de M. Lovelace et par la voie de mylord M....), qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, et qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur et au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des temps plus tranquilles, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble devenir plus heureuse, espérons d'obtenir bientôt la liberté de reprendre la plume, et celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace, ne sera pas regardée apparemment comme une disgrace.

Votre mère ajoute que, si je souhaite de *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défense qu'elle me signifie; mais elle se flatte que, sans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une correspondance, à

laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppose depuis long-temps. Tout ce que je puis faire, c'est de vous prier de n'être point *enflammée;* c'est de vous engager, par mes instances, à ne pas lui faire connoître, ni même soupçonner que je vous aye communiqué la raison qui me fait cesser de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le scrupule que je m'en suis fait, et sur lequel j'ai long-temps insisté, comment pourrois-je me dispenser honnêtement de vous apprendre ce qui tout-d'un-coup a la force de m'arrêter? Ainsi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me reposer sur votre discrétion, que de feindre des raisons dont vous ne seriez pas satisfaite, et qui, ne vous empêchant point de vouloir pénétrer le fond du mystère, me feroient enfin passer à vos yeux pour une amie capable de réserve, sans compter que vous auriez quelque sujet de vous croire blessée, si je ne vous supposois pas assez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaise face. La maison sera louée incessamment. Les femmes de celle-ci sont fort respectueuses, malgré ma délicatesse à l'égard de miss Partington. Miss Martin, qui doit se marier bientôt avec un riche marchand du Strand *, est venue me consulter

* Fameuse rue de Londres.

aujourd'hui sur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occasion. La veuve est moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas dissimulé que ses quatre amis ne sont pas de mon goût, m'assure que, ni eux, ni d'autres ne paroîtront devant moi sans ma permission.

Si je rassemble toutes ces circonstances, c'est pour mettre en repos votre cœur tendre et obligeant, dans la vue de rendre votre soumission plus facile à l'ordre de votre mère; et dans la crainte qu'on ne m'accuse de vous *enflammer*, moi qui suis, avec des intentions bien différentes, ma très-chère et très-aimable amie, votre fidèle et dévouée

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLIX.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Mercredi 3 mai.

IL me paroît bien étonnant que ma mère ait été capable d'une si étrange démarche, uniquement pour exercer mal-à-propos son autorité, et pour obliger des cœurs durs et sans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conseils ou par mes

informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner.

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, est d'avis que je ne dois pas abandonner une correspondance telle que la nôtre. Il est fort heureux de penser si bien; car ma mère ayant excité ma bile, j'ai besoin de quelqu'un que je puisse quereller.

Voici ma résolution, puisqu'il faut vous satisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, et jusqu'à ce que l'orage soit un peu apaisé. Mais soyez sûre que je ne vous dispenserai pas de m'écrire. Mon cœur, ma conscience, mon honneur s'y opposent.

Mais comment ferai-je ici? Comment? Rien ne m'embarrasse moins; car je vous assure que je n'ai pas besoin d'être poussée beaucoup, pour prendre secrettement la route de Londres; et si je m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau; et, dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers; ou, si vous refusez de venir, je demeure avec vous, et je vous suis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraye point. Il n'y a qu'une *considération et une seule espérance* qui m'arrêtent, veillée comme je suis dans tous les

moments de ma vie, obligée de lire sans voix, de travailler sans goût, et de coucher chaque nuit avec ma mère. La considération, c'est que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ : l'espérance consiste à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureusement, et que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant, il m'arrive souvent de balancer. Mais la résolution où vous paroissez être de rompre tout commerce avec moi dans cette crise, emportera nécessairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conséquences.

Quelques mots sur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore si le sage projet de votre frère est abandonné, ou s'il ne l'est pas. Un profond silence règne dans votre famille. Votre frère s'est absenté pendant trois jours. Il est revenu passer vingt-quatre heures au château d'Harlove. Ensuite il a disparu. S'il est avec Singleton ou d'un autre côté, c'est ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre personnage, je vois assez que c'est une race infernale, dont il est le Belzébuth. Qu'a-t-il pu se proposer, comme vous dites, dans l'empressement avec lequel il a souhaité de vous voir au milieu d'eux, et de vous donner cette occasion d'en

faire comme autant de miroirs qui réfléchissoient la lumière l'un sur l'autre. Cet homme est un fou, n'en doutez pas, ma chère; ou du-moins un parfait étourdi. Je me figure qu'ils se sont parés, devant vous, de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air! des seigneurs d'un mérite accompli! Cependant, qui sait combien d'ames méprisables de notre sexe, le pire d'entre eux a su lier à son char?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras, comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Madame Sinclair vous a trop pressée, et vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il vous survenoit quelque chose qui retardât la célébration, je vous conseillerois de prendre un autre logement; mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à ce que vous ayez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, sur-tout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parents ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, et vous ne devriez pas avoir la volonté de vous

y opposer. Il sera maître alors de votre bien *, et vous ne pourriez former d'autres vues sans injustice.

Un point que je vous conseille de ne pas oublier, c'est celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence et de sa justice, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout méchant qu'il est, il ne passe pas pour une ame sordide; et je m'étonne qu'il soit encore à vous faire cette proposition.

Je ne suis pas mécontente de ses soins pour trouver une maison toute meublée. Il me semble que celle qu'il a en vue vous conviendra beaucoup. Mais, s'il faut attendre trois semaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie si loin. D'ailleurs, il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'est un de mes étonnements, qu'il paroisse si soumis.

Ma chère, je le répète, continuez de m'écrire. J'insiste absolument sur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, et dans le plus grand détail; ou prenez sur vous toutes les suites. Il n'y a point de démarches qui m'effrayent, lorsque je croirai les devoir à la sûreté de votre honneur et de votre repos.

ANNE HOWE.

---

* Suivant les loix d'Angleterre.

LETTRE CLX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Jeudi 4 mai.

Je ferme les yeux sur tout autre engagement, je suspends tout autre désir, je bannis toute autre crainte, pour vous supplier, très-chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié, pour lequel je ne puis jamais vous faire de remercîments, et qui deviendra pour moi la source d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connois votre caractère impatient, lorsque vous croyez votre générosité ou votre amitié blessée. Ma chère miss Howe, voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me suis attiré celle de mon père? Ne diroit-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, si miss Howe venoit à la suivre? Il y a des choses si visiblement mauvaises, qu'elles ne souffrent pas de discussion; celle-ci est du nombre. Il est inutile d'apporter des raisons contre une témérité de cette nature. Quelque nobles, quelque généreux que puissent être vos motifs, à Dieu ne plaise qu'on sache jamais qu'il vous soit entré seulement dans l'idée de suivre un si mauvais exemple!

d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuses qu'on peut alléguer en ma faveur; particulièrement celle d'avoir été malheureusement surprise.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paroîtroit pas insupportable dans une autre occasion. Auriez-vous regardé autrefois comme un tourment de partager son lit? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne! Quel plaisir je prenois à travailler sous ses yeux! Vous pensiez de même autrefois : et je sais que, dans les soirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amusements de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguer vos propres passions. Tout excès est blâmable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même source que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés et violents; et peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'usage, ou par la force d'une éducation plus libre. Pesons toutes deux cette réflexion, ma chère; tournons les yeux sur nous-mêmes, et tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'insiste sur une interruption de votre part. Votre silence sur ce point me sera une preuve que vous

ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, et que vous obéissez à votre mère, du-moins dans la partie qui vous regarde. Supposez des cas d'importance : ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman?

Mes caractères tremblants vous feront connoître, ma chère et impétueuse amie, quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidèle

CLARISSE HARLOVE.

P. S. On m'apporte à ce moment mes habits. Mais vous m'avez jetée dans un trouble qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.

LETTRE CLXI.

M. HICKMAN à miss CLARISSE HARLOVE.

Vendredi 5 mai.

MADEMOISELLE,

J'AI l'honneur d'être chargé par miss Howe, de vous marquer, sans connoître ses motifs, qu'elle est excessivement affligée de l'inquiétude que vous avez

conçue de sa dernière lettre, et que si vous continuez seulement de lui écrire, comme vous l'avez fait jusqu'à-présent, elle renoncera au dessein qui vous cause tant d'alarmes. Cependant, elle m'ordonne d'ajouter que, s'il y a la moindre apparence qu'elle puisse *vous servir* ou *vous sauver,* ce sont ses propres termes, toutes les censures du monde ne tiendront que le second rang dans son esprit. Je suis fort tenté, Mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre situation ; mais n'en étant pas bien informé, et jugeant seulement, par l'agitation d'esprit de la plus chère personne que j'aye au monde, et de la plus sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je suis réduit à vous offrir mes fidèles services, avec des vœux ardents pour la fin de toutes vos peines ; car je suis, Mademoiselle, avec un dévouement égal à mon respect et à mon admiration, votre, etc.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CLXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi 2 mai.

Mercure, suivant nos fabulistes, ayant la curiosité de savoir dans quel degré d'estime il étoit parmi les mortels, descendit sous quelque déguisement, et marchanda, dans la boutique d'un statuaire, un Jupiter, une Junon, ensuite quelques autres des dieux majeurs : et venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle étoit. Oh! lui dit l'artiste, achetez une des autres, et je vous donnerai celle-là par-dessus le marché. Le dieu des voleurs dut avoir l'air assez sot, en recevant cette mortification pour sa vanité.

Tu lui ressembles, Belford. Mille guinées ne te coûteroient rien pour obtenir l'estime de cette belle personne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât seulement supportable, et pas tout-à-fait indigne de sa compagnie. En partant hier au soir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware, pour t'apprendre ce qu'elle pense de toi et de tes camarades subalternes.

Tes mille guinées sont à toi, mon pauvre Bel-

ford; car vous lui déplaisez tous parfaitement; et toi comme les autres.

J'en suis assez fâché pour ta part; et cela par deux raisons; l'une, que le motif de ta curiosité devoit être crainte et mauvaise opinion de toi-même; au-lieu que celle du dieu des voleurs ne venant que d'une insupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé au ciel, en rougissant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'osa se vanter : l'autre, que si l'on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'esprit de la belle; car ne sommes-nous pas des oiseaux du même plumage?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette espèce, et prenant autant de plaisir que j'en prends à vivre avec eux.

Il ne m'est pas tombé dans l'esprit plus qu'à vous, qu'elle pût vous trouver à son gré; mais vous connoissant pour mes amis, j'avois cru qu'une personne si bien élevée garderoit plus de ménagement dans ses censures.

Je ne sais comment va le monde, Belford; mais les femmes se croyent en droit de prendre toutes sortes de libertés avec nous, tandis que nous sommes impolis, et peut-être beaucoup pires, si nous ne débitons pas un tas de menteries maudites, et si nous ne faisons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainsi à l'hypocrisie; et,

dans d'autres temps, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendus tous, le mieux que j'ai pu : mais, contre des principes tels que les siens, vous savez qu'on ne peut se défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie :

« A deux yeux purs, les moindres écarts pa-
» roissent une offense. Cependant je n'avois pas
» remarqué, pendant toute la soirée, que, dans
» vos discours ou dans vos manières, il y eût quel-
» que chose à vous reprocher. Bien des gens n'é-
» toient capables de parler que sur un ou deux su-
» jets : elle ne leur ressembloit pas, elle qui les
» possédoit tous : mais il n'étoit pas surprenant que
» vous eussiez parlé de ce que vous saviez le mieux,
» et que votre conversation se fût bornée aux sim-
» ples objets des sens. Si elle nous avoit un peu plus
» honorés de la sienne, elle auroit eu moins de dé-
» goût pour la nôtre; car elle avoit vu avec quelle
» attention tout le monde se préparoit à l'admirer,
» lorsqu'elle ouvroit les lèvres. Belford, en parti-
» culier, m'avoit dit, aussitôt qu'elle s'étoit retirée,
» que la vertu même parloit par sa bouche; mais
» qu'elle lui avoit imposé tant de respect, qu'il crain-
» droit toujours, devant elle, de ne pas s'observer
» autant qu'il s'y croyoit obligé ».

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit ni mes compagnons, ni la maison où elle étoit.

Je lui ai répondu que je n'aimois pas la maison plus qu'elle; quoique les gens parussent assez civils, et qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaisoient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

« Elle n'aimoit pas miss Partington. Quand sa » fortune seroit telle qu'on le disoit, elle n'avoit » pas d'inclination à la choisir pour son amie. Il » lui sembloit étrange que la nuit précédente on se » fût adressé à elle pour une proposition qui l'a- » voit embarrassée; tandis que les dames de la mai- » son avoient sur le devant d'autres locataires, avec » lesquels elles devoient être plus libres qu'avec » une connoissance de deux jours ».

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonstance; et lorsqu'elle s'est expliquée plus ouvertement, j'ai condamné la demande comme une action indiscrette. Elle a parlé de son refus plus légèrement qu'elle n'en jugeoit; je l'ai fort bien remarqué : car il étoit aisé de voir qu'elle me croyoit assez bien fondé à lui reprocher un excès de délicatesse ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon ressentiment à madame Sinclair.

« Non; ce n'étoit pas la peine; il valoit mieux » passer là-dessus : on pouvoit trouver plus de sin- » gularité dans son refus que dans la demande de » madame Sinclair et dans la confiance de miss » Partington. Mais, comme les gens de la maison

» avoient un si grand nombre de connoissances,
» elle craignoit de n'être pas libre dans son appar-
» tement, si sa porte étoit ouverte à tout le monde.
» Au fond, elle avoit trouvé, dans les manières de
» miss Partington, des airs de légèreté sur lesquels
» elle ne pouvoit passer, du-moins pour souhaiter
» une liaison plus intime avec elle. Mais si sa for-
» tune étoit si considérable, elle ne pouvoit s'em-
» pêcher de dire que cette jeune personne lui pa-
» roissoit plus propre à recevoir mes soins que... ».

Je l'ai interrompue d'un air grave : Je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour miss Partington. C'étoit une jeune innocente, qui me sembloit justifier assez la vigilance que ses tuteurs apportoient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devois avouer que je n'avois rien observé de choquant dans sa conduite; et que je n'y avois vu que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit, et de moi et de mes compagnons : mais si cette jeune fille avoit été si satisfaite de la soirée qu'elle avoit passée avec nous, elle me laissoit à juger si je n'étois pas trop bon de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connoissoit point encore Londres, elle m'avouoit naturellement que de sa vie elle ne s'étoit trouvée en si mauvaise compa-

gnie, et qu'elle souhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford? Il me semble que tu es plus maltraité que Mercure.

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discrettes que miss Partington ne seroient pas à couvert devant le tribunal d'une si rigoureuse vertu.

Je prenois mal sa pensée, a-t-elle repris; mais si réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune personne qui fût choquant pour une ame vertueuse, elle ne pouvoit me dissimuler que mon ignorance lui paroissoit aussi digne de pitié que la sienne; et que, pour l'intérêt de deux caractères si bien assortis, il étoit à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remerciée de la sienne: mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire qu'en général les *bonnes ames* en avoient fort peu; et qu'à parler de bonne foi, j'aimerois mieux être un peu plus mauvais, et juger moins rigoureusement de mon prochain.

Elle m'a félicité de ce sentiment; mais elle espéroit, a-t-elle ajouté, que, pour paroître charitable à mes yeux, elle ne seroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le soir précédent.

Nulle exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun risque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois de goût pour personne (franchise, ma foi, pour franchise. Pourquoi s'avise-t-elle de maltraiter mes amis? Mylord M... diroit ici : Qui m'aime, aime mon chien); que cependant, si elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaisoit ou ce qui ne lui plaisoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes sentiments.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuse. S'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en si bon train avant l'assemblée d'hier, que je souhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis et miss Partington; cependant elle me permettroit de dire que je ne voyois pas comment les bonnes ames pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, si jamais elles n'admettoient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent.

Je me suis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris; et se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront. Elle prétend que je ne suis point un homme poli : mais te semble-t-il que, dans cette

avoit été déjà signifiée à son amie, et qui ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'impeccables s'il vous plaît. Pouvoient-elles s'attendre qu'une mère ne soutiendroit pas son autorité ? et lorsque ses ordres ont si peu de pouvoir sur une fille perverse, n'étoit-il pas raisonnable de supposer qu'elle essayeroit s'ils auront plus d'effet sur l'amie de sa fille ? Je suis persuadé qu'à-présent ils seront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en fasse un point de conscience.

Je hais la cruauté, sur-tout dans les femmes; et je serois plus touché de celle de madame Howe, si je n'en avois pas eu, dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de miss Partington. Puisqu'elle étoit si effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle savoir si Dorcas n'introduiroit personne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoit supposer bien moins sur ses gardes ? Mais, après tout, je ne suis pas trop fâché de cette défense, de quelque source qu'elle vienne; parce qu'il me paroît certain que j'ai l'obligation à miss Howe de la vigilance excessive de ma belle, et de la mauvaise opinion qu'elle a de moi. Elle n'aura personne, à-présent, dont elle puisse comparer les remarques avec les siennes; personne qui se plaise à l'alarmer; et je serai dispensé d'approfondir, par de mauvaises voies, une correspondance qui m'a toujours causé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conspire en ma faveur? Pourquoi cette charmante Clarisse me met-elle dans la nécessité d'avoir recours à des inventions qui augmentent mon embarras, et qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens? Ou plutôt pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de résister à son étoile?

LOVELACE.

LETTRE CLXIV.

M. Belford à M. Lovelace.

A Edgware, mardi soir, 2 mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait espérer sur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous assurer que nous n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle; c'est-à-dire que, pour les qualités de l'esprit, nous ne croyons point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte sur elle au même âge. Pour la figure, elle est dans sa fleur. C'est une personne admirable, une parfaite beauté; mais à-peine s'arrête-t-on à ces éloges inférieurs, lorsqu'on a joui de l'honneur de sa conversation. Cependant

c'étoit contre son inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aspire à la gloire de sauver tant de perfections du danger continuel auquel je les vois exposées, de la part du plus adroit et du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, et particulièrement les désirs de mylord M.... Je n'avois pas encore eu l'occasion de la voir. Mais à-présent j'y joins son propre intérêt, celui de l'honneur, les motifs de la justice, de la reconnoissance et de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conservation d'un si bel ouvrage de la nature. Tu ne sais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, sans savoir à quoi l'attribuer, si je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable étoit échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Partington pour sa compagne de lit!

Il y a quelque chose de si respectable et de si doux, néanmoins, dans la figure de cette belle personne (je ne fais que parler d'elle depuis que je l'ai vue), que si je voulois avoir toutes les vertus et toutes les graces dans un même tableau, je demanderois qu'elles fussent copiées de ses différents airs et de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement de son siècle. Elle feroit celui de la première

dignité. Quelle vivacité perçante! et quelle douceur en même-temps dans ses yeux! J'ai cru voir dans chacun de ses regards un mélange de crainte et d'amour pour vous. Quel divin sourire! Quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son beau visage, et qui montroit assez qu'elle avoit au fond de l'ame plus de tristesse et d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'enthousiasme; mais, en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit et de son jugement, que, loin de pouvoir excuser celui qui seroit capable d'en user mal avec elle, je suis tenté de regretter, qu'avec des qualités si angéliques, elle soit destinée au mariage. Elle est toute ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari qui lui ressemblât, pourquoi mettre à des usages profanes les charmantes perfections qu'elle possède? Pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique? Si j'étois son mari, à-peine oserois-je souhaiter de la voir mère; à-moins que d'avoir une espèce de certitude morale que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels? Je sais que vous-même vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville pensent comme moi, ne

mettent pas de fin à leurs éloges, et jurent que ce seroit la plus grande pitié du monde de ruiner une jeune personne dont la chute ne peut réjouir que l'enfer.

Quel doit être le mérite d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi, à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentiments contre le reste de sa famille, et qui t'ont offert leur secours pour l'exécution de ta vengeance! Mais que veux-tu? Nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente, qui t'aime de tout son cœur, qui est sous ta protection, et qui a tant souffert, pour toi, de l'injustice de ses parents.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute charmante qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes, réponde aux moyens; c'est-à-dire aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux, et que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du monde; mais sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plus heureux, qu'il ne pourroit espérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuses sont celles*

qui se partagent volontairement *. Voudrois-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir compter d'être heureux toi-même un instant?

Jusqu'à-présent il n'est pas trop tard; et c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne; car je crois que, dans la maudite maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair! Comment a-t-elle pu se masquer jusqu'à ce point, pendant tout le temps que ta belle a passé avec nous? Crois-moi, Lovelace, sois honnête et marie-toi; et rends graces à ton étoile, qui fait condescendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumières, tu seras condamné dans ce monde et dans l'autre; tu le seras, te dis-je, et tu mériteras de l'être, quand tu aurois pour juge un homme qui ne s'est jamais senti si fortement touché en faveur d'une femme, et que tu connois pour ton ami partial,

BELFORD.

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connoissent rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent; et, de leur propre mouve-

* Vers de Congrève.

ment, ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables systêmes.

BELTON, MOWBRAY, TOURVILLE.

P. S. On me remet à l'instant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, et je ne rabats rien de mes ardentes sollicitations en sa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE CLXV.

M. Lovelace à M. Belford.

Mercredi 3 mai.

Après la peine que je me suis donnée de t'expliquer mes vues, mes desseins et mes résolutions par rapport à cette admirable fille, il est bien extraordinaire que tu t'évapores, comme tu fais, en sa faveur, lorsque je n'ai fait encore ni essai, ni tentative, et que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la situation où elle se trouve, et qu'il n'est pas impossible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaisirs que peu-

vent donner les femmes vertueuses et les femmes libertines, sont plus propres aux momens qui suivent l'expérience, qu'aux temps qui la précèdent.

Je reconnois, avec le poëte et toi, que les délicieuses voluptés sont celles qui se partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée se rende à la première attaque? En suis-je même aux sommations? Il me paroît certain que j'aurai des difficultés à combattre, d'où je conclus que j'y dois employer la surprise. Peut-être sera-t-il nécessaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppositions peuvent être mêlées de consentement. On peut se rendre au milieu de la résistance. Qui sait, après le premier choc, si les combats suivants ne s'affoibliront point par degrés, jusqu'à ce que la soumission devienne volontaire? C'est le point qui demande d'être éclairci. J'ai vu des oiseaux refuser la nourriture, et se laisser mourir de chagrin, d'avoir été pris et renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme si sotte. Cependant j'ai entendu dire que ces chères ames font de furieuses menaces contre leur vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas dire grand' chose en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Cependant nous sommes obligés d'avouer tous qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainsi, Belford, sans aller plus loin, que sais-je

si mon charmant oiseau ne se laissera point apprivoiser, s'il ne parviendra point, avec le temps, à vivre aussi satisfait de sa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduits à ce point; et quelques-uns, je t'assure, d'un naturel fort sauvage.

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec mylord M..., qui est depuis long-temps dans l'impatience de me voir enchaîné; et tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire? et ferai-je bien ta cour à miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera plus excusable, du méprisant personnage qui fait cette question, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuse matrone, ou bien aise du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haîne éternelle à un homme, pour avoir osé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux sur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chasseur, qui fait

la guerre au renard, ne s'expose-t-il pas à toutes sortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'est bonne ni pour lui ni pour ses chiens? et, dans toutes les chasses nobles, n'estime-t-on pas moins le gibier que l'amusement? Pourquoi serois-je donc exposé à ta censure, et le sexe à tes outrages, pour ma patience et ma persévérance dans la plus noble de toutes les chasses, et pour n'être pas un *braconnier* en amour, comme ta question semble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter désormais plus respectueusement un sexe qui fait les délices et le principal amusement du nôtre. Je reprendrai la plume ce soir.

LOVELACE.

LETTRE CLXVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Tu me regardes, avec raison, comme le plus intrigant de tous les hommes. C'est me faire honneur, et je t'en remercie de bonne foi. Je te connois fort bon juge. Aussi mon orgueil en est-il si flatté, que je me crois obligé de mériter ton compliment. D'ailleurs voudrois-tu que je me repentisse d'un meurtre, avant que de l'avoir commis? . . . .

« Les vertus et les graces sont les dames d'atour » de ma Clarisse. Elle est née pour faire l'ornement » de son siècle ». Fort bien, Belford. Elle feroit l'ornement de la première dignité..... Quel froid éloge, mon ami, s'il n'est pas vrai que la première dignité soit toujours le prix du premier mérite! Dignité, première dignité, pures bagatelles! Toi qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine et des faux brillants? C'est à moi de porter la toison *, puisque je l'ai gagnée. Corrige donc ton style à l'avenir; et nomme Clarisse l'ornement du plus heureux des hommes et du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'est ce qui ne me paroît pas aussi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, sa confiance trop réservée m'autorisent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle-même, et qui l'a prise de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obstiné?

A l'égard de la conclusion que tu tires de ses regards, je t'assure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à son cœur, si tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'observois ses yeux comme toi, et j'ai reconnu, plus sûrement, qu'ils n'exprimoient que du dégoût pour moi et pour la compagnie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de se

---

* Allusion à celle de Jason et à l'ordre de Bourgogne.

retirer, malgré toutes nos instances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne se passoit rien de tendre dans son cœur; et jamais son cœur n'a été contredit par ses yeux.

Elle est *toute ame*, dis-tu. Je le dis aussi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la sienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, et, pour m'arrêter sur les mots, prenant plaisir à la *rencontrer*, ne produiroit pas d'autres *ames* de son espèce?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouît de sa chute. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser, quand je le voudrai: et si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnoissance? ne se croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation plutôt que dans celui de m'obliger? Et puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle reçoivent jamais une plaie si profonde que celles de quantité d'autres que toi et tes camarades subalternes ont jetées dans les voies de la perdition, et qui servent à-présent de tisons infernaux dans les divers quartiers de la ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondrez peut-être qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas une du rang et du mérite de ma Clarisse.

Mais je demande, si ce n'est pas une maxime

constante, dans notre société, que plus une femm
a de mérite, plus il y a de noblesse dans la victoire
Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon *Bou
ton de rose*, qui n'a point d'appui dans sa naissanc
et dans son éducation, ni beaucoup de ressourc
dans ses lumières naturelles, doit être respectée en
faveur de sa foiblesse et de son ignorance : mais vous
conviendrez tous qu'il est plus mâle d'attaquer un
lion qu'une brebis. J'imite les aigles. C'est aux plus
nobles proies qu'ils s'arrêtent. On n'a jamais entendu
dire qu'un aigle ait fondu sur un moineau. *Le* pis,
dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon
triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que
rien ne sera plus capable de piquer mon ambition.
Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que
mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes
réflexions sur ma conquête, que dom Juan d'Autriche
l'étoit par les siennes, après sa fameuse victoire
de Lepante; lorsqu'il se plaignoit qu'aucun de
ses exploits futurs ne pourroit égaler les prémices
de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit facile de répondre
à mes raisonnements, et qu'ils ne méritent
peut-être quelque censure; mais de la part de qui
Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de no
associés; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée,
long-temps même avant que j'aye pris la
qualité de votre général, a justifié ce que l'envie ou

l'épuisement vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions : c'est tout ce que vous pouviez prétendre, et ce qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort et que j'ai raison, suivant nos principes ; ou, dumoins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu : et ne manque point, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.

LOVELACE.

LETTRE CLXVII.

M. Belford à M. Lovelace.

A Edgware, jeudi 4 mai.

Je sais que tu es un méchant si abandonné, que te donner les meilleures raisons du monde contre ce que tu as une fois résolu, c'est imiter ce fou qui essayoit d'arrêter un ouragan avec son chapeau. Cependant, j'espère encore que le mérite de ta dame aura quelque pouvoir sur toi. Mais si tu persistes; si tu veux te venger sur ce tendre agneau, que tu as séparé d'un troupeau que tu hais, de l'insolence de ceux qui l'avoient en garde; si tu n'es pas touché par la beauté, par l'esprit, par le savoir, par la mo-

destie et l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante; s'il est décidé qu'elle doive tomber, et tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, je ne voudrois pas, pour mille mondes, avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le sujet me tient au cœur, quoique je n'aye pas eu l'honneur de plaire à la divine Clarisse. Mon inquiétude augmente, lorsque je pense à l'imprécation de son brutal de père, et aux infâmes duretés de toute sa famille. Je serois curieux néanmoins, si tu t'obstines, de savoir par quels degrés, par quels artifices et quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entreprise; et je te conjure, cher Lovelace! si tu es homme, de ne pas souffrir que les spécieux démons au milieu desquels tu l'as placée, triomphent d'elle; et de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'employes que la simple séduction; si tu la rends capable d'une foiblesse, par amour ou par des artifices dont l'honneur ne soit pas révolté, je la plaindrai moins; et je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui soit à l'épreuve d'un amant ferme et courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un messager de la part de mon oncle. J'apprends que son mal a gagné les genoux, et que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché aussitôt un de ses gens,

avec cette fâcheuse déclaration, qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je sérai absolument obligé d'envoyer chaque jour à la ville mon valet ou quelqu'un des siens, pour ses affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne saurois dire que ces scènes de mort et de ministre puissent me causer le moindre plaisir : de *ministre* et de *mort*, aurois-je dû dire; car c'est l'ordre naturel, et l'un est ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je serai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès, n'a pas droit de se choquer du reproche.

BELFORD.

LETTRE CLXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

JE vous rends graces, et à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence si obligeante; et je continue de me soumettre à votre chère tyrannie.

Elle lui fait le récit de ce qui s'est passé, le

mardi matin, entre elle et M. Lovelace, à l'occasion de ses quatre amis et de miss Partington. Les circonstances diffèrent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Ensuite elle continue :

Il ne cesse de me reprocher un excès de scrupule. Il prétend que je suis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de réserve avec M. Solmes; et qu'il ne peut concilier avec ses idées, non plus qu'avec ses espérances, que depuis si longtemps il n'ait pas éu le bonheur d'inspirer le moindre sentiment de tendresse à la personne qu'il se flatte de pouvoir bientôt nommer sa femme. Aveugle présomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réserve avec laquelle je suis obligée de le traiter. Mais son orgueil anéantit sa prudence. Ce ne peut être qu'un bas orgueil qui a pris la place de cette noble fierté qui le mettroit au-dessus de la vanité par laquelle il s'est laissé corrompre. Ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai passés chez vous, regardant autour de lui, lorsqu'il retournoit à son carrosse, comme pour observer quels yeux sa figure et son air attiroient à sa suite? Mais nous avons vu de laids et sots petits maîtres, aussi orgueilleux de leur figure que s'ils avoient toutes les graces en partage; pendant qu'ils devoient penser que les recherches qu'ils apportent à leur personne, ne servent qu'à mettre leurs défauts

dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paroître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'est, excite la curiosité sur ses prétentions; et cet examen produit presque toujours le mépris, parce que l'orgueil est un signe infaillible de foiblesse, ou de quelque travers dans l'esprit ou dans le cœur. S'exalter soi-même, c'est insulter son voisin, qui se sent alors porté à douter d'un mérite auquel il accorderoit peut-être ce qui lui est dû, s'il le voyoit accompagné de modestie.

Vous me trouverez fort grave, et je le suis en effet depuis lundi au soir. M. Lovelace est extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois plus rien, devant moi, qui puisse me donner une favorable espérance. Qu'attendre d'un esprit si inégal?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez causé tant d'agitation, que je ne suis pas trop sûre de l'avoir fait; quoique je me souvienne d'en avoir eu le dessein. Ils me sont venus jeudi dernier; mais sans la petite somme, et sans mes livres, à l'exception de *Drextel, sur l'Eternité*, de l'*Instruction sur la Pénitence*, et de *François Spira* *. C'est apparemment un trait d'esprit de mon frère. Il croit bien faire de me représenter des images de mort et de désespoir. Je désire l'une, et je suis quelquefois sur le bord de l'autre.

* Trois ouvrages de piété fort connus.

Vous serez moins surprise de ma gravité, lorsqu'aux raisons que vous connoissez et à l'incertitude de ma situation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indisposée contre M. Lovelace, et je dois dire aussi contre moi-même. Je la mets sous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

M. Morden à miss Clarisse Harlove.

Florence, 13 avril.

« J'apprends, avec un extrême chagrin, le différend qui s'est élevé entre toute une famille qui » m'est si chère et qui me touche de si près par le » sang, et vous, ma très-chère cousine, qui avez » des droits encore plus particuliers sur mon cœur. » Mon cousin a pris la peine de m'informer des » offres et du refus. Je ne trouve rien de surprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-» vous pas, dans un âge peu avancé, lorsque j'ai » quitté l'Angleterre? et ces charmantes espérances » se trouvant surpassées, comme j'ai pris souvent » plaisir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos » perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, et qu'il y a très-peu » d'hommes qui soient dignes de vous.

» Monsieur et madame Harlove, les meilleurs » parents du monde, et les plus remplis d'indul-

» gence pour une fille qu'ils ont tant de raisons d'ai-
» mer, ont donné les mains au refus que vous avez
» fait de plusieurs partis. Ils se sont contentés de
» vous en proposer un plus sérieusement, parce
» qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient
» approuver. Ils ne vous ont pas supposé, appa-
» remment, beaucoup d'aversion pour celui qu'ils
» vous offroient; et, dans cette idée, ils ont suivi
» leurs propres vues, un peu trop vîte, peut-être,
» pour une jeune personne de votre délicatesse.
» Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part,
» et qu'ils ont cru vous avoir assuré des conditions
» extrêmement avantageuses, qui marquent la juste
» considération dont la personne qu'ils vous des-
» tinent est remplie pour vous, vous vous éloignez
» de leurs désirs avec une chaleur et une véhé-
» mence où je ne reconnois pas cette douceur na-
» turelle qui donne de la grace à toutes vos actions.

» Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des
» deux prétendants; mais je connois M. Lovelace
» un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire,
» ma chère cousine, c'est que je souhaiterois de
» pouvoir lui rendre un témoignage plus avanta-
» geux que je ne le puis. A l'exception d'une seule
» qualité, votre frère avoue qu'il n'y a point de
» comparaison entre les deux concurrents; mais
» cette qualité seule est d'un plus grand poids que
» tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que

» miss Clarisse Harlove compte les mœurs pour
» rien dans un mari.

» Quel sera, ma très-chère Miss, le premier argument que j'employerai dans cette occasion? » Votre devoir, votre intérêt, votre avantage » éternel et temporel, peuvent dépendre de ce » seul point, *les bonnes mœurs d'un mari*. Avec » un méchant mari, il n'est pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le » bien, comme un mari peut être bon avec une » méchante femme. Vous conservez, m'écrit-on, » tous vos principes de piété : je n'en suis pas surpris, et je le serois beaucoup que vous les oubliassiez jamais; mais quel espoir auriez-vous d'y persévérer avec un mari sans mœurs?

» Si votre jugement ne s'accorde point avec celui » de vos proches dans cette importante occasion, » permettez que je vous demande, ma chère cousine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne » vous dissimulerai pas que, de tous les hommes, » M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler, avec cette liberté, » d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire » le juge, s'il adressoit ses soins à toute autre que » ma cousine. Mais, dans cette occasion, vous me » permettrez de vous dire, ma chère Clarisse, que » M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut

» se réformer, direz-vous : peut-être ne se réformera-t-il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui sont tels au mépris de leurs talents, de leurs lumières supérieures et de leur propre conviction, ne se réforment presque jamais que par un miracle ou par impuissance. Je connois parfaitement mon sexe : je suis capable de juger s'il y a quelque espérance de réformation pour un jeune homme licencieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adversité ; qui jouit d'une fortune brillante, sans compter ses hautes espérances ; qui a les sentiments élevés, l'humeur indomptable ; et qui, vivant peut-être avec des gens du même caractère, s'y confirme par leur exemple et par l'assistance qu'il reçoit d'eux dans toutes ses entreprises.

» A l'égard de l'autre, supposons, ma chère cousine, que vous soyez à-présent sans goût pour lui : ce n'est pas une preuve absolue que vous ne puissiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'est si rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles, lorsqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité ? Une femme qui se livre à la sienne, ne découvre aucun défaut

» dans l'objet qu'elle favorise ; souvent, parce qu'elle
» n'en trouve aucun dans elle-même : et l'illusion
» de cette généreuse crédulité ne se dissipe que
» lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

» Mais supposons, d'un autre côté, qu'une per-
» sonne telle que vous épouse un homme dont les
» talents soient inférieurs aux siens, quelle femme
» au monde sera plus heureuse que miss Cla-
» risse ? quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du
» bien ? quel heureux partage de son temps, entre
» l'exercice de ses propres vertus et l'avantage de
» tout ce qui aura quelque rapport à sa sphère ? On
» vous rend cette justice, ma chère cousine, que
» vos qualités naturelles et acquises sont dans un
» degré si rare, que, pour le bonheur d'autrui
» comme pour le vôtre, tous vos amis doivent sou-
» haiter que votre attention ne soit pas bornée à
» des égards qu'on peut nommer exclusifs et pure-
» ment personnels.

» Mais examinons, par rapport à vous-même,
» les suites de ces égards ou de cette préférence,
» dont on vous soupçonne, pour un libertin. Une
» ame aussi pure que la vôtre se mêler avec une
» des plus impures de son espèce ! Un homme de
» ce caractère occupera tous vos soins. Il vous rem-
» plira continuellement d'inquiétude, pour lui et
» pour vous-même. Puissance divine et humaine,
» loix les plus saintes, vous lui verrez braver tout

» ce qui est respecté par les hommes de tous les
» temps et de tous les lieux. Pour lui plaire et pour
» vous conserver quelque pouvoir dans son cœur,
» vous serez obligée probablement de renoncer à
» vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses
» goûts et dans ses plaisirs; d'abandonner vos com-
» pagnies vertueuses, pour vous livrer aux siennes.
» Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à
» cause du scandale continuel de ses actions. Es-
» pérez-vous, chère cousine, qu'avec un tel homme
» vous puissiez être long-temps aussi bonne que
» vous l'êtes à-présent? Si vous ne devez pas l'es-
» pérer, voyez donc laquelle de vos vertus pré-
» sentes vous êtes disposée à lui sacrifier, et lequel
» de ses vices vous vous croyez capable d'imiter
» pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre
» le goût d'aucun de ces devoirs que vous trouvez
» aujourd'hui tant de douceur à remplir? et si vous
» cédez une fois, comment serez-vous sûre du
» point auquel il vous sera permis de vous arrêter.

» Votre frère convient que, pour l'agrément de
» la personne, M. Solmes n'est pas comparable à
» M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure aux
» yeux d'une fille telle que vous? Il reconnoît aussi
» que l'un n'a pas les manières de l'autre; mais cet
» avantage, sans mœurs, vous paroîtroit-il mériter
» la moindre considération? Il seroit bien plus
» avantageux, pour une femme, de prendre un

32*

» mari dont elle auroit à former les manières, que
» de les trouver toutes formées aux dépens de ses
» mœurs, prix auquel on n'achète que trop sou-
» vent les qualités qu'on se propose d'acquérir dans
» les voyages. Ah! ma chère cousine, si vous pou-
» viez vous trouver ici avec nous, soit à Florence,
» d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où
» j'ai résidé aussi fort long-temps, et voir quelle
» sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens rem-
» portent de ces villes fameuses, vous les aimeriez
» mieux tels qu'ils sont à leur première poste, lors-
» qu'on suppose que leur grossièreté naturelle a
» besoin de se polir hors de leur patrie, que tels
» qu'ils vous paroîtroient à la dernière. Vous en
» voyez la différence à leur retour. Les modes, les
» vices, et souvent les maladies des pays étrangers,
» font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de
» son propre pays et de ceux qui l'habitent, quoi-
» qu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus
» méprisable de ceux qu'il méprise : voilà généra-
» lement, avec un mélange d'effronterie qui ne
» rougit de rien, ce qu'on appelle un gentilhomme
» qui a voyagé.

» Je sais que M. Lovelace mérite une excep-
» tion. Il a réellement des qualités distinguées et
» du savoir. Il s'est acquis de l'estime à Florence
» et à Rome; et l'éclat de sa figure, joint au tour
» noble et généreux de son esprit, lui a donné

» de grands avantages. Mais il n'est pas besoin de » vous dire qu'un libertin, homme de sens, est » infiniment plus dangereux qu'un libertin sans » génie. J'ajouterai même que c'est la faute de » M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de » considération des personnes lettrées de Florence. » Il s'est permis quelques entreprises galantes, qui » ont mis en danger sa personne et sa liberté, et » qui l'ont fait abandonner de ses plus illustres » amis. Aussi son séjour à Florence et à Rome » a-t-il été plus court qu'il ne se l'étoit proposé.

» Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. » J'aurois beaucoup mieux aimé que la vérité » m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-» à-fait opposé. Mais pour ce qui regarde, en gé-» néral, les libertins déclarés, moi qui me flatte » de les connoître, et qui sais, non-seulement qu'ils » ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais » dessein contre votre sexe, mais que souvent ils » ne sont que trop heureux à les faire réussir, je » crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur » ce malheureux caractère.

» Un libertin, ma chère cousine! un intrigant, » un rusé libertin, est ordinairement un homme » sans remords. C'est toujours un homme injuste. » La noble règle : *de ne pas faire aux autres ce* » *que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, est » la première règle qu'il viole. Il la viole chaque

» jour; et plus il en trouve d'occasions, plus il s'ap-
» plaudit de son triomphe. Son mépris est extrême
» pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait de
» femmes chastes, parce qu'il est lui-même un
» abandonné. Chaque folle qui le favorise, le con-
» firme dans cette odieuse incrédulité. Son esprit
» s'occupe sans cesse à multiplier les excès dont il
» fait ses délices. Si quelque femme a le malheur
» d'aimer un homme de cette espèce, comment
» peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections
» avec la moitié de la ville, et peut-être avec ce
» qu'il y a de plus méprisable? Et puis, livré si
» grossièrement aux goûts purement sensuels!
» Quelle femme un peu délicate ne seroit pas ré-
» voltée contre un ennemi du sentiment, contre
» un homme qui jette du ridicule sur la fidélité et
» la tendresse, et qui est capable de rompre un
» engagement d'amour par une insulte? Les prières,
» les larmes, ne feront qu'enfler son orgueil. Il fera
» gloire, avec ses compagnons de débauche, et
» peut-être avec des femmes aussi abandonnées
» que lui, des souffrances et des humiliations qu'il
» a causées; et s'il a le droit du mariage, il pous-
» sera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de
» son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagé-
» ration. Je ne dis rien dont on ne connoisse des
» exemples.

» Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres

» engagées ou vendues, et des vols faits à la postérité; enfin, d'une multitude d'autres désordres, dont la peinture seroit grossière et choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

» Que de maux ensemble, et de quelle étrange nature! Il n'est question, pour les éviter, ma chère cousine, pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, et de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition; pour continuer vos charmants exercices et vos occupations exemplaires; pour assurer, en un mot, la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes, il n'est question que d'un seul sacrifice, celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importants et de si solides?

» Pesez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'avantage, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pesez-les attentivement, mon aimable cousine; et si l'intention de vos parents n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le

» devoir et la raison. Moins l'homme est agréable, » plus il y aura de mérite dans la complaisance. » Souvenez-vous que c'est un homme réglé, un » homme qui a une réputation à perdre, et dont » la réputation, par conséquent, est une sûreté » pour sa bonne conduite avec vous.

» C'est une occasion qui s'offre à vous, pour » donner le plus grand exemple qu'on puisse at- » tendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple » est digne de vous. On l'attend de votre vertu, » quoiqu'en faveur de votre inclination, on puisse » regretter qu'il vous soit proposé. Qu'on dise, à » votre gloire, que vous avez mis vos parents dans » le cas de vous avoir obligation. Terme orgueil- » leux, chère cousine! mais justifié par la violence » que vous ferez au penchant de votre cœur. Et » des parents encore qui vous ont comblée de » bienfaits; mais qui sont fermes sur ce point; qui » n'en démordront pas; qui se sont relâchés sur » quantité d'autres points de la même nature, et » qui, pour l'honneur de leur jugement et de leur » autorité, demandent d'être obligés à leur tour.

» J'espère de me trouver bientôt en état de vous » féliciter personnellement d'une si glorieuse com- » plaisance. Le désir d'arranger et de finir tout ce » qui appartient à ma qualité de curateur, est un » des principaux motifs qui me portent à quitter » l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter

» de ce devoir à la satisfaction de tout le monde;
» et sur-tout, ma chère cousine, à la vôtre. Si je
» trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une
» famille si chère, ce sera pour moi un plaisir
» inexprimable; et je disposerai peut-être mes
» affaires pour passer le reste de mes jours près
» de vous.

» Ma lettre est d'une longueur extrême. Il ne
» me reste qu'à vous assurer du profond respect
» avec lequel je suis, ma très-chère cousine,
» votre, etc.,

» MORDEN ».

Je suppose, chère miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon cousin. Il est trop tard pour souhaiter qu'elle fût arrivée plus tôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me résoudre à l'entrevue, puisque je pensois si peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entrevue, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir préparé, et dont ses artifices rendirent si malheureusement la révocation inutile.

Persécutée comme je l'étois, et m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué et que vous me l'avez confirmé; quand la lettre seroit arrivée assez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle

m'auroit fait prendre par rapport à l'entrevue. Mais voici un effet que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi : elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur le projet de me rendre auprès de son obligeant auteur, pour trouver un père et un protecteur, aussi-bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du-moins la plus irréprochable. Mais j'étois destinée à l'infortune! Que le cœur me saigne, de me voir déjà presque obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez fait la lecture!

Est-il possible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, soit devenu mon partage! J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant rien à craindre des violentes impulsions d'une folle passion, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le Directeur suprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; sur-tout, lorsque j'ai vu tant de persévérance dans les soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience et la présomption, avec le secours de mon frère et de ma sœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma disgrace, ont causé ma ruine. Quel mot, ma chère! Mais je le répète avec délibération; puisqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite; un libertin est mon partage : et ce

que c'est qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, jusqu'à ce que j'aye l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le temps d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas, pour tout au monde, qu'elle tombât entre les mains de M. Lovelace; elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre, entre le plus violent de tous les hommes, et le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte et sans adresse. Qu'ils ayent pour moi autant de haîne et de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y ayent pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoyer *Spira*.

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner, à cause de l'incertitude de ma situation, et parce que je m'attendois de jour en jour à des éclaircissements plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque temps, de lui écrire; et c'est alors que j'avois commencé ma lettre par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorsque je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, et vous avez d'ail-

leurs la même déférence pour les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choisir entre ceux qu'on me donne : je suis forcée de le dire ; car je me crois perdue par une démarche téméraire, sans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me semble que je puis l'expliquer moi-même : une faute, dans l'origine ; voilà le mystère à découvert : cette fatale correspondance, qui m'a menée si loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes et d'erreurs, où je perds l'espérance de découvrir le chemin pour en sortir. Un seul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon sentier ; et la pauvre égarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable passant, qui l'aide à se retrouver.

Présomptueuse que je suis ! d'avoir trop compté sur la connoissance que j'avois du véritable chemin ; sans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuses où je suis à-présent, il voltige autour de moi, sans disparoître un moment ; et s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière, lorsque je crois m'être avancée vers le

terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard je m'y reposerai paisiblement, et j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, et m'écarter toujours contre mon intention? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque temps, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ses compliments sont employés mal-à-propos, que son conseil est inutile, tous ses avertissements perdus, et que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir!

Cependant, puisque mon sort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chère, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au ciel, que de quelque manière qu'il dispose de moi, il ne permette pas que cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel* il suppose *que j'ai mis ma confiance*, soit malheureusement remplie. Demandons-lui cette grace pour l'intérêt de M. Lovelace même, et pour celui de la nature humaine: ou, s'il est nécessaire, pour le soutien de l'autorité paternelle, que je sois punie comme mon père le

désire, que ce ne soit pas par quelque bassesse infâme et préméditée; afin que je puisse du-moins justifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de justifier son action; sans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant, il me semble que, d'un autre côté, je souhaiterois que la rigueur de mon père et de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été blessé de ma faute, pût être justifiée sur tout autre point que cette cruelle malédiction; et que mon père voulût consentir à la révoquer avant qu'elle soit connue de tout le monde; du-moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces tristes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon cousin, avant que de fermer mon enveloppe; alors je la saurai par cœur.

CLARISSE HARLOVE.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

